

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
CIVILISATIONS

HISTOIRE

N° 4 MARS 2015

& CIVILISATIONS

FRANÇOIS I^{ER}

UNE RENAISSANCE FRANÇAISE

AQUEDUCS ROMAINS

LE GÉNIE TECHNIQUE
AU SERVICE
DE L'ART DE VIVRE

MÉDECINS ARABES

LES SAVANTS
QUE LE MONDE
MÉDIÉVAL ENVIAIT

JEANNE D'ARC

DÉCRYPTAGE
D'UN PROCÈS TRUQUÉ

LES PARTHES

COMMENT ILS ONT
ÉCRASÉ ROME





Urgence pour les Chrétiens d'Irak



Dans la nuit du 6 au 7 août, plus de **150 000 chrétiens** ont été chassés de leurs villages par l'État Islamique. Ils sont partis sur les routes, en abandonnant tout.

Dans ce chaos, les prêtres et les communautés religieuses répondent comme ils peuvent aux besoins des familles réfugiées : logement, nourriture, médicaments, soutien moral et spirituel.



L'accompagnement des enfants est également une priorité.

Nous avons besoin de vos prières et de votre don pour qu'ils poursuivent leur mission auprès de nos frères et soeurs irakiens.

Mgr Pascal Gollnisch
Directeur général

L'Œuvre d'Orient
Depuis 1856
Les chrétiens de France
au service des chrétiens d'Orient



Œuvre d'Église, l'Œuvre d'Orient est la seule association française entièrement dédiée au soutien des Chrétiens d'Orient. Elle contribue à leur éducation, à leurs soins et les accompagne spirituellement depuis plus de 150 ans.

POUR LES AIDER, NOUS AVONS BESOIN DE VOUS

> Envoyez vos dons à l'Œuvre d'Orient - Irak
20, rue du Regard 75006 Paris

Information et don en ligne : www.oeuvre-orient.fr
Tél. 01 45 48 54 46 - Courriel : contact@oeuvre-orient.fr

Dossiers

24 Memphis, première capitale égyptienne

Au III^e millénaire av. J.-C., cette cité fut le premier siège de l'expression grandiose du pouvoir pharaonique. **PAR DAMIEN AGUT-LABORDÈRE**

34 François I^r, une Renaissance française

Le mythe du « beau XVI^e siècle », apparu dès la mort du souverain, est passé au crible de l'analyse historique. **PAR SYLVIE LE CLECH**



Sylvie Le Clech, historienne et conservatrice générale du patrimoine, est l'invitée de *La Marche de l'histoire*, de Jean Lebrun, sur France Inter, le 23 février à 13 h 30, dans une émission consacrée à « François I^r, une Renaissance française ». www.franceinter.fr

48 Les aqueducs romains

Symboles de l'identité de Rome, ces chefs-d'œuvre d'ingénierie approvisionnaient en eau toutes les cités de l'empire. **PAR ISABEL RODA**

60 Lycurgue, Sparte et les Égaux

Les lois édictées par le législateur mythique ont permis à la célèbre cité grecque de se façonner une identité singulière. **PAR NICOLAS RICHER**

70 Soigner en terre d'Islam

Héritière de l'Antiquité, la médecine du monde musulman médiéval resta longtemps indépassée. **PAR FRANÇOISE MICHEAU**

82 Carrhes, le triomphe des Parthes

Menées par le général Crassus, les troupes romaines subirent en 53 av. J.-C. le pire des revers militaires. **PAR PHILIPPE CLANCIER**

Rubriques

06 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE

Le mage Cagliostro

Au XVIII^e siècle, cet étrange personnage envoûta et escroqua toutes les cours d'Europe.

14 L'ÉVÉNEMENT

Le procès de Jeanne d'Arc

Accusée de sorcellerie, la Pucelle périt sur le bûcher pour des motifs plus politiques que religieux.

20 LA VIE QUOTIDIENNE

Les loyers à Rome

Dès l'Antiquité, la cité subit une crise du logement qui n'a rien à envier à nos villes modernes.

92 L'ŒUVRE D'ART

Matthias Grünewald

Le peintre allemand a caché le portrait de son mécène dans un tableau énigmatique.

96 LES LIVRES ET EXPOSITIONS





PHOTOGRAPHE :
PORTRAIT DE FRANÇOIS I^e, ÉCOLE DE JEAN CLOUET,
PINACOTHÈQUE DE PAVIE, CRÉDIT : DEAGOSTINI
PICTURE LIBRARY/SCALA, FLORENCE.

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE ÉDITÉE PAR
MALESHERBES PUBLICATIONS S.A.
80, boulevard Auguste Blanqui, 75013 Paris

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction artistique : BRUNO HOUDOU
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Correction : JEAN-FRANÇOIS JOUBERT

Ont collaboré à ce numéro : DAMIEN AGUT-LABORDÈRE, PHILIPPE CLANCIER, NICOLAS RICHER, ISABEL RODÀ, FRANÇOISE MICHEAU, SYLVIE LE CLECH, JOSEP PALAU, JULIEN THIÉRY, PEDRO ÁNGEL FERNÁNDEZ VEGA, CHRISTIAN JOSCHKE, SYLVIE BRIET, GUILLAUME MAZEAU, MATTHIEU LAHAYE

Traduction : ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, AMÉLIE COURAU, ANNE LOPEZ, VANESSA CAPIEU, NELLY LHERMILLIER

Coordination éditoriale Le Monde : MICHEL LEFEBVRE

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX

Direction commerciale et marketing : VINCENT VIALA, JULIA GENTY-DROUIN, JULIE SAM-LONG

ABONNEMENTS :

I-ABO – 11, rue Gustave-Madiot – 91070 Bondoufle
Tél. : 01 60 86 03 31 – Fax : 01 55 04 94 01
Email : abonnement@histoire-et-civilisations.com

DIFFUSION :

Diffusion France : JÉRÔME PONS – 01 57 28 33 78
Réassorts pour marchands de journaux : 0 805 050 147
Diffusion internationale : MARIE-DOMINIQUE RENAUD, FRANCK-OLIVIER TORRO – +33 1 57 28 33 33
Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE-LAURE SIMONIAN (relation presse), CHRISTIANE MONTILLET

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

PUBLICITÉ :

MEDIA OBS – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires – 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 97 70 – Fax : 01 44 88 97 79 – Email : pnom@mediaobs.com

Directeur général : CORINNE ROUGÉ – 01 44 88 97 70

Directeur commercial : JEAN-BENOÎT ROBERT – 01 44 88 97 78

Directrice de publicité adjointe : AURÉLIE DESZ – 01 70 37 39 76

Direction de la production : OLIVIER MOLLÉ

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU, SARAH TRÉHIN

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ

Routage : FRANCE ROUTAGE

Dépôt légal : à parution

ISSN : en cours

Commission paritaire : 0418K91790

COURRIER DES LECTEURS :

ÉMILIE FORMOSO

Malesherbes Publications : 80, bd Auguste Blanqui, 75013 Paris

Email : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire et Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNES
Professeur d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne où il enseigne l'histoire mésopotamienne, les rapports entre la Bible et la Mésopotamie, et les langues anciennes du Proche-Orient.



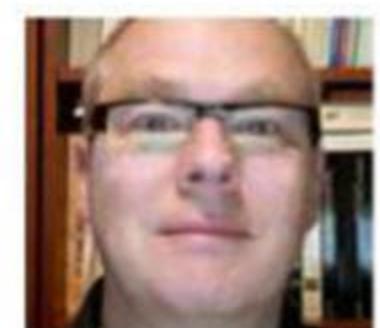
GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER
Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIII^e et le III^e s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT
Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS
Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études (EPHE) de Paris.



ROME

CLAIRE SOTINEL
Professeure d'histoire romaine à l'université Paris-Est Créteil Val-de-Marne. Ancien membre de l'École française de Rome. Elle est spécialiste de l'Antiquité tardive.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA
Professeur d'histoire contemporaine à Paris 1 où il dirige le Centre d'histoire du XIX^e siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.



NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL President and CEO

Executive Management
TERRENCE B. ADAMSON, TERRY D. GARCIA, BETTY HUDSON, CHRIS JOHNS, AMY MANIATIS, DECLAN MOORE, BROOKE RUNNETTE, TRACIE A. WINBIGLER, JONATHAN YOUNG

BOARD OF TRUSTEES

JOHN FAHEY Chairman, WANDA M. AUSTIN, MICHAEL R. BONSIGNORE, JEAN N. CASE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, ROGER A. ENRICO, GILBERT M. GROSVENOR, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, MARIA E. LAGOMASINO, NIGEL MORRIS, GEORGE MUÑOZ, REG MURPHY, PATRICK F. NOONAN, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., B. FRANCIS SAUL II, TED WAITT, TRACY R. WOLSTENCROFT

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE Senior Vice President, ROSS GOLDBERG Vice President, Digital, RACHEL LOVE, Vice President, Book Publishing, CYNTHIA COMBS, ARIEL DEJACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER LIU, RACHELLE PEREZ, DESIRÉE SULLIVAN

COMMUNICATIONS

BETH FOSTER Vice President

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN Chairman, JOHN M. FRANCIS Vice Chairman, PAUL A. BAKER, KAMALIJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, KEITH CLARKE, J. EMMETT DUFFY, PHILIP GINGERICH, CAROL P. HARDEN, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, WIRT H. WILLS

MALESHERBES PUBLICATIONS est une société du groupe LE MONDE

SOCIÉTÉ ÉDITRICE DU MONDE :

PRESIDENT DU DIRECTOIRE, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : LOUIS DREYFUS

DIRECTEUR DU MONDE, MEMBRE DU DIRECTOIRE : GILLES VAN KOTE

LA CHINE IMPÉRIALE ET CONTEMPORAINE

Sur les pas de Pierre Teilhard de Chardin

70^e anniversaire



Du 10 au
20 septembre 2015



11 jours
à partir de 3 550 €

Soixante ans après la mort du grand chercheur et théologien,
allez visiter les paysages qui lui ont inspiré la *Messe sur le Monde*.
Un voyage unique en partenariat avec l'association
Les Amis de Pierre Teilhard de Chardin.

«J'ai pour la Chine devenue mon pays adoptif une grande reconnaissance...
La Chine a été la chance de ma vie.»

Pierre Teilhard de Chardin

De nombreux thèmes spécifiques seront abordés par les meilleurs spécialistes
au cours de conférences, entretiens et rencontres.

ITINÉRAIRE PRINCIPAL

PÉKIN – TIANJIN sur la mer de Chine – **ZHOUKOUDIAN** : le site
archéologique – **DATONG**, un des jalons de la civilisation chinoise
dans le Shanxi – **EN MONGOLIE INTÉRIEURE** : Yinchuan, le « berceau
de l'archéologie préhistorique chinoise » – Le désert des Ordos
Le Shara Ousso Gol, un affluent du fleuve Jaune

4 CIRCUITS COMPLÉMENTAIRES avant ou après le voyage :

- les secrets de Pékin, capitale de l'Empire
- Xian et Shanghai, les grandes capitales
- la Chine classique de Xian à la rivière Li et Hong Kong
- le Sichuan bouddhiste, de Chengdu au mont Emei et Dazu

Demandez la documentation gratuite
par téléphone au **01 56 81 38 12**
par mail à : lavie@lesmaisonsduvoyage.com
par courrier, en retournant le bon ci-dessous, à :
La Maison de la Chine 76, rue Bonaparte - 75006 Paris



Je désire recevoir gratuitement, sans engagement de ma part, la documentation détaillée du voyage en Chine proposé par *La Vie* en partenariat avec l'association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin, du 10 au 20 septembre 2015. Je joins les adresses de mes amis intéressés sur papier libre.

Nom.....

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél

HICL-4

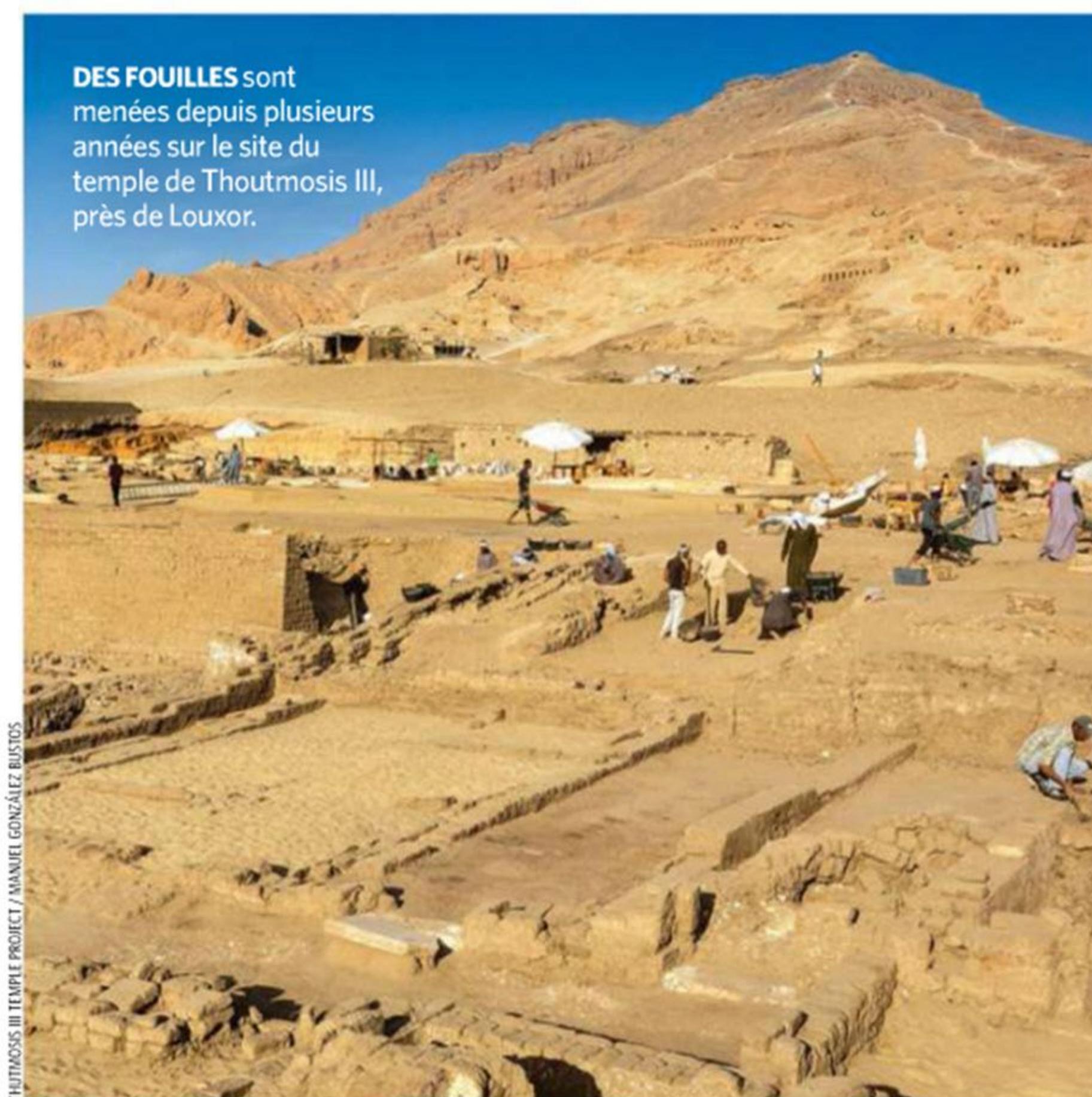
Mail

@

Retrouvez toutes nos offres de voyages sur lavie.fr

Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification de vos données vous concernant.

DES FOUILLES sont menées depuis plusieurs années sur le site du temple de Thoutmosis III, près de Louxor.



THUTMOSES III TEMPLE PROJECT / MANUEL GONZÁLEZ BUSTOS



THUTMOSES III TEMPLE PROJECT / MANUEL GONZÁLEZ BUSTOS

LA FEMME INHUMÉE dans la tombe n° 14 portait un pendentif de pierres semi-précieuses et un autre en forme de coquillage, ainsi qu'un bracelet en or à chaque poignet et une chevillière en argent à chaque cheville.

THUTMOSES III TEMPLE PROJECT / MANUEL GONZÁLEZ BUSTOS

ÉGYPTE ANTIQUE

Une riche sépulture sauvée de la profanation

À Louxor, la chute d'un bloc de pierre a préservé du pillage une tombe au riche mobilier, située sous le temple funéraire de Thoutmosis III.

L'équipe dirigée par l'égyptologue Myriam Seco Álvarez a fait d'intéressantes découvertes dans la nécropole du Moyen Empire (vers 2050-1750 av.J.-C.) enfouie sous le temple funéraire de Thoutmosis III, sur la rive occidentale de Louxor. C'est en octobre dernier qu'a commencé la 7^e campagne de fouilles visant à dégager et protéger quelques-unes des sépultures qui avaient été localisées grâce à un radar géologique dans le cadre de

missions antérieures. L'une de ces tombes, la n° 14, réservait de belles surprises à l'équipe des fouilleurs.

Un sarcophage réduit en poussière

Le toit partiellement enfoui de l'une des salles laissait espérer aux archéologues que cette partie du tombeau n'avait pas été profanée. Ils ne se trompaient pas : avant le pillage, un bloc de pierre massif s'était abattu sur un sarcophage. Après avoir retiré le bloc, les égyptolo-

gues ont retrouvé le cadavre entièrement broyé d'une femme encore parée de tous les bijoux avec lesquels elle avait été enterrée.

D'autres objets funéraires ont aussi été découverts dans des tombeaux de la nécropole. En 2013 par exemple, le tombeau n° 11 a été mis au jour. Malgré le pillage dont il avait été victime à l'époque antique, il abritait encore les vestiges d'un sarcophage en bois et le mobilier funéraire du défunt. ■



LA MISE AU JOUR d'une sépulture contenant une femme inhumée avec ses bijoux confirme que le sous-sol du temple funéraire de Thoutmosis III abrite bel et bien une nécropole où des personnalités majeures du Moyen Empire ont été ensevelies avec les membres de leurs familles.

LE BILAN DU MONDE

GÉOPOLITIQUE _ ENVIRONNEMENT _ ÉCONOMIE



L'atlas de 198 pays

UN ATLAS EXHAUSTIF de 198 pays avec, pour chacun d'entre eux, les données-clés (chefs d'Etat, population, PIB, chômage...), une carte et une analyse politique et économique par un correspondant du *Monde*.

INTERNATIONAL : NOUVEAUX CONFLITS, NOUVEAUX ENJEUX Confronté à la menace djihadiste et au retour de la guerre froide, l'Occident, et surtout l'Europe, peine à construire un nouveau modèle économique, apte à juguler le chômage, les inégalités et la finance toute-puissante. Déboussolées, les populations sont tentées, plus que jamais, par le repli sur soi.

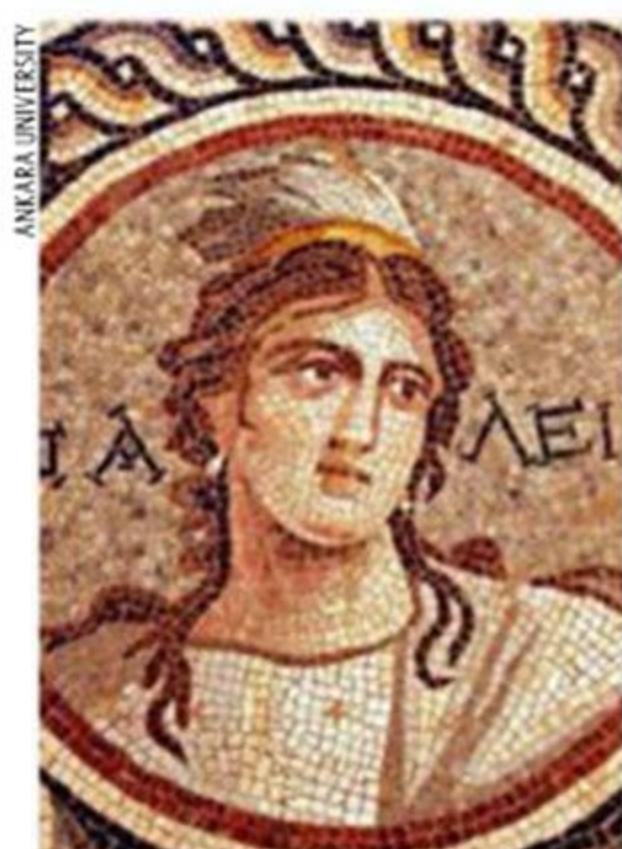
PLANÈTE Lutte contre Ebola, réchauffement climatique, biodiversité, initiatives citoyennes pour la transition énergétique : un état des lieux des grandes questions environnementales.

ENTREPRISES Des feuilletons Club Med, SFR et Netflix aux amendes record infligées aux banques, l'actualité « business » de 2014.

IDÉES Gilles Kepel, Jeremy Rifkin, Jean Tirole, Jürgen Habermas... Les grands entretiens publiés par *Le Monde* en 2014.

En partenariat
avec



**L'UNE DES MOSAÏQUES**

retrouvées à Zeugma représente les neufs Muses (ci-dessus Thalie, Muse de la comédie). Cette figuration sous forme de bustes est un thème fréquent de la mosaïque gréco-romaine. Le choix d'un tel sujet servait à affirmer la culture du propriétaire capable de payer ce type de pavement luxueux.

GRÈCE ANTIQUE

Zeugma n'en finit pas de livrer ses trésors

Les archéologues fouillant ce site gréco-romain de Turquie ont mis au jour trois nouvelles mosaïques en excellent état.

Les fouilles menées en novembre 2014 dans la cité gréco-romaine de Zeugma (province turque de Gaziantep) par une équipe d'archéologues de l'université d'Oxford, dirigée par Kutalmış Gorkay, ont livré trois mosaïques très bien conservées. Ces œuvres datant du II^e siècle av. J.-C. ont été découvertes dans un édifice appelé « la maison des Muses ». L'une des mosaïques montre des jeunes femmes représentées dans des médaillons carrés ; une autre, les

neuf Muses dans des médaillons ovales élaborés ; et la dernière, une scène marine avec le couple divin Océan et Thétis.

Une cité engloutie

Zeugma fut fondée par Séleucos I^{er} Nicator vers 300 av. J.-C., avant de passer sous contrôle romain en 64 av. J.-C. La cité fut ensuite détruite par le roi sassanide Shâhpur I^{er} et ne recouvrira jamais sa splendeur passée. Ses mosaïques restèrent enfouies pendant des siècles, jusqu'à ce que la construction du barrage de

Birecik, lancée en 1995, oblige les archéologues à récupérer tout ce qui pouvait l'être avant que la cité ne soit submergée. On estime aujourd'hui qu'environ vingt-cinq maisons de Zeugma se trouvent sous les flots de l'Euphrate. Les fouilles réalisées dans la maison des Muses ont prouvé que cette demeure n'avait pas été ravagée par le feu, ce qui indique peut-être qu'elle avait été évacuée avant le pillage des Sassanides. Quoi qu'il en soit, aucun objet de valeur n'y a été retrouvé. ■

ABONNEZ-VOUS À



ET VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !



47 %
d'économie

OFFRE SPÉCIALE

2 ans (22 n°s)
pour **69€** seulement
soit **10 numéros gratuits**

Chaque mois, explorez plusieurs siècles d'histoire.
De l'Antiquité aux Temps Modernes, *Histoire & Civilisations* vous entraîne sur les traces des grandes civilisations.
Repères chronologiques, analyses, portraits, documents d'archives : votre rendez-vous mensuel qui allie plaisir de la lecture, richesse de la documentation et rigueur de l'analyse.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à compléter et à renvoyer avec votre règlement à l'ordre d'*Histoire & Civilisations* à :
HISTOIRE & CIVILISATIONS – SERVICE I-ABO – 11 rue Gustave Madiot – 91070 Bondoufle

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*.

Je choisis :

- L'abonnement pour 2 ans (22 n°s) pour **69€** seulement au lieu de ~~130,90€*~~ soit **47 % d'économie ou 10 numéros gratuits**.
- L'abonnement pour 1 an (11n°s) pour **39€** seulement au lieu de ~~65,45€*~~ soit **40 % de réduction ou 4 numéros gratuits**.

M. Mme

Nom/Prénom.....

Adresse

Code postal | | | | |

Ville.....

Tél. | | | | | | | |

PPHC004

E-mail @

*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 31/05/2015, réservée à la France métropolitaine.

Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter au (33) 1 01 60 86 03 31.

Conformément à la loi Informatique & Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C.Paris B 323 118 315

Cagliostro, le mage qui envoûta l'Europe

Au XVIII^e siècle, Giuseppe Balsamo, connu sous le nom de comte de Cagliostro, parcourt l'Europe en vendant des cures miraculeuses et en prophétisant une révolution imminente.

L'odyssée européenne d'un coquin

1743

Giuseppe Balsamo naît à Palerme au sein d'une famille modeste. Il affirmera plus tard descendre au contraire d'une noble lignée.

1764

Balsamo fuit Palerme et entame une carrière d'escroc. Il voyage sans répit dans de nombreux pays européens.

1768

Il se marie à Rome avec Lorenza Feliciani, qui prend le nom de Serafina. Ils commettent ensemble des escroqueries dans toute l'Europe.

1784

Il est emprisonné à la Bastille, car suspecté dans l'affaire du collier de la reine. Mais il est disculpé et part à Londres.

1795

Il meurt à la prison pontificale de San Leo, où il est emprisonné pour hérésie.

Le nom de Cagliostro fut le dernier – et le plus célèbre – des noms d'emprunt qu'adopta tout au long de sa vie le Sicilien Giuseppe Balsamo. Rien n'indiquait que cet enfant des rues, né en 1743 dans une humble famille palermitaine, fréquenterait des années plus tard la fine fleur des cours européennes. Tout laissait plutôt présager qu'il ne serait que l'un de ces malheureux dont fourmillait la capitale sicilienne.

Sa mère, veuve, voulut inverser le cours du destin et envoya le garçon au séminaire de Palerme, puis au monastère des frères de la Miséricorde de Caltagirone. Dans les deux cas, le jeune Balsamo fit preuve de « talents » précoce : il s'enfuit du premier et se fit renvoyer du second en raison de son comportement licencieux, non sans avoir au préalable volé les secrets bien gardés du livre de remèdes conservé à la pharmacie du monastère, puis avoir vendu à un bijoutier la carte d'un trésor fabuleux qui ne fut jamais découvert.

Après cette affaire, il quitta à la hâte Palerme en 1764 et entama une carrière d'escroc globe-trotter. Des années plus tard, il racontera être allé à Rhodes, au Caire et à Alexandrie, et avoir fait partie des

chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Malte. Il y était considéré comme un grand médecin, grâce aux remèdes involontairement transmis par les moines du monastère de Caltagirone.

Casanova est dévalisé

Au milieu des années 1760, Balsamo s'établit à Rome, où il ne tarde pas à faire montre de sa rouerie. Peu après s'être marié avec la jeune Lorenza Feliciani, qui prend alors le nom de Serafina, Balsamo commence à escroquer les pèlerins en visite dans la ville sainte en leur vendant des amulettes et des potions d'amour censées provenir de la lointaine et mystérieuse Égypte.

Ses nombreuses filouteries le poussent à fuir encore, et en 1768 il entame un nouveau périple en compagnie de Serafina. Convertis désormais au charlatanisme de bas étage, ils sévissent partout, dans des villes aussi cosmopolites que Venise, Paris et Londres. Un aventurier de la renommée de Casanova admet même dans ses Mémoires s'être fait dérober sa bourse dans une taverne, lors d'ébats amoureux avec la compagne de voyage d'un pèlerin à la peau brune. Il devait de nouveau rencontrer le couple, travesti en aristocrates, quelques années

Cagliostro fuit Palerme en 1764 et voyage à Rhodes, au Caire et à Alexandrie.

SCEAU MAÇONNIQUE ALLÉGORIQUE. XVIII^e SIÈCLE. MUSÉE DU GRAND-ORIENT, PARIS.





LA MORT DE L'HOMME AUX MILLE FACETTES

MÈME MORT, Cagliostro suscitaient méfiance et superstition. Il s'éteint dans une cellule de la prison pontificale de San Leo, près d'Urbino, la plus sûre des prisons d'Italie d'après Machiavel. Ce jour-là, les geôliers découvrent un corps crasseux, mais redoutent un ultime artifice. Le cardinal Doria déclare qu'« il faut beaucoup de prudence et de cautèle pour surveiller un prisonnier dont l'astuce et la malice sont aussi raffinées, si l'on ne veut pas être victime d'une tromperie ». Finalement, Semproni, le directeur de la prison, fait brûler les pieds du mage. Il n'y a plus aucun doute : Cagliostro est bien mort.

SÉANCE DE MAGIE DIRIGÉE PAR LE COMTE DE CAGLIOSTRO, D'APRÈS UNE LITHOGRAPHIE DE LA FIN DU XIX^e SIÈCLE.

PHOTONSA

plus tard dans la Sérénissime.

Mais c'est à Londres, au milieu de l'année 1776, que Balsamo crée le personnage qui lui apportera la notoriété. Il commence par abandonner les nombreux surnoms dont il usait – Tischio, Hérat, Fenice, Pellegrini – pour devenir de manière définitive le comte de Cagliostro, un aristocrate guérisseur venant d'Égypte. Puis il intègre la petite loge maçonnique de l'Espérance au rite de la Stricte Observance, dans le quartier londonien de Soho, où il se présente comme un envoyé du Grand Cophte, le « maître

inconnu », qui l'aurait chargé d'instaurer le culte de la maçonnerie égyptienne en Europe. Cagliostro charme tout le monde avec ses tours de magie et ses préparations thérapeutiques. Il parvient même à élaborer un elixir de jeunesse qui ravit ceux qui ont les moyens de l'acheter.

La tsarine lui résiste

À la fin de l'année 1777, Cagliostro décide de revenir sur le continent où le rite de la Stricte Observance est en pleine expansion. En 1779, lors de son séjour au duché de Courlande

(l'actuelle Lettonie), il embobine si bien les dirigeants maçonniques du pays qu'ils envisagent de le proposer comme gouverneur de la région à Catherine II de Russie. Cagliostro repousse habilement la proposition, mais n'hésite pas à se rendre à la cour de Saint-Pétersbourg pour exploiter la renommée dont il est auréolé. Il tente de conquérir la tsarine, mais lorsque l'intelligente Catherine s'aperçoit que son influençable fils aîné et héritier, le grand-duc Paul, est fasciné par le mysticisme égyptien de Cagliostro, elle accorde du crédit à la rumeur



faisant du mage un espion du roi Frédéric de Prusse et en ordonne l'expulsion immédiate.

Cagliostro décide alors de s'installer à Strasbourg. Il y soigne et nourrit gratuitement de nombreux pauvres, se refaisant ainsi une réputation. Il reçoit également des patients fortunés, comme la femme du banquier

Jacques Sarasin, sujette à des fièvres inconnues. Sa guérison redonne à Cagliostro un crédit auprès des banques et lui ouvre les portes de la presse parisienne. L'histoire parvient aux oreilles du cardinal de Rohan, proche de la cour, qui se laisse séduire : souffrant d'asthme et d'avarice, Rohan – vêtu d'une cape et d'un chapeau de

magicien ! – finit par participer aux expériences d'alchimie du mage égyptien destinées à grossir des diamants.

Prophète de la Révolution

Cagliostro bénéficie de la confiance de Rohan durant trois longues années, jusqu'à ce qu'éclate le scandale. Le 16 août 1784, des bijoutiers racontent que Rohan a utilisé le nom de la reine Marie-Antoinette pour acheter – sans le payer – un collier de diamants d'une très grande valeur. Rohan et Cagliostro sont emprisonnés à la Bastille et jugés par le Parlement de Paris. Lors d'un long procès médiatisé, on apprend que Rohan a acheté le collier, croyant le faire sur ordre et par amour de la reine : il détiennent une quantité de fausses lettres prétendument écrites par

TRAHI PAR SON ÉPOUSE

BIEN QUE SERAFINA ait collaboré aux escroqueries de son mari et l'ait tiré de plus d'un imbroglio grâce à ses charmes, il semble qu'elle ait joué un rôle important dans son emprisonnement. Elle accusa en effet Cagliostro de blasphème et d'être franc-maçon, ce qui ne l'empêcha pas d'être elle-même inculpée et de finir sa vie dans un couvent.

LORENZA FELICIANI, ALIAS SERAFINA. GRAVURE DU XVIII^e SIÈCLE.

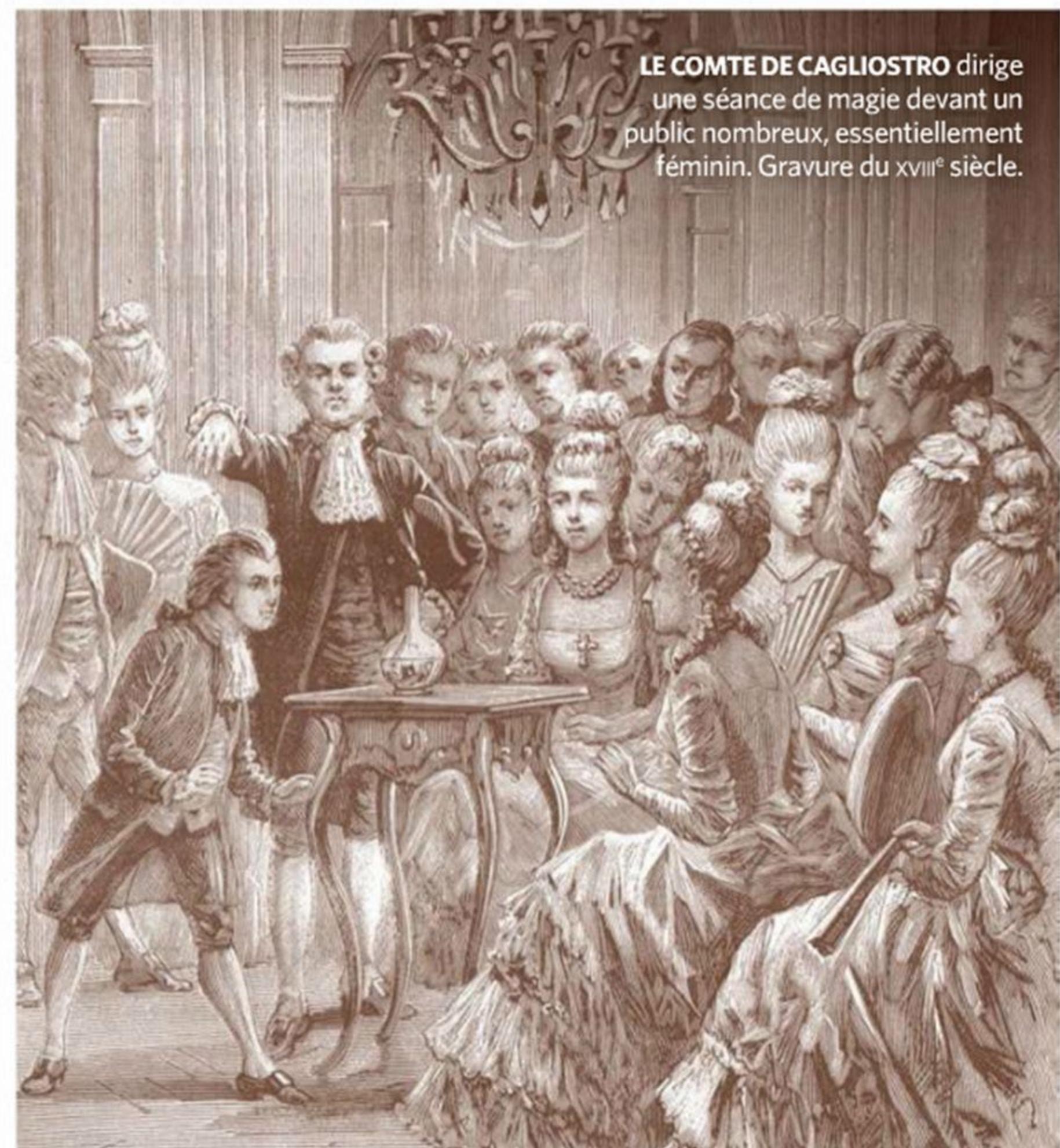


LE MIROIR AUX ALOUETTES

CAGLIOSTRO ACCUMULA de grandes connaissances en alchimie et vendit à prix d'or des formules secrètes et illusoires, comme celle transformant le chanvre en or. L'escroc persuada les esprits crédules que des pastilles contre la toux ou des crèmes pour la peau étaient des remèdes magiques.



AGE FOTOSTOCK



SCALA, FLORENCE

LE COMTE DE CAGLIOSTRO dirige une séance de magie devant un public nombreux, essentiellement féminin. Gravure du XVIII^e siècle.

Marie-Antoinette, dont il est persuadé d'être aimé, alors qu'il a été trompé par une simple prostituée. On ne saura plus rien des diamants. Quant à Cagliostro et Rohan, ils seront disculpés par un Parlement résolu à discréditer la Couronne.

Libéré en juin 1786, c'est un Cagliostro enrichi qui part pour l'Angleterre, où il est reçu en martyr de la tyrannie. Il en profite pour demander une indemnisation exorbitante à la monarchie française, publie la *Lettre du comte de Cagliostro au peuple français*, dans laquelle il décrit les traitements vexatoires subis à la Bastille, et prédit qu'à son retour celle-ci sera devenue un lieu de promenade. Il exhorte également le Parlement à « convoquer les États généraux et à œuvrer en vue de la révolution ».

En accroissant la popularité de Cagliostro au sein de la franc-maçonnerie, la lettre est une arme à double tranchant, car elle le rapproche des

conspiration des deux côtés de la Manche, tels le duc de Galles ou le duc d'Orléans, qui s'appuient sur ses prophéties. Les monarchies française et anglaise sont alertées et financent une campagne destinée à discréditer le prophète. Des écrivains comme Casanova dévoilent sa véritable identité et les innombrables escroqueries dont il s'est rendu coupable dans toute l'Europe. Balsamo nie en bloc, mais, déshonoré et appauvri, il doit s'exiler d'abord en Suisse, puis, finalement convaincu par Serafina, à Rome où il arrive le 27 mai 1789.

Pourtant, les faits ne tarderont pas à lui donner raison. Ce même été en France, les États généraux sont convoqués et, peu après, la Bastille est prise. Cagliostro redevient important et quelques francs-maçons le contactent. Effrayée, la Curie pontificale ordonne alors à l'Inquisition de l'arrêter immédiatement. Il est déclaré coupable

d'hérésie et condamné à « ne parler, ni voir, ni être vu de personne ». Le 20 avril 1791, Balsamo est transféré à la prison pontificale de San Leo, où il meurt quatre ans plus tard. En dépit de sa condamnation, il réussira à diffuser depuis sa cellule des prédictions inquiétantes pour la papauté. Avec l'avancée irrésistible des révolutions en Europe, les prophéties de Cagliostro prendront une tonalité apocalyptique et renforceront, s'il en était besoin, le caractère énigmatique de la figure de cet incroyable escroc. ■

JOSEP PALAU
DOCTEUR EN HISTOIRE

Pour en savoir plus

ESSAIS
Cagliostro : un franc-maçon au Siècle des lumières

J.-S. de Ventavon, Didro, 2001.

Joseph Balsamo, dit comte de Cagliostro

L. Dumarcet, De Vecchi, 2001.

PRÊTE À MOURIR

Vêtue de la chemise blanche des condamnés, Jeanne d'Arc est conduite à son bûcher sur la place du Vieux-Marché de Rouen. Tableau d'I. Patrois, 1867. Musée des Beaux-Arts, Rouen.



Jeanne d'Arc, un procès manipulé

Au printemps 1431, la « prophétesse » Jeanne est jugée à Rouen pour hérésie et sorcellerie. Une accusation qui recouvre en réalité des motivations politiques.

Le bûcher de Jeanne d'Arc à Rouen en 1431 est l'un des plus célèbres du Moyen Âge avec ceux des Templiers, allumés un peu plus d'un siècle auparavant. Mais contrairement aux chevaliers du Temple, la « Pucelle d'Orléans » fut jugée pour des faits bien réels. Des faits extraordinaires, encore aujourd'hui mystérieux à certains égards, auxquels la plupart des

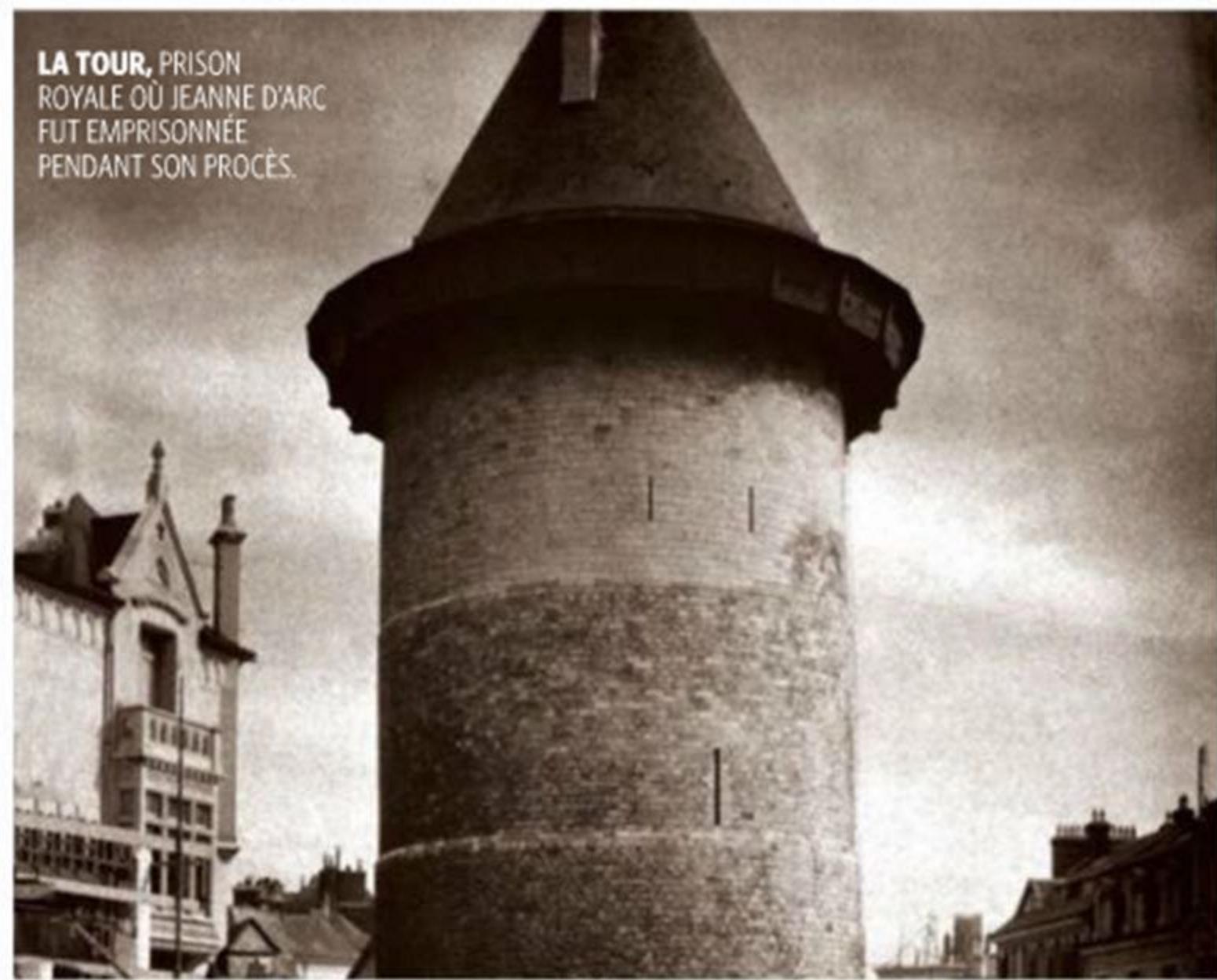
contemporains prêtèrent une dimension surnaturelle. Événements miraculeux ou bien œuvres du diable ? Dans cette alternative lourde de sens politique résida tout l'enjeu du procès, mené sous influence anglaise.

Jeanne fit irruption sur le devant de la scène au cours d'une des périodes les plus sombres de la guerre de Cent Ans (1337-1453). La faiblesse du roi de France Charles VI, frappé de crises

de folie régulières, avait favorisé l'ouverture d'une guerre civile entre deux partis princiers qui se disputaient le contrôle du pouvoir royal, les Armagnacs et les Bourguignons. Le roi d'Angleterre Henri V en avait profité pour reprendre les prétentions de ses prédécesseurs à la couronne de France. Vainqueur à la bataille d'Azincourt en 1415, il s'était ensuite allié au duc de Bourgogne. En vertu du

WHITE IMAGES / SCALA FLORENCE
I. PATROU

LA TOUR, PRISON ROYALE OÙ JEANNE D'ARC FUT EMPRISONNÉE PENDANT SON PROCÈS.



G. COURTELEMONT / CORBIS / CORDON PRESS

ROUEN, LÀ OÙ TOUT S'EST JOUÉ

« **AH, ROUEN**, j'ai grande peur que tu n'aies à souffrir de ma mort ! », se serait exclamée Jeanne lors de son procès. C'est à Rouen qu'elle fut brûlée vive, puis que la sentence d'annulation du procès fut proclamée en 1456. En 1530, la ville fit édifier une fontaine en son honneur. Depuis mars 2015, l'archevêché accueille un historial dédié à l'histoire de la Pucelle (7, rue Saint-Romain, rens. : www.historial-jeannedarc.fr).

traité de Troyes de 1420, qui avait déshérité le dauphin Charles, il était devenu roi de France et d'Angleterre à la mort de Charles VI en 1422.

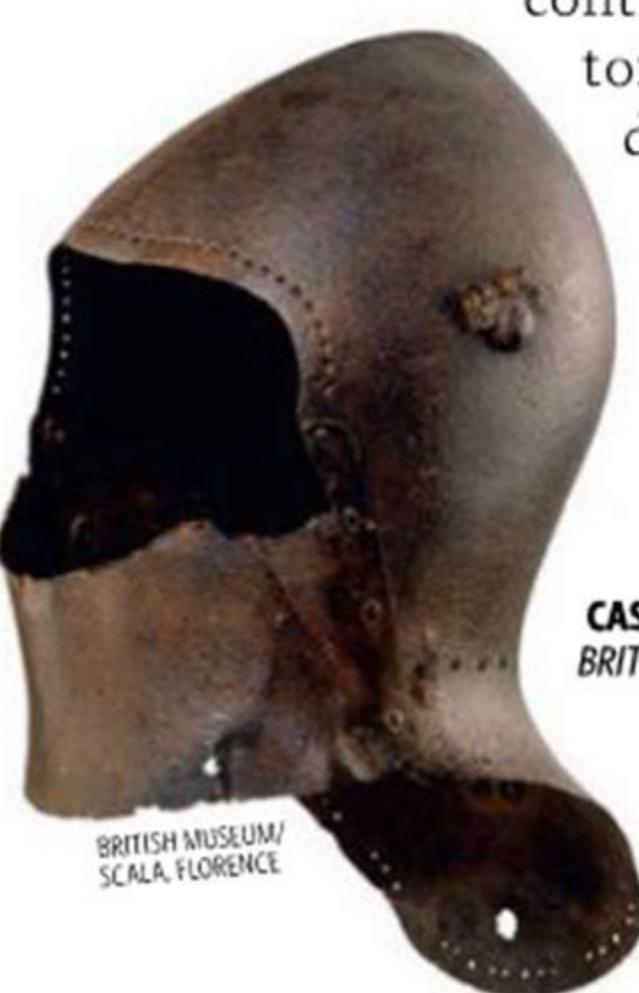
Une « Pucelle » armée

La « double monarchie », cependant, n'était devenue une réalité qu'au Nord du royaume. Le dauphin gardait le contrôle des territoires situés en deçà de la Loire et tenait sa cour

à Bourges, à Poitiers ou à Chinon. Sa situation, cependant, se faisait de plus en plus précaire. La guerre tournait à son désavantage. La ville d'Orléans, de grande importance stratégique parce qu'elle verrouillait l'accès à la vallée de la Loire, semblait sur le point de tomber entre les mains des Anglo-Bourguignons lorsque Jeanne, au mois de février 1429, parvint à Chinon et obtint une entrevue avec Charles. Dieu, lui dit-elle, l'avait envoyée pour lui révéler qu'il était bien le vrai roi de France, contrairement aux dispositions du traité de Troyes et aux rumeurs colportées par la propagande anglo-bourguignonne selon lesquelles sa naissance aurait été illégitime. D'après Jeanne, il devait aller se faire sacrer à Reims au plus vite et ne tarderait pas, dès lors, à reconquérir son royaume. Elle-même serait l'instru-

ment de cette victoire. Elle demandait qu'on lui confie une armée, tout d'abord pour aller libérer Orléans.

Depuis le schisme d'Occident (1378-1415), qui avait divisé la chrétienté entre des obédiences à deux puis trois papes, des mystiques prétendaient fréquemment annoncer des recommandations divines pour la résolution des troubles politiques. Après l'instauration de la double monarchie, des prophéties avaient commencé à courir sur l'intervention décisive d'une jeune femme qui viendrait délivrer la France... Les conseillers du dauphin firent d'abord longuement interroger Jeanne par des théologiens. Il fallait s'assurer qu'elle n'était ni une affabulatrice ni une sorcière. On fit vérifier sa virginité – comme le feraien à nouveau, lors du procès, les juges de Rouen. Elle n'avait pas de règles,

CASQUE DU XVe SIÈCLE.
BRITISH MUSEUM, LONDRES.

BRITISH MUSEUM / SCALA FLORENCE



GÉRARD BLOT / RMN-GRAND PALAIS

JEANNE D'ARC brandit sa bannière blanche, avec la devise « Jésus Marie ». Elle mène la charge à la tête de l'armée pour reprendre aux Anglais la ville d'Orléans. *La Pucelle*, de F. Craig, 1907. Musée d'Orsay, Paris.

logiens ou juristes pour la plupart – furent conviés à participer aux audiences. Au total, Jeanne eut devant elle une centaine de juges au fil des cinq mois de son procès.

Le roi d'Angleterre, dans l'acte par lequel il remit officiellement Jeanne au jugement de l'Église en janvier 1431, lui reprochait d'avoir enfreint la loi divine en s'habillant en homme et en s'armant, d'avoir trompé le « simple peuple » en faisant croire qu'elle était envoyée par Dieu, enfin d'être suspecte de superstitions et d'hérésie. Cauchon, en ouvrant le procès, la déclara aussi suspecte de sortilèges et d'invocation des démons, autrement dit de sorcellerie. Du 21 février, date de sa première comparution, au 24 mars, date à laquelle on lui lut le procès-verbal de ses réponses, Jeanne fut interrogée à une quinzaine de reprises, parfois en public et en présence de nombreux assesseurs, parfois dans sa prison et devant quelques juges seulement. Le procureur Jean d'Estivet, à l'issue de cette première phase, rédigea une liste de 70 articles ou-

disait-on, ce qui pouvait passer pour une marque de pureté singulière. Elle mangeait très peu et garda par la suite, malgré une intense activité physique, un comportement que l'on qualifierait aujourd'hui d'anorexique. Finalement, Charles permit à cette paysanne lorraine âgée de 17 ou 18 ans de prendre part, armée et placée aux côtés des chefs militaires, à une expédition envoyée au secours d'Orléans. Très vite, les Anglais levèrent le siège, et ce succès parut miraculeux. Une série de victoires remportées ensuite dans la vallée de la Loire, puis le voyage à Reims avec le dauphin et son sacre, le 17 juillet 1429, conférèrent une aura extraordinaire à la jeune prophétesse guerrière – pour le plus grand bénéfice de la propagande française. En donnant raison à cette jeune femme inspirée, Dieu confirmait que la cause de Charles VII était la sienne.

Dans les mois qui suivirent, cependant, Jeanne ne parvint pas à « bouter les Anglais hors de France » comme elle l'avait prédit. Elle finit par tomber entre les mains des Bourguignons près de Compiègne, le 23 mai 1430. À l'automne suivant, les Anglais achetèrent la prisonnière à leurs alliés pour une forte somme et la condui-

sirent à Rouen. Là résidait alors le jeune roi Henri VI et le duc de Bedford, régent de France. La Normandie était sous administration directe des Anglais. C'était dans sa capitale, plutôt qu'à Paris, qu'il fallait faire condamner la Pucelle d'Orléans comme sorcière pour mieux rabaisser la cause du dauphin et poser le « roi de France et d'Angleterre » en défenseur de la pureté de la foi.

Un évêque à la solde des Anglais

L'évêque de Beauvais Pierre Cauchon fut désigné comme juge, non seulement parce que Jeanne avait été capturée sur le territoire de son diocèse, mais aussi et surtout parce qu'il était un agent docile des intérêts anglais. Il n'en respecta pas moins scrupuleusement les formes de la procédure inquisitoriale et s'adjoignit d'ailleurs un représentant de l'Inquisition de l'hérésie. De nombreux assesseurs – des ecclésiastiques, prélates, théo-

EN 1452, LE CARDINAL Guillaume d'Estouteville (1403-1483) est chargé par le pape Nicolas V de rouvrir le dossier du procès de Jeanne d'Arc. Portrait par Nino da Fiesole, 3^e quart du XV^e siècle. Metropolitan Museum of Art, New York.



METROPOLITAN MUSEUM / SCALA, FLORENCE



FINE ART / AGE FOTOSTOCK

LA CAPTURE DE JEANNE
À COMPIÈGNE, VUE PAR
A.-A. DILLENS, 1847-1852.
MUSÉE DE L'ERMITAGE,
SAINT-PÉTERSBOURG.

Humiliée et vilipendée

BEAUCOUP, dans le camp du dauphin, eurent un respect religieux pour « la Pucelle ordonnée par Dieu ». Les Anglo-Bourguignons, eux, l'insultèrent abondamment, en utilisant trois registres : celui de la déviance démoniaque (« vilaine sorcière », par exemple), celui de la débauche sexuelle (« ribaude », qui signifiait « prostituée »), et celui de la basse extraction sociale (« vachère »). Au siège d'Orléans, quand Jeanne envoya aux Anglais une lettre accrochée à une flèche pour leur demander de rentrer chez eux, ils lui crièrent : « Voici des nouvelles de la putain des Armagnacs ! »

tranciers : Jeanne aurait été instruite en sorcellerie par de vieilles femmes dès son enfance ; elle aurait été jeteuse de sorts, blasphématrice, coupable d'idolâtrie ; elle aurait cherché à se faire adorer comme une idole, etc. Le 27 mars, en séance solennelle, l'accusée n'eut pas de mal à tourner ces accusations en ridicule. Cauchon en fut réduit à faire rédiger rapidement 12 nouveaux articles, plus sobres, qui insistaient sur son choix de se vêtir en homme et sa volonté de combattre au nom de Dieu, sur les apparitions et les voix surnaturelles qu'elle disait voir et entendre, sur sa prétention à prédire certains événements futurs, en particulier la victoire des Français, enfin sur son refus de se soumettre aux hommes d'Église. Ces articles furent envoyés pour avis aux facultés de théologie et de droit canonique de l'Université de Paris, qui étaient des autorités supérieures en matière de foi – mais étaient aussi tout acquises à la cause anglo-bourguignonne.

Pendant la période d'attente qui s'ensuivit, Cauchon s'efforça de persuader Jeanne de reconnaître ses torts et de faire pénitence. Tel était le devoir d'un juge ecclésiastique confronté à un pécheur, fût-il hérétique. Le premier objectif était toujours de ramener au berçail la brebis égarée ; on ne devait la « séparer du troupeau » qu'en cas d'obstination dans l'erreur et la désobéissance.

Sommée de se soumettre

La douceur, la mise en demeure autoritaire et la terreur furent tour à tour employées. Cauchon proposa d'abord à l'accusée les conseils de théologiens qui lui expliqueraient ses erreurs. Elle refusa, en demandant plutôt à se confesser et à pouvoir assister à la messe. Quinze jours plus tard, lors d'une grande audience devant plus d'une soixantaine de juges, il lui fut solennellement ordonné de se soumettre. En vain. Le 9 mai, enfin, on la menaça de la torture en la

conduisant devant le bourreau et ses instruments. Sans plus de succès.

Les réponses des docteurs parisiens arrivèrent, conformes aux attentes. Pour les théologiens, Jeanne était soit une menteuse, soit une invocatrice de mauvais esprits – et dans le second cas, les figures qui lui étaient apparues n'étaient pas celles de l'archange saint Michel, de sainte Catherine et de sainte Marguerite comme elle le disait, mais les démons Bélial, Satan et Béhémoth. En portant des vêtements masculins, elle se rendait suspecte d'idolâtrie et de paganisme. Elle était suspecte d'hérésie. Quant aux maîtres en droit canon, ils allaient plus loin : pour eux, Jeanne était assurément hérétique et devait être punie comme telle si elle ne se repentait pas.

Le 23 mai, ces avis furent lus devant l'accusée et suivis d'une « exhortation charitable » à se rétracter. Jeanne déclara préférer la mort. Mais le lendemain matin, face au bûcher



LA PLUS ANCIENNE
REPRÉSENTATION CONNUE
DE JEANNE D'ARC. DESSIN
DE C. DE FAUQUEMBERGUE,
PROTOCOLE DU PARLEMENT
DE PARIS, 1429. BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE DE FRANCE, PARIS.

Du bûcher à la sainteté

Une fois vainqueur, Charles VII obtint de l'Église l'invalidation de la sentence qui avait déclaré Jeanne hérétique et sorcière. Il fallut pour cela un long procès en annulation (1450-1456). Ce n'est qu'en 1909, après 35 ans d'une procédure ouverte à l'initiative de l'évêque d'Orléans, que la Pucelle fut béatifiée. Elle fut canonisée 11 ans plus tard. Le pape, lors de la cérémonie solennelle tenue à Rome le 16 mai 1920, parla de « son supplice très injuste et très cruel ». Pour autant, elle n'est pas considérée comme martyre, mais comme « patronne secondaire de la France », après la Vierge.

BRIDGEMANART.COM

dressé pour elle dans le cimetière jouxtant l'abbaye de Saint-Ouen, au moment où Cauchon proclamait la sentence finale, préalable au supplice immédiat, elle céda : elle était prête, déclara-t-elle, à s'en remettre à l'autorité de l'Église. On lui fit lire une abjuration, par laquelle elle reconnaissait que ses voix et apparitions ne devaient pas être crues. Elle dut promettre de renoncer à ses erreurs. Cauchon la condamna ensuite à la prison perpétuelle – peine modifiable en cas de bonne conduite –, comme c'était l'usage en pareil cas. Jeanne fut reconduite dans sa prison, où elle accepta pour la première fois de reprendre des habits de femme.

Des cendres dans la Seine

Quatre jours plus tard, cependant, les juges qui lui rendirent visite la trouvèrent à nouveau vêtue en homme. Pire : lorsqu'ils lui demandèrent si elle croyait encore « aux illusions de ses prétendues révélations », elle leur an-

nonça que ses voix lui avaient reproché sa « trahison » la nuit même de son retour en prison. Cauchon n'eut aucun mal à convaincre ses assesseurs que la rechute dans l'hérésie était indéniable. Dans la matinée du 30 mai, au cours d'une nouvelle cérémonie publique, tenue cette fois sur la place du Vieux-Marché, Jeanne fut condamnée comme « hérétique relapse » et, selon la formule usuelle, « livrée au bras séculier », c'est-à-dire aux Anglais, qui la brûlèrent vive immédiatement. Ses cendres furent jetées dans la Seine, pour éviter qu'elles puissent être récupérées et vénérées comme des reliques par d'éventuels partisans.

Dans les semaines qui suivirent, le « roi de France et d'Angleterre » Henri VI écrivit de longues lettres à tous les souverains d'Europe ainsi qu'aux prélats, aux nobles et aux villes de « son royaume de France » pour annoncer que « la trompeuse divinatrice » avait été justement châtiée. Elle avait même avoué ses mensonges

avant de mourir – prétendait-il. L'Université de Paris écrivit à l'empereur et aux cardinaux pour justifier, elle aussi, le châtiment. À Paris, on organisa une procession générale pour célébrer ce dénouement. Inversement, quand il eut reconquis la Normandie et chassé les Anglais, vingt ans plus tard, Charles VII veilla à faire annuler le procès de Jeanne en bonne et due forme, avec l'accord du pape. Car avec la condamnation de la Pucelle, c'était l'élection divine du roi capétien, dont elle s'était faite la championne, qui avait été niée. ■

JULIEN THÉRY
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY DE MONTPELLIER

Pour
en
savoir
plus

- ESSAIS**
- Jeanne d'Arc**
C. Beaune, Perrin, 2004.
- Jeanne d'Arc. Histoire et dictionnaire**
P. Contamine, O. Bouzy, X. Hélary, Robert Laffont, 2012.
- Jeanne d'Arc en vérité**
G. Krumeich, Tallandier, 2012.

vous recommande

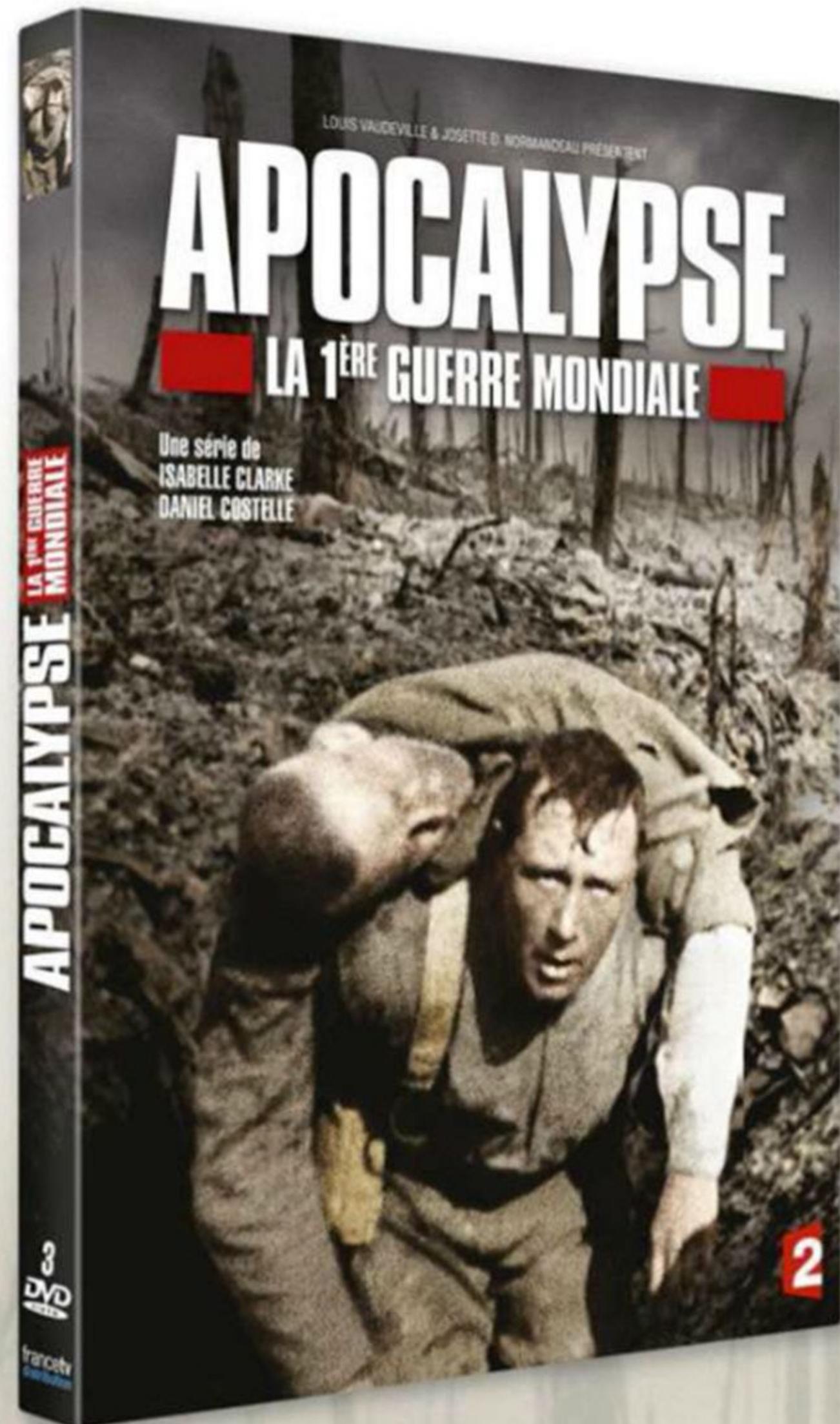
La série documentaire évènement de France 2

Retrouvez la série documentaire évènement de France 2 qui a réuni près de 6 millions de téléspectateurs, dans ce coffret DVD d'une qualité exceptionnelle.

De l'attentat de Sarajevo au traité de Versailles, plongez en cinq épisodes dans toutes les dimensions de la Grande Guerre : politique, stratégique et humaine.

Des tranchées du Nord de la France aux fronts de Russie, de Serbie, de Turquie et de Palestine, des millions de soldats, venus des cinq continents, ont été blessés dans leur chair et leur esprit. Pénétrez les champs de batailles mais aussi le quotidien des civils grâce à ce documentaire de référence, réalisé à partir de plus de 500 heures d'archives cinématographiques colorisées.

La narration du comédien Mathieu Kassovitz porte la voix et les souvenirs de ces hommes et femmes et nous aide à mieux comprendre ce qui a conduit le monde d'hier à l'apocalypse.



Retrouvez dans ce coffret

- Épisode 1 : **FURIE**
(avant-guerre – août 1914)
Comment en est-on arrivé là ?
- Épisode 2 : **PEUR**
(août 1914 – août 1915)
- Épisode 3 : **ENFER**
(septembre 1915 – novembre 1916)
- Épisode 4 : **RAGE**
(février 1917 – septembre 1917)
- Épisode 5 : **DÉLIVRANCE**
(octobre 1917 – juin 1919)

3 DVD : 5 x 52 mn
+ 35 mn de bonus - 25 €



Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
DVD <i>Apocalypse</i>	02.5668	25 €		€
Participation aux frais d'envoi				3 €
Total de la commande				€

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de Malesherbes Publications à :
Malesherbes Publications/VPC - TSA 81305
75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. 01 48 88 51 05

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/05/2015 pour la France métropolitaine. Délai de livraison : de 2 à 3 semaines.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél

25E3C

E-mail

@

En application de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant, en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C. Paris B 323 118 315

Dans la Rome antique, c'est la crise du logement

Loyers exorbitants, habitats insalubres, logements exigus... Rome subit la spéculation immobilière dès le III^e siècle av. J.-C.

En cette année fatidique de 218 av. J.-C., de nombreux présages auraient annoncé à Rome le franchissement des Alpes par l'armée d'Hannibal. L'un d'entre eux, rapporté par l'historien latin Tite-Live, survint au forum Boarium, le marché aux bestiaux situé non loin de l'Aventin, dans le secteur populaire de la ville : « Un bœuf monta tout seul au troisième étage, et, affolé par le vacarme des voisins, se jeta dans le vide. » Il s'agit là de l'allusion la plus ancienne à l'existence d'immeubles à Rome. Si l'on en croit les sources et les estimations, la cité comptait à l'époque environ 200 000 habitants, ce qui rend très vraisemblable l'existence d'habitats collectifs.

Sous la République, dès la fin du III^e siècle av. J.-C., les immeubles de rapport, appelés *insulae* en latin, n'étaient pas rares à Rome. Leurs

propriétaires étaient de riches Romains, parfois des aristocrates, même si l'éthique sénatoriale condamnait toutes les sources d'enrichissement autres que la rente terrienne. Mais le marché de la location des biens immobiliers était trop lucratif pour être négligé. D'autant plus que sa gestion pouvait facilement être confiée à des intermédiaires...

Une hauteur limitée à 7 étages

Cette spéculation est renforcée par la forte augmentation de la population romaine, conséquence immédiate de la deuxième guerre punique (218-201 av. J.-C.). Le conflit, porté jusque dans la péninsule, jeta en effet sur les routes des hordes de migrants qui avaient déserté les champs dévastés par l'armée. Une fois la guerre finie, ces migrants s'installèrent dans la cité, attirés par les opportunités de travail et de promotion sociale. On estime que la ville comptait un demi-million

d'habitants vers 130 av. J.-C., et que ce chiffre avait probablement doublé pour approcher le million sous l'empereur Auguste, à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. On trouvait, parmi ces habitants, environ 750 000 plébéiens libres, entre 100 000 et 200 000 esclaves, et quelque 20 000 personnes comprenant des soldats, des chevaliers et les familles de 300 sénateurs. Soit une population aux fortes inégalités sociales qui engendrèrent l'apparition d'une minorité de rentiers et d'une multitude de locataires.

L'accueil de cette population en augmentation constante fut possible



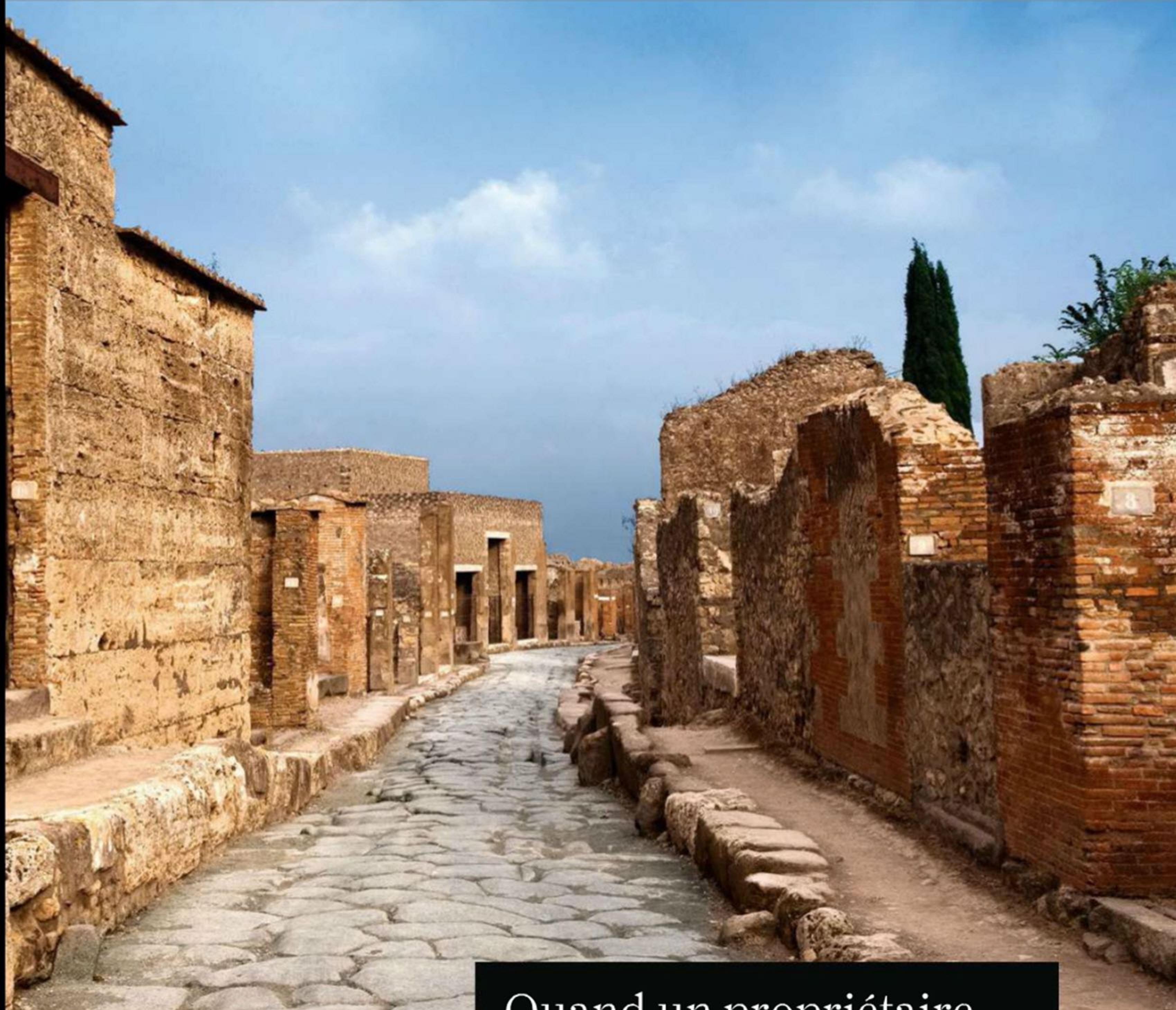
DANS LES VILLES ROMAINES,
de nombreux immeubles
de rapport bordaient
les rues. Ci-contre, la rue
de l'Abondance à Pompéi.



DES CLÉS INCOMMODES

COMME AUJOURD'HUI, les portes des maisons romaines se fermaient à l'aide d'une clé. Il en existait plusieurs modèles, mais elles étaient généralement en fer, grandes et lourdes. Porter une clé sur soi était le lot des pauvres, les riches confiant cette tâche à un esclave ou au portier de leur maison.

CLÉ GALLO-ROMAINE. MUSÉE DÉPARTEMENTAL D'ART ANCIEN ET CONTEMPORAIN, ÉPINAL



grâce à un marché locatif très structuré. La hauteur des immeubles fit l'objet de normes, sans doute pour limiter une spéculation presque incontrôlable : Auguste imposa une hauteur maximale de sept étages, que Trajan, un siècle plus tard, abaissa à cinq. La généralisation progressive de la construction en briques et mortier n'empêchait pas de fréquents et graves incendies ; pour la seule fin de la République, au 1^{er} siècle av. J.-C., quarante sont répertoriés. Selon l'architecte latin Vitruve, la faute en revenait à l'usage de l'*opus craticium*, un entrelacement

Quand un propriétaire brocarde son locataire

LA TRISTE SCÈNE d'une expulsion, où une famille se retrouvait à la rue, se répétait tous les ans à date fixe, le 1^{er} juillet, lorsque le contrat d'une location impayée arrivait à échéance. C'est ainsi que le poète Martial raille un certain Vacerra, un locataire qui ne lui a pas payé son loyer et qu'il a donc dû **EXPULSER**. « Honte des calendes de juillet ! J'ai vu, oui Vacerra, j'ai vu ton mobilier, n'ayant point voulu le retenir, car tu devais deux ans de loyer [le propriétaire avait le droit de garder les biens d'un locataire en cas d'impayé]. Pourquoi chercher un logement et te moquer des gérants, quand tu peux, Vacerra, en trouver un gratuit ? Ce mobilier convient à un pont. » Les ponts, les rues, les portiques des forums, les théâtres et les amphithéâtres constituaient en effet le malheureux et **DERNIER RECOURS** des expulsés.

La vie dans un logement collectif

Les *insulae*, comme cette reconstitution ci-contre de la maison de Diane à Ostie, occupaient tout un pâté de maisons. Dotés de plusieurs étages et de balcons, ils s'organisaient autour d'une cour intérieure. C'est dans de petits *cubicula* (chambres) sans confort que s'entassaient les plus humbles.



DESSIN ILLUSTRE LA VIE QUOTIDIENNE D'UNE RUE DE ROME. UNE FEMME PREND DE L'EAU À LA FONTAINE.

① Matériaux

Les *insulae* étaient généralement construits sur des piliers de pierre, avec de la brique et du mortier, ou en béton, sur des claies de bois. Les toits à double pente étaient couverts de tuiles.

② Boutiques

Des logements plus luxueux se trouvaient au rez-de-chaussée de certains *insulae*, même s'il était fréquent d'y ouvrir des magasins (*tabernae*) donnant sur la rue pour y exposer les marchandises.

③ Cours et escaliers

Les appartements donnaient sur une cour intérieure. Il fallait monter des escaliers étroits pour y accéder. Les locataires des étages les plus hauts devaient parfois gravir plus de 200 marches.

④ Balcons

Les appartements du premier étage étaient parfois dotés de balcons, en brique ou en poutres de bois, adossés à la façade. On y étendait le linge et ils étaient quelquefois égayés de plantes et de fleurs.

⑤ Fenêtres

Les façades des *insulae* étaient dotées de fenêtres. Cependant, aux étages supérieurs, certains appartements intérieurs n'avaient pas de fenêtres et étaient donc sombres et très mal ventilés.

⑥ Décoration intérieure

Les classes moyennes ou nobles, qui vivaient aux étages inférieurs, bénéficiaient de plusieurs pièces, voire d'une cuisine. Ils pouvaient orner le sol de mosaïques et les murs de peintures.

⑦ Ni cuisine ni chauffage

La majorité des *cenacula* (où habitaient les gens ayant de faibles ressources) n'avaient ni cuisine ni chauffage. On se chauffait, et l'on cuisinait parfois, au moyen de braseros.

⑧ Fontaines extérieures

Si les étages inférieurs de certains *insulae* disposaient d'eau courante, il n'en allait pas de même aux étages supérieurs. Les locataires puisaient l'eau aux fontaines et ils utilisaient les latrines et les bains publics.

particulièrement inflammable de lattes de bois recouvertes d'argile, qui servait à construire les cloisons notamment aux étages supérieurs. Il était donc vivement déconseillé d'allumer du feu dans les appartements, ce qui explique probablement la présence de nombreux *thermopolia* – véritables « fast-foods » de l'Antiquité – dans les rues des villes romaines. L'écrivain Aulu-Gelle reconnaît avec regret que « s'il y avait un moyen de rendre les incendies moins fréquents à Rome, [il] vendrai[t] certainement [s]es biens de campagne pour devenir propriétaire », car « les rentes que produisent les biens urbains sont élevées ».

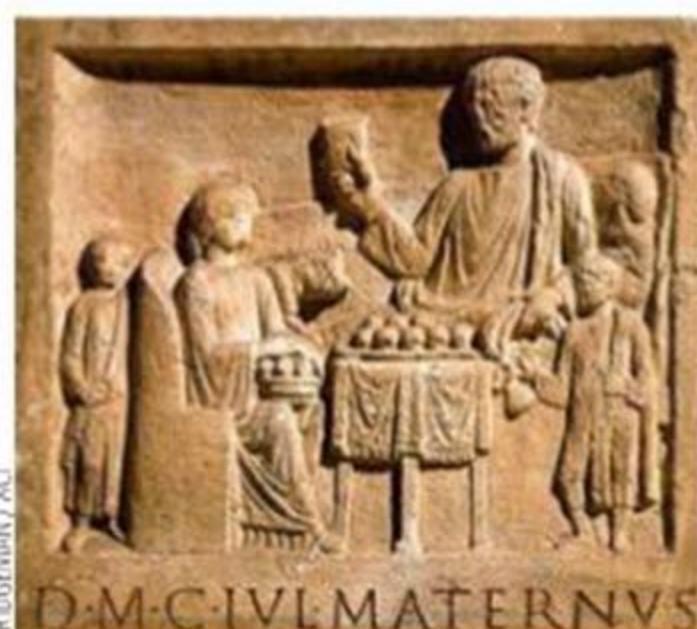
L'effondrement était un autre grand risque encouru par les immeubles de Rome, comme le raconte le satiriste Juvénal : « Notre ville à nous repose en grande partie sur de fragiles étais : c'est la grande trouvaille des gérants ; ils font boucher une vieille crevasse et vous invitent à dormir tranquille sous la menace d'une catastrophe. » Sénèque, lui, déclare que l'étayage est « assez économique », et donc très rentable.

Valse de locataires en juin

Le marché locatif se renouvelait chaque année. Les contrats entraient en vigueur le 1^{er} juillet et étaient payés à terme échu. Il est vraisemblable qu'après cette date le prix des biens qui n'avaient pas été loués baissait. Suétone raconte que l'empereur Tibère déchut un sénateur de son rang

en le privant de la tunique « laticlave » (réservée à l'ordre sénatorial), car il était parti à la campagne avant les calendes de juillet pour pouvoir louer un logement moins cher en ville après cette date. Dans la mesure où le locataire devait permettre l'accès de l'immeuble au gérant, il est probable que, sauf dans les cas de contrats signés pour plusieurs années, de nouveaux locataires éventuels visitaient une demeure chaque année au mois de juin. C'était une façon habile de mettre la pression sur l'actuel occupant et d'augmenter le loyer, déjà fort élevé. Juvénal raconte que dans

On pouvait manger dans les nombreux *thermopolia* de Rome, qui vendaient des plats à emporter.



REPAS EN FAMILLE. BAS-RELIEF. III^e SIÈCLE. MUSÉE DE LA CIVILISATION ROMAINE, ROME



ILLUSTRATION : SOL 90 / ALBUM

les villes limitrophes de Rome, « on achète une maison confortable pour le prix auquel on loue [à Rome] un galetas pendant un an ». À la fin du mois de juin, il devait y avoir un trafic incessant de gens qui emménageaient et de personnes partant sans payer...

Les *cenacula*, les différents appartements qui formaient l'*insula*, étaient donc précaires et chers. Un *cenaculum* consistait généralement en une pièce principale, le *medianum*, dotée de fenêtres ouvrant sur la rue ou la cour. Cette pièce donnait accès aux chambres, la plupart dépourvues de fenêtres. Au premier et au deuxième étage logeait la classe moyenne. Dans l'une de ses célèbres *Lettres à Lucilius*, Sénèque, philosophe et mentor de Néron, raconte qu'il vécut au-dessus de thermes ; dans son appartement résonnaient les bruits incessants des jeux d'eau et des massages, mêlés aux cris des vendeurs de rue vantant leurs marchandises.

Au niveau de la rue, les commerces, les ateliers et les tavernes formaient une sorte d'écran derrière lequel s'abritaient les résidences les plus confortables, maisons de maître qu'un long corridor séparait de la chaussée et qui s'articulaient autour d'un *atrium* et de cours à colonnades.

Des taudis pour les pauvres

Le besoin de logements devint tel que n'importe quel endroit fut bon à vivre à condition de pouvoir s'y abriter, depuis les pièces ouvertes sur la rue à côté des commerces (*pauperum cellae*) jusqu'aux combles occupés par les pigeons. Une véritable stratification sociale apparaissait à mesure que l'on passait des logements des niveaux inférieurs au dernier étage, où vivaient les pauvres. Le prix baissait en fonction du nombre de marches à monter. Les juristes mentionnent que l'on pouvait en outre sous-louer

les pièces d'un logement déjà loué.

Les locataires pauvres vivant sous les toits ne disposaient généralement que d'une pièce unique sans sanitaires. Une jarre placée au pied de l'escalier permettait de vider le vase de nuit, mais beaucoup de gens préféraient le faire par la fenêtre. Gare à celui qui se trouvait sous la trajectoire, comme le rappelle ironiquement Juvénal : « Il y a autant de dangers que de fenêtres ouvertes et éclairées la nuit. Le seul voeu à faire, c'est qu'on se contente de vider sur ta tête de larges bassins. » ■

PEDRO ÁNGEL FERNÁNDEZ VEGA
DOCTEUR EN HISTOIRE

Pour en savoir plus

ESSAIS
Rome impériale et urbanisme dans l'Antiquité
L. Homo, Albin Michel, 1971.

Urbanisme et métamorphose de la Rome antique
L. Duret, J.-P. Néraudeau, Les Belles Lettres, 1983.

MEMPHIS

PREMIÈRE CAPITALE DES PHARAONS

Sur le plateau de Gizeh, les pyramides sont l'éclatant témoignage de la gloire de Memphis.

Avant Thèbes et Pi-Ramsès, cette cité s'est imposée, au III^e millénaire av. J.-C., comme le premier grand centre du pouvoir pharaonique.

DAMIEN AGUT-LABORDÈRE
ÉGYPTOLOGUE, CHERCHEUR AU CNRS

C'est la faute de Manéthon ! C'est parce que l'historien égyptien du III^e siècle av. J.-C. a qualifié les deux premières dynasties pharaoniques de « thinites » (vers 3150-2650 av. J.-C.), que l'on a longtemps cru que le site de This, près d'Abydos en Moyenne-Égypte, avait servi de première capitale à la monarchie. Un siècle de fouilles archéologiques est venu ruiner ces certitudes. Si des tombes, souvent gigantesques, liées aux premiers pharaons furent bien mises au jour dans la nécropole abydénienne d'Umm el-Qaab, nulle trace de palais, ni même d'une agglomération d'importance, n'a pu être repérée dans les environs. Abydos abritait bien la nécropole royale, mais c'est en réalité plus au nord, à Memphis, ville située à la pointe du delta du Nil, que se trouvait le cœur du pouvoir pharaonique.

KENNETH GARRETT / NGS



LA TOMBE D'UN SCRIBE

Des serviteurs apportent des offrandes au scribe Ptahhotep (V^e dynastie). Relief du tombeau de Ptahhotep à Saqqarah, principale nécropole de Memphis.



▲ SÉPULTURES ROYALES

Sur cette vue panoramique de la nécropole de Saqqarah, on peut distinguer à droite la pyramide à degrés de Djésér, la plus ancienne conservée.

L'émergence de Memphis comme capitale de la monarchie égyptienne est le fruit d'un long processus de maturation de l'État pharaonique opéré au tournant des IV^e et III^e millénaires. Elle ne fut pas, comme on le lit encore parfois, le résultat du choix personnel d'un seul et unique pharaon, qu'il s'agisse du mythe Ménès, de Narmer ou de Djésér.

Contrôler le delta du Nil

Il semble en effet que l'essor politique de la région a précédé la naissance du pouvoir pharaonique, si l'on en croit la datation d'une partie des sépultures

retrouvées sur place, qui remontent à la période immédiatement antérieure à l'apparition de la monarchie égyptienne (Nagada III, 3400-3150 av. J.-C.). Cette précocité expliquerait pourquoi, dès la I^{re} dynastie pharaonique (vers 3150-2850 av. J.-C.), Memphis s'affirme comme un centre politique majeur, accueillant non seulement les tombes d'une partie importante des élites égyptiennes, mais aussi des monuments funéraires royaux. La fouille des quelque

12 000 tombes identifiées dans les différents cimetières de la rive droite du Nil, entre Maadi et Hélouan, a par ailleurs livré de très nombreux

CHRONOLOGIE

LA VILLE DU DIEU PTAH

3150 av. J.-C.

Narmer, dirigeant de la Haute-Égypte, sort vainqueur de la guerre qui oppose le Nord au Sud du pays. Il devient le premier pharaon de l'Égypte unifiée et s'installe dans sa nouvelle capitale, Memphis.

2140 av. J.-C.

À la fin de la VI^e dynastie, la société se transforme en profondeur. Memphis perd son statut de capitale. Le dernier roi de Memphis est renversé lors du coup d'État perpétré par Actoës, le nomarque d'**Héracléopolis**.



STATUE DE PTAH, DIVINITÉ DE MEMPHIS. MUSÉE ÉGYPTIEN DU CAIRE.



O. LOUIS MAZZATorta / NGM

vestiges de *mastabas* (édifices funéraires) de dimensions modestes attestant de l'existence d'une classe moyenne contemporaine de l'installation de la monarchie. Composé de prêtres, de sculpteurs et de menuisiers, ce groupe était suffisamment prospère pour bâtir des monuments funéraires en pierre et, fait remarquable, avoir occasionnellement recours à l'écriture.

C'est vraisemblablement le développement rapide des villes de la partie orientale du delta du Nil, à la fin du IV^e millénaire av. J.-C., qui a incité les pharaons à installer le centre de leur pouvoir à Memphis. Cette nouvelle implanta-

tion semble en effet répondre à une nécessité stratégique. Le site de Memphis présentait de ce point de vue une situation exceptionnelle, qui permettait de contrôler les routes reliant le Nil et la mer Rouge à la Méditerranée et au Levant, et donc de surveiller cette nouvelle zone de prospérité. Ce phénomène de migration du pouvoir vers le nord se reproduira pour des raisons similaires un millénaire et demi plus tard, lorsque les Thoutmosides viendront à nouveau s'établir à Memphis et que les Ramessides fixeront leur capitale plus au nord encore, à Pi-Ramès, dans le delta oriental.

▼ LA PALETTE DE NARMER

Cette palette à fard votive commémore l'unification de l'Égypte par Narmer, représenté au centre. Vers 3150 av. J.-C. Musée égyptien du Caire.



1279-1213 av. J.-C.

Sous le règne de **Ramsès II**, Memphis redevient capitale d'Égypte pendant une courte période. Le roi embellit la ville et le temple de Ptah. Il construit de nouveaux monuments et de grands colosses à son effigie.

671 av. J.-C.

Le monarque assyrien **Assaraddon** se lance dans la conquête de l'Égypte et affronte le pharaon Taharqa (XXV^e dynastie). Il parvient aux portes de Memphis et assiège la ville, qui finit par tomber.

331 av. J.-C.

La fondation d'**Alexandrie**, qui devient la nouvelle capitale d'Égypte, entraîne le début de la longue décadence de Memphis. La ville est abandonnée en 641 apr. J.-C.

WERNER FORMAN / GETTY



▲ NÉCROPOLE DES TAUREAUX APIS
Le Sérapéum de Saqqarah accueillait les sarcophages des taureaux Apis, placés dans des pièces réparties le long de trois couloirs (photographie de l'un d'eux, ci-dessus).



Dans l'ombre des pyramides

C'est sur la rive sud du Nil, sur le plateau de Saqqarah situé tout près de Memphis, que sont attestées les traces les plus importantes de l'implantation du pouvoir. Dès la I^{re} dynastie, les pharaons y font en effet bâtir plusieurs *mastabas* monumentaux flanqués de grandes enceintes, sans toutefois renoncer à faire ériger en leurs noms les mêmes types de structure à Umm el-Qaab, près d'Abydos. De sorte qu'il est aujourd'hui presque impossible de connaître le lieu d'inhumation de la plupart de ces monarques.

Les choses se clarifient avec la fin de la II^e dynastie (vers 2850-2650 av. J.-C.), plus précisément sous le règne de Khasékhemouy. Il s'agit en effet du premier roi dont nous pouvons dire avec certitude qu'il a été inhumé à Saqqarah. Alors qu'il fait ériger sur le plateau un vaste *mastaba*, il se contente à Abydos d'associer son nom à l'érection de grandes enceintes qui n'entourent pas de tombe.

LE TRÉSORIER HOTEP. STATUE CUBE. XII^e DYNASTIE. MUSÉE ÉGYPTIEN DU CAIRE

DES ANIMAUX VÉNÉRÉS COMME DES DIEUX

LES TAUREAUX SACRES DE MEMPHIS

Outre Ptah, on vénérait aussi à Memphis le dieu **Apis** sous la forme d'un **taureau**. Cet animal sacré symbolisait la fertilité, la puissance sexuelle et la force physique. Considéré comme l'incarnation de la divinité, le taureau sacré Apis devait porter à sa naissance des marques permettant aux prêtres de l'identifier très clairement. Selon le célèbre historien grec

Hérodote, qui visita l'Égypte au V^e siècle av. J.-C., le taureau devait être noir et son pelage devait porter **vingt-neuf signes**, dont un triangle blanc au niveau du front et une tache blanche en forme de vautour aux ailes déployées sur le dos ; les poils de sa queue devaient être doubles et sur sa langue devait apparaître l'image d'un scarabée. Divinisé dès les premières dynasties, l'animal résidait à Memphis, où lui étaient rendus les hon-

neurs qui lui étaient dus. À sa mort, Memphis plongeait dans une profonde tristesse. Le taureau Apis était **momifié** et, du moins à partir du Nouvel Empire, enterré en grande pompe dans le sous-sol du désert, dans le **Sérapéum** de Saqqarah, à l'intérieur d'un grand sarcophage en pierre. Une fois la bête inhumée, les prêtres se mettaient à silloner l'Égypte pour trouver un autre taureau présentant les mêmes caractéristiques.

Certains historiens ont voulu voir dans ce choix les signes d'une crise politique qui aurait opposé la Haute et la Basse-Égypte sous son règne, en interprétant son nom (qui signifie « le double pouvoir apparaît ») comme l'expression d'un programme politico-militaire destiné à mater les velléités sécessionnistes de la Haute-Égypte. Cette hypothèse ne repose cependant que sur de vagues présomptions.

Avec le règne de Djéser (vers 2650-2630 av. J.-C.), la géographie funéraire pharaonique se simplifie encore un peu plus. Le roi ne dispose plus que d'une seule sépulture : la fameuse pyramide à degrés installée sur le plateau de Saqqarah. Par la suite, les grandes pyramides construites sous la IV^e dynastie (env. 2650-2510 av. J.-C.), puis l'installation de la nécropole royale

À partir de Djéser, les tombes des pharaons prennent la forme de pyramides.

LES PYRAMIDES D'ABOUSIR

Les pharaons de la V^e dynastie élevèrent plusieurs pyramides en face de Memphis, sur la rive opposée du Nil. Ici, celle de Sahouré, haute de 47 mètres.



de la V^e dynastie (env. 2510-2460 av. J.-C.) à Abousir, au nord de Saqqarah, attestent de la capacité de Memphis à s'affirmer toujours plus comme la capitale royale.

Au cœur des intrigues de cour

Memphis apparaît en effet comme l'« hypercapitale » du royaume égyptien durant toute la première moitié du III^e millénaire av. J.-C. Les inscriptions qui couvrent les parois des tombes des cimetières de Saqqarah, Gizeh et Abousir témoignent de l'intensité de la vie organisée autour du pharaon. La capitale devait exercer sur les élites un pouvoir d'attraction d'autant plus fort que ceux qui avaient l'opportunité de servir le souverain pouvaient espérer y jouir des rentes distribuées par l'État pharaonique. La fidélité envers le monarque était en effet récompensée par l'octroi de priviléges ou le don de somptueuses tombes décorées. De sorte qu'à de rares exceptions près, les courtisans étaient aussi des membres éminents de l'administration royale.

▼ LES VASES EN PIERRE DU ROI

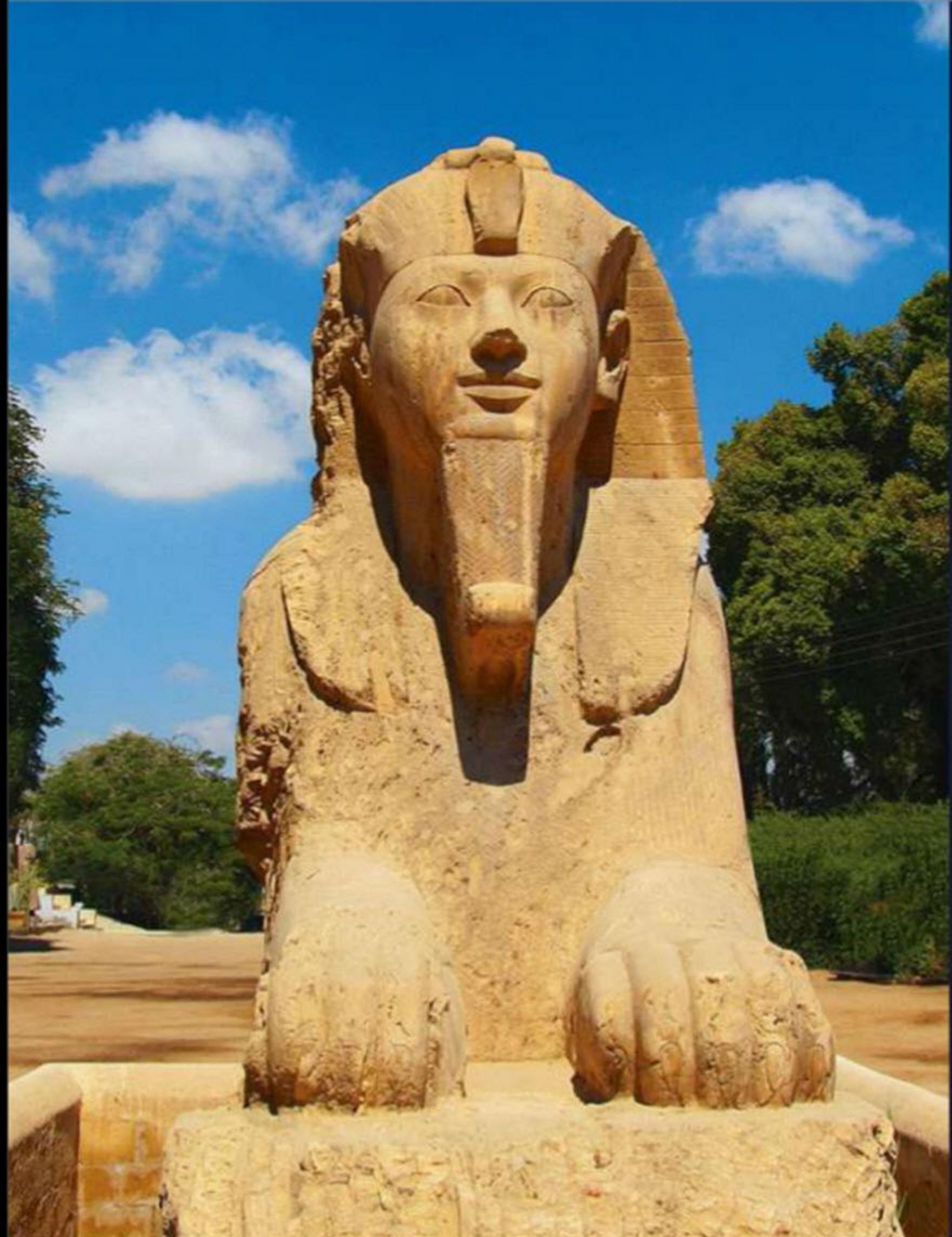
À Saqqarah, on retrouva dans la pyramide de Djésér plus de 30 000 vases en pierre dure et en albâtre, comme celui représenté ci-dessous. Musée égyptien du Caire.



JEMOLO / AGE FOTOSTOCK

Dans cet univers strictement codifié, il est normal que le moindre écart à la règle ait pris l'ampleur d'un événement. Ainsi, le vizir Ptahouach, qui vivait sous le règne de Néferirkarê (vers 2448-2436 av. J.-C.), ne manqua pas de relater dans son inscription funéraire le fait que le roi lui avait une fois permis de flâner sur le lieu du sol. Le caractère inédit de l'ordre déclencha aussitôt l'émoi de la cour : « Or, entendant tout cela, les enfants royaux et les amis qui étaient au Palais tremblèrent de peur. »

Au détour de certaines biographies, pourtant, la violence sourde. Nédjemib, qui occupait l'importante fonction de préposé aux secrets, proclame ainsi n'avoir jamais été frappé par aucun magistrat, preuve que les coups pouvaient à l'occasion pleuvoir même sur la tête de ceux qui jouissaient d'une position élevée au palais. Se devine alors une autre facette de la cour memphite, plus sombre, où régnait l'intrigue et la médisance. Affollement devant la hiérarchie, crainte du ragot... La cour était



LA FIN DE LA MONARCHIE MEMPHITE

LE PARFUM DE LA RÉVOLTE

La fin de la VI^e dynastie (vers 2140 av. J.-C.) marque le début d'une période de profonde transformation sociale appelée Première période intermédiaire. Il semble que les scribes liés au pouvoir pharaonique l'aient vécu comme une **catastrophe**. Ainsi, les *Admonestations d'Ipower*, un long texte littéraire, dépeint un contexte de crise généralisée : les villes égyptiennes étaient le théâtre de soulèvements, le pays était en proie à la **famine** et au **pillage**. L'administration centralisée et l'autorité du pharaon semblaient avoir disparu. Certains passages présentent un portrait catastrophique de la situation : « Le mal règne partout [...]. Les domestiques s'emparent de tout ce qui se présente à eux. Nous ne comprenons pas ce qui arrive au pays [...]. Dans chaque ville, on s'exclame : "Expulsons les puissants !". La saleté a tout envahi [...]. Les hommes s'attaquent entre eux. » Ce témoignage est cependant à relativiser. Les fouilles archéologiques de différents cimetières de Moyenne et de Haute-Égypte montrent au contraire que la fin du III^e millénaire av. J.-C. fut une période de **prospérité** dans ces régions qui allaient jouer un rôle essentiel au millénaire suivant, au détriment de la vieille capitale de Basse-Égypte et de ses élites.

DAGLIORTO / DEA / AGE FOTOSTOCK

▲ LE SPHINX D'HATCHEPSOUT

L'égyptologue britannique Flinders Petrie mit au jour la statue ci-dessus, à Memphis en 1912. Elle se trouvait peut-être dans l'enceinte du temple de Ptah et représentait la reine Hatchepsout, de la XVIII^e dynastie.

donc aussi le lieu de toutes les angoisses pour les courtisans en quête de pouvoir et de revenus.

Du bétail pour les chantiers royaux

La ville de Memphis se trouvait en effet au centre de l'économie royale. Des domaines agricoles royaux parfois très éloignés devaient livrer régulièrement une partie de leurs productions aux différentes institutions de la capitale. Ainsi le domaine du « château de la vache », situé à l'extrémité orientale du delta, fournissait-il des troupeaux entiers à Memphis afin de ravitailler en viande bovine, la plus prisée de toutes, les membres de l'élite royale, mais aussi les ouvriers des chantiers royaux. Des installations destinées à parquer et abattre ces animaux ont été découvertes sur deux sites de Gizeh et d'Abousir liés à la construction de pyramides. Par roulement mensuel, chaque province du delta devait aussi alimenter les ouvriers royaux. Les archives administratives

des temples funéraires royaux dévoilent la complexité du réseau de ravitaillement de ces organismes. Les services de l'offrande de ces sanctuaires, qui avaient pour tâche non seulement de pourvoir aux besoins du culte, mais aussi à ceux du personnel du temple, étaient en effet alimentés par des livraisons de différents produits (céréales, viande, étoffes...) provenant d'institutions très diverses. La résidence royale ou le grand temple de Ptah, à Memphis, contribuaient ainsi, aux côtés d'autres organismes, à leur approvisionnement.

À ces revenus tirés des domaines agricoles royaux, s'ajoutaient les produits des expéditions de pillage régulièrement lancées par les troupes royales contre les populations libyennes ou nubiennes. On aurait tort de résumer ces expéditions militaires à de simples guerres

Intrigues, médisance, peur... le quotidien des courtisans n'était pas de tout repos.

PECTORAL DE RAMSES II DÉCOUVERT DANS LE SÉRAPÉUM DE SAQQARAH. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.



DEA / SCALA, FLORENCE



défensives conduites par un État soucieux de se protéger de populations « barbares ». Tout indique au contraire qu'il s'agissait là d'actes de prédateurs visant à s'emparer à la fois d'hommes et de bétail pour alimenter une économie royale en pleine expansion.

Le mirage de l'État memphite

Centralité, gloire des armes, efficacité de l'appareil d'État... La documentation émanant des élites égyptiennes de cette période peut donner l'illusion d'une société minutieusement réglée. Ce mirage d'un État pour ainsi dire parfait est encore renforcé par la concentration extraordinaire de monuments de pierre dans la seule région memphite, comme si la capitale avait su drainer à elle toutes les forces du royaume. À l'image de Saqqarah et de Gizeh, dont les pyramides ne seraient que la traduction de la structure entièrement hiérarchisée de la société égyptienne de l'époque : l'État memphite met en scène sa toute-puissance.

Il s'agit cependant d'un écran masquant une réalité bien différente. Selon des recherches

récentes, il semble en effet que les pharaons de cette époque n'étaient en réalité pas parvenus à une maîtrise effective de la totalité du territoire égyptien, dont ils ne dominaient que des portions précises. Il faut attendre la V^e dynastie (vers 2510-2460 av. J.-C.) pour voir la monarchie memphite déborder de son berceau septentrional et peser directement sur la vie politique des grandes villes du Sud de l'Égypte. La puissance de Memphis perdurera jusqu'à ce que l'essor de Thèbes, aux alentours de 2200 av. J.-C., ne vienne remettre en cause la géographie politique du pays, déplaçant de nouveau vers le sud le cœur politique de la monarchie. ■

▲ LES OUVRIERS DE MEMPHIS

Ce relief du tombeau de Ti à Saqqarah montre des ouvriers travaillant un champ à la houe. Ti, haut administrateur de la V^e dynastie, dirigeait le complexe de la pyramide de Niuserré, à Abousir.

Pour en savoir plus

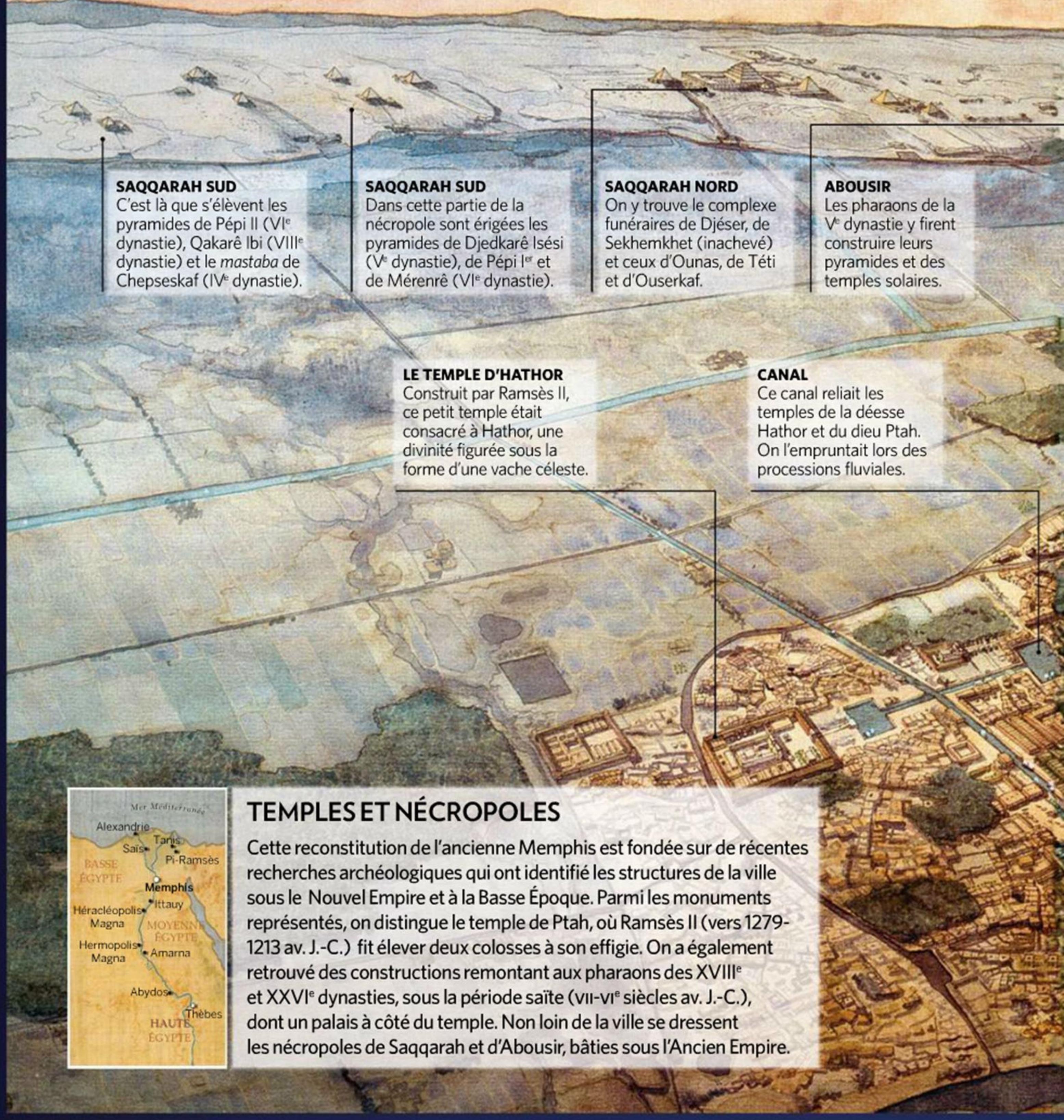
ESSAIS

Aux origines de l'Égypte. Du Néolithique à l'émergence de l'État
B. Midant-Reynes, Fayard, 2003.

Hwt et le milieu rural égyptien au III^e millénaire av. J.-C.
J. C. Moreno García, Honoré Champion, 1999.

MEMPHIS, CAPITALE MILLÉNAIRE

Ornée de splendides temples et de nécropoles, la ville à la muraille blanche continua



DE L'ÉGYPTE ANTIQUE

de fasciner, même lorsqu'elle cessa d'être la demeure des pharaons.

LE TEMPLE DE PTAH

Siège des dieux de la ville, c'est l'un des principaux temples d'Égypte. C'est Ramsès II qui fit construire sa salle hypostyle.

CITADELLE

Elle protégeait le temple de Ptah. Sa situation au nord correspondrait peut-être à l'emplacement originel de la ville.

LE PALAIS DE MÉRENPTAH

Le fils et successeur de Ramsès II fit construire un grand palais à Memphis, de nouveau capitale d'Égypte.

LE PALAIS D'APRIÈS

Ce pharaon de la XXVI^e dynastie fit construire un palais à Memphis, qui n'était alors plus la capitale de l'Égypte.

LE TEMPLE DE SÉTHI II

Ce pharaon de la XIX^e dynastie embellit Memphis avec des monuments comme ce temple.



AU SOMMET DE SA GLOIRE

Le peintre Jean Clouet représente François I^{er} vers 1530, à l'apogée de son règne. Le roi porte sur la poitrine le collier de l'ordre de Saint-Michel, dont il était le grand maître. Musée du Louvre, Paris.

EMBLÈME ROYAL

Page de droite, médaillon avec une salamandre, l'emblème de François I^{er}. Bibliothèque nationale de France, Paris.



FRANÇOIS I^{er}

Une Renaissance française

La date de 1515 signifie plus que la célèbre victoire de François I^{er} à Marignan. Elle marque le début du règne glorieux d'un souverain qui allait assurer la transition du royaume vers la Renaissance française. Mais que vaut ce mythe du « beau XVI^e siècle » à l'épreuve de l'analyse historique ?

SYLVIE LE CLECH

CONSERVATRICE GÉNÉRALE DU PATRIMOINE, HISTORIENNE

Loin de la caricature vulgarisée par les historiens de la III^e République, qui voyaient en François I^{er} un roi ne s'intéressant qu'« aux femmes et à la guerre » (comme l'écrit Michelet), l'héritier d'une branche cadette des Valois, né à Cognac en 1494, fut l'un des souverains qui assura le tournant décisif entre le Moyen Âge et la période moderne. Marié jeune à sa cousine Claude de France, discrète fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, ce « bon gros garçon qui gâtera tout » - selon l'expression attribuée à Louis XII - devient, pour les notables réunis en États généraux à Plessis-lès-Tours en 1506, « Monsieur François qui est tout François » et accède à la fonction royale en 1515.



LE ROI CHEVALIER

Le 20 janvier 1515, quelque temps après Marignan, François I^{er} est adoubé par le chevalier Bayard. Toile de L. Ducis, 1817. Musée communal du château de Blois.

UN CHÂTEAU MYTHIQUE

La construction de Chambord débute en 1519. C'est Léonard de Vinci lui-même qui aurait dessiné les plans de cet édifice symbole de la Renaissance française.



THE ART ARCHIVE / DAGLI ORTI

MÉDAILLE DE BRONZE

Comme d'autres souverains de la Renaissance, François I^{er} se fait représenter de profil, « à l'antique ». Médaille de Benvenuto Cellini. 1538. Musée national du Bargello, Florence.



CHRONOLOGIE

UN RÈGNE PLEIN DE PANACHE

1499

En l'absence d'héritier direct, Louis XII fait de son cousin François, duc de Valois, l'héritier présomptif de la couronne de France.

1515

Victoire de Marignan, près de Milan, sur les cantons suisses. Grâce à ses alliés vénitiens, François I^{er} obtient le duché de Milan.



1525

Suite à la défaite de Pavie, François I^{er} reste un an captif en Espagne. Il sera libéré en 1526, en échange de ses deux fils.

1529

Le traité de Cambrai met fin aux hostilités entre Charles Quint et François I^{er}, qui épouse la sœur de celui-ci, Éléonore d'Autriche.

1530

Création du Collège des lecteurs royaux, où l'on dispense hors université des cours de latin, de grec, d'hébreu et de sciences.

1534

L'affaire des Placards entraîne une répression contre les réformés et une procession expiatoire à Paris le 21 janvier 1535.



FRANÇOIS I^{ER} ORDONNE
À SES TROUPES DE CESSER
DE POURSUIVRE LES SUISSES.
BATAILLE DE MARIGNAN,
PAR A. É. FRAGONARD, 1836.
CHÂTEAU DE VERSAILLES.

Marignan, le sacre militaire

PRENANT LA SUITE des revendications de son prédécesseur Louis XII, petit-fils de Valentine Visconti, François I^{er} fait valoir les droits de son épouse Claude de France sur le duché de Milan. Il peut compter sur le soutien de Venise et la neutralité de Charles Quint et d'Henri VIII, mais pas sur celle des Suisses. Le roi franchit les Alpes en mai 1515 et établit son camp près de Marignan. Le 13 septembre, le combat dure jusqu'en pleine nuit. Le 14, l'armée vénitienne écrase les Suisses. Le 13 octobre, François I^{er} signe avec le pape Léon X le traité de Viterbe, établissant l'autorité du roi de France sur le duché de Milan, Parme et Plaisance. Suivent la confirmation par Charles Quint, le 13 août 1516, de la possession du Milanais et la « paix perpétuelle de Fribourg » signée avec les cantons suisses le 29 novembre 1516. La victoire sera largement relayée par la chanson et la peinture.

UNE CUIRASSE ÉQUESTRE

Héritage de la chevalerie médiévale, ce harnois (armure équestre) en fer et en cuir a été réalisé à Innsbruck par Pirger Degen pour François I^{er}. Vers 1539-1540. Musée de l'Armée, Paris.

Est-il possible de qualifier son règne de Renaissance française sans adopter le vocabulaire daté de la III^e République et créer des malentendus réducteurs ? Il existe bien une application, propre au territoire du royaume de France, de ce phénomène culturel européen appelé Renaissance. Ce royaume est en effet une réalité politique et culturelle dans laquelle la population se définit par rapport à une appartenance commune, celle de sujets du roi de France. Or celui-ci, en tant que chef politique, souhaite se différencier des autres souverains contemporains – Charles Quint, roi d'Espagne, Henri VIII d'Angleterre – qui ont peu ou prou le même âge que lui.

Paris, capitale des « belles lettres »

La Renaissance est d'abord une perception positive de la période présente par rapport aux siècles passés, qui symbolisent notamment les difficultés de la guerre de Cent Ans et les divisions du royaume affaibli par les conflits et les épidémies. Les conseillers, artistes et grands princes laïcs

ou ecclésiastiques proches du souverain, qui font l'opinion, sont les relais d'une conviction : les « belles lettres » de la pensée antique ont migré d'Athènes vers Rome, puis vers Paris. Guillaume Budé, fondateur en 1530 du Collège des lecteurs royaux, ancêtre du Collège de France, considère les Romains décadents indignes de leur héritage prestigieux et il n'aura de cesse de se faire l'écho de la supériorité du royaume de France. C'est à Paris et dans les grandes villes où séjourne la cour que cette renaissance s'opère. Le prince, tel le roi philosophe de la République de Platon, est le symbole vivant de la Renaissance et invite son entourage à faire de même.

Ce souverain de droit divin, sacré à Reims comme ses ancêtres, protecteur de l'Église, chef d'une pyramide sociale féodale, prend les grandes décisions pour son royaume. Pour la politique intérieure et la défense des frontières, il s'appuie sur l'œuvre de ses prédécesseurs, à laquelle il va donner un lustre particulier, une « Re-naissance ».

Les officiers royaux, trésoriers, parlementaires, notaires, secrétaires du roi et évêques, ont une influence qui concurrence celle de



JOSEPH LEEMAGE

L'ÉCLAT DE FONTAINEBLEAU

À partir de 1528, François I^{er} lance dans le château une série de grands travaux. Il demande à des artistes italiens comme Rosso Fiorentino et Le Primatice d'orner la galerie de peintures et de stucs.





d'abord celui du service civil du roi, ce qui distingue la France des autres pays d'Europe.

La Renaissance s'exprime aussi dans le domaine des lettres et des arts. Les artistes comme Vinci, Rosso, Le Primatice ou encore Benvenuto Cellini, venus à la cour après les expéditions italiennes, acquièrent un statut comme en Italie, mais obtiennent aussi des charges d'officier, phénomène caractéristique de la société française. Les grands chantiers royaux de Fontainebleau, de Chambord ou du château de Madrid près de Paris, sont les instruments politiques d'une grandeur du royaume qui s'exprime d'abord par le prestige de la personne même du roi et de ses œuvres.

S'affranchir du modèle italien

Au retour d'Italie s'opère une prise de conscience que l'architecture, les arts et les lettres contribuent au prestige de ceux qui les favorisent pour le bien commun. L'élite constate sur place, lors des guerres d'Italie, la longue avance des cités italiennes, certes divisées et aux superficies modestes, mais dont l'émulation culturelle s'affiche dans des cénacles réunissant poètes, conteurs et élites urbaines. Au début du XVI^e siècle, le royaume de France apparaît comme celui des « bonnes villes » et des villages où l'organisation de l'espace est le fruit d'une longue sédimentation. Il n'existe dans les grandes cours féodales aucune collection d'œuvres d'art. La protection de poètes de cour est la seule manière d'encourager les intellectuels laïcs et le savoir est essentiellement aux mains des clercs des universités.

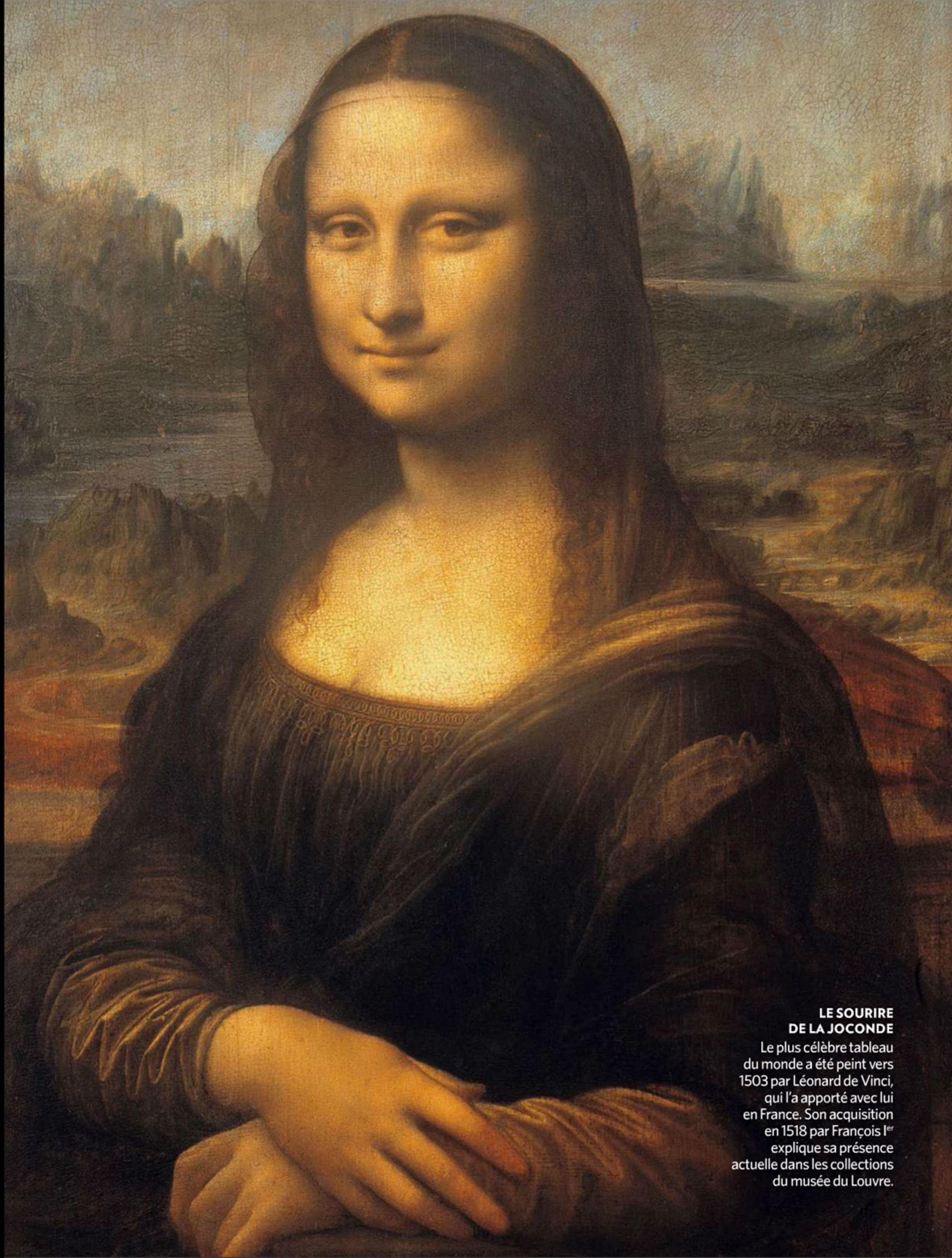
En France, la Renaissance ne consiste en revanche pas seulement à copier l'Italie, mais à en tirer un héritage de références culturelles communes. L'emploi des ordres antiques dans l'architecture des châteaux du Val de Loire ou de l'hôtel de Bullioud à Lyon, les galeries et escaliers monumentaux d'Amboise, Blois et Chambord, l'arrivée de statues antiques et la production de sculptures qui en est inspirée, comme à la fontaine des Innocents à Paris, la constitution d'une collection royale de peintures à partir des œuvres de Vinci et de Raphaël, sont les points forts de cette renaissance artistique. Ces nouvelles références sont incorporées aux manières de bâtir du royaume, issues de la tradition médiévale, celle des demeures fortifiées à plan carré, pourvues de tours et de châtelets

▲ FONTAINE DES INNOCENTS

La Renaissance française a laissé de nombreuses traces dans Paris. Outre la Cour Carrée du Louvre, l'architecte Pierre Lescot et le sculpteur Jean Goujon réalisent en 1549 la fontaine des Innocents. Autrefois adossée à l'église des Saints-Innocents, la fontaine actuelle a été déplacée et remontée au XVIII^e siècle.

l'entourage familial aristocratique direct. Plusieurs milliers de personnes, qui accèdent à la noblesse transmissible selon un phénomène très « français », assistent le souverain dans le bon gouvernement du royaume. Au regard des épreuves de la guerre de Cent Ans, c'est une forme de renaissance de l'administration d'un État qui depuis des siècles se structure par rapport à la personne du roi. La Renaissance en France est en effet portée par des milieux sociaux avides de s'agrégner aux élites de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie. Le lien étroit entre le politique et l'ascension sociale est ce qui la caractérise, de manière beaucoup plus systématique au XVI^e siècle qu'au Moyen Âge. Un lien qui est

Dans le royaume de France, la Renaissance s'inspire de l'Italie sans la copier, et mêle à l'héritage médiéval les apports de l'Antiquité.



LE SOURIRE DE LA JOCONDE

Le plus célèbre tableau du monde a été peint vers 1503 par Léonard de Vinci, qui l'a apporté avec lui en France. Son acquisition en 1518 par François I^{er} explique sa présence actuelle dans les collections du musée du Louvre.



Louise et la Sublime Porte

LA CAPTURE DE SON FILS après Pavie conduit Louise de Savoie à quérir l'aide de Soliman le Magnifique, qui lui assure son soutien dans sa réponse de 1526. Si François I^{er} a noué alliance avec l'empereur ottoman, c'est pour contrecarrer la puissance de Charles Quint et non, comme cela a été perçu après la défaite de l'armée hongroise à Mohács contre les Turcs en 1526, pour traiter avec les « infidèles » contre les chrétiens. Il obtient d'ailleurs, en 1529, des garanties pour les chrétiens d'Égypte. Mieux encore : le 4 février 1536, les accords dits « des Capitulations » établissent le privilège des navires sous pavillon français à commercer avec l'Empire ottoman, la protection des pèlerins se rendant en Terre sainte et le droit de représentation diplomatique permanente pour le roi de France. Ce traité restera en vigueur jusqu'à la Première Guerre mondiale.

▲ UNE FEMME D'INFLUENCE

Louise de Savoie (1476-1531), mère de François I^{er}, assura la régence de la France durant la captivité de son fils en Espagne. Sculpture en marbre de A. Clésinger, 1851. Jardin du Luxembourg, Paris.

d'entrée, de jardins clos, d'escaliers monumentaux placés en milieu de façade, qui abritent désormais des décors sculptés d'inspiration antique. La Renaissance française accouche d'une façade caractéristique, quadrillée selon les deux plans verticaux et horizontaux, mais qui conserve ses lucarnes médiévales. Partout dans le royaume, et surtout là où la cour réside, en Val de Loire notamment puis, à partir des années 1535-1540, de plus en plus autour de Paris, les demeures civiles se reconstruisent, donnant au royaume une image flatteuse pour les voyageurs étrangers. Après les artistes italiens, le roi encourage des architectes locaux, tels Philibert de L'Orme et Jacques Androuet du Cerceau.

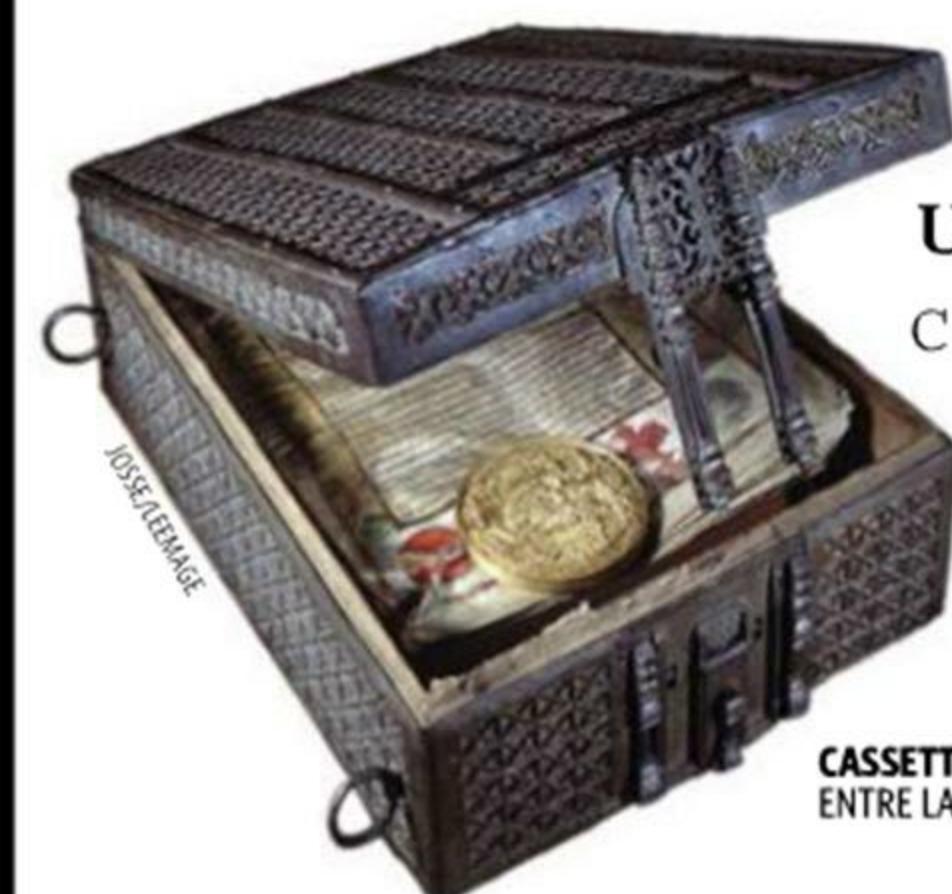
Une population bien nourrie

C'est donc dans un royaume de France renaissez que Charles Quint effectue en 1539 le voyage qui le conduit à Fontainebleau pour retrouver sa sœur Éléonore et son beau-frère François I^{er}, oubliant

les guerres et la captivité qui a suivi la défaite de Pavie. Le roi de France lui fait la démonstration que sa cour est aussi, sinon plus brillante que celle de Madrid.

Ces progrès sont aussi perçus par la population, malgré son manque d'accès à l'instruction, car ils sont relayés par un réseau social efficace d'évêques, d'abbés et de la moyenne aristocratie. Le royaume de France peut s'enorgueillir d'une population nombreuse et bien nourrie, d'une activité économique prospère (Lyon et Marseille sont des villes de banque et de commerce international) et d'une politique extérieure active. Mais il a en revanche des routes et des ponts en état pitoyable. Sa cour brillante cache mal l'impécuniosité chronique du roi guerrier.

Le dernier domaine « renaissez », en demi-teinte, est celui de la foi. Le roi de France s'est entouré d'humanistes qui souhaitent incarner le renouveau d'une pensée alliant les leçons des auteurs antiques païens et la longue tradition des auteurs chrétiens, sans contradiction ni hérésie. Il est trop tôt pour parler d'adhésion à la Réforme, tant la fidélité à la foi du roi semble une évidence. François I^{er}



CASSETTE CONTENANT LE TRAITÉ D'AMIENS SIGNÉ EN AOÛT 1527 ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE. ARCHIVES NATIONALES, PARIS.

LA PAIX RETROUVÉE

Oubliés les déboires de Pavie et la captivité. En 1539, Charles Quint est accueilli triomphalement par son ancien ennemi François I^e, comme le montre cette fresque réalisée par Taddeo Zuccari en 1562-1565.

Palais Farnese, Rome.





PORTRAIT DE FRANÇOIS I^{ER}
MINIATURE DU XVI^{ME} SIÈCLE.

Une révolution juridique

L'ORDONNANCE DE VILLERS-COTTERETS, promulguée par François I^{er} en août 1539, modifie en profondeur la pratique du droit et de la justice dans le royaume. Une grande nouveauté est la prescription de l'emploi du « langage maternel françois » dans les actes officiels. Il remplace le latin des tribunaux, dont la formulation incompréhensible était source de contestation. Autre changement, la tenue par les curés de registres de baptêmes et la conservation des minutes par les notaires sont désormais obligatoires. Les compétences des jurisdictions religieuses sont limitées aux questions de foi. En matière de procédure criminelle, l'accusé a « communication des faits et articles concernant les crimes et délits » reprochés et la notion de légitime défense pour homicide est reconnue. L'ordonnance, reprise par l'article 2 de la Constitution de 1958, est toujours en vigueur.

LE LUXE À LA TABLE ROYALE

La salière en or et émail réalisée par Benvenuto Cellini pour François I^{er} est l'un des plus beaux objets d'art de son temps. Elle représente Neptune et la déesse Terre se faisant face. Vers 1540-1543. Kunsthistorisches Museum, Vienne.



LUIGI RICCIARINI/LEEMAGE

a favorisé une libre expression des sensibilités religieuses, à un moment où l'on se pose des questions sur la Réforme de l'Église et certains abus, tel le système des indulgences qui, moyennant finance, permet de gagner des jours de purgatoire pour rejoindre le paradis plus rapidement. Le sens de la messe, celui du changement de l'eau en vin et de l'hostie en corps du Christ, le rôle de la Vierge Marie et des saints, sont interrogés à la faveur d'une relecture de la Bible.

Marguerite soutient les intellectuels

Les laïcs prennent une importance dans ce libre examen. Le roi soutient sa sœur

Marguerite de Navarre et son cercle intellectuel, le « groupe de Meaux », et, au nom de la bonne entente avec les princes protestants du Saint Empire germanique, s'ouvre aux nouvelles idées. Après l'affaire des Placards, qui a vu fleurir en 1534 en divers points du royaume des tracts violemment anticatholiques, il craint cependant une division du pays et des troubles à l'ordre public, et il privilé-

gie le principe d'unité de la foi autour de celle, catholique, du souverain. Les intérêts du royaume sont à nouveau mis en avant, mais dans le sens d'une protection intérieure, et les procès se multiplient. Les réformés, dont certains se rassemblent dans des communautés plus rurales, comme celle des Vaudois du Luberon, sont persécutés dans les toutes dernières années du règne.

François I^{er} meurt en 1547. Dès ce moment, les historiens diffusent l'image d'un règne correspondant au « beau XVI^{me} siècle ». Ce mythe imprégnera d'autant plus les consciences qu'à partir de 1559, date de la mort d'Henri II, le royaume sera marqué par les conflits opposant catholiques et protestants, ainsi que par un certain affaiblissement du pouvoir royal provoqué par les guerres extérieures. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS
François I^{er}
S. Le Clech, Taillandier, 2006.
François I^{er}
J. Jacquart, Fayard, 1994.

Paris

PARIS, CAPITALE DU ROYAUME

De retour de captivité en 1526, François I^e choisit Paris comme capitale permanente.

Cette tapisserie de "L'Histoire fabuleuse des Gaules" célèbre l'événement. Atelier d'Arras, 1530. Musée départemental de l'Oise, Beauvais.



ans xl et ix passés Du deluge : paris le vable roy
tisime . fonda en grand arroy Ville et cité de paris belle asse

LE ROI MÉCÈNE

Fasciné par l'Italie, qu'il découvre à 20 ans à l'occasion des guerres menées dans la péninsule, François I^{er} met au service de son prestige personnel la valorisation des arts dans son royaume. À la demande du roi, les plus grands artistes italiens de l'époque, de Léonard de Vinci à Rosso Fiorentino, viennent planter en France les germes de la Renaissance. François I^{er} est également le premier souverain français à constituer une véritable collec-

tion d'œuvres d'art, depuis les moulages de sculptures antiques réalisés en Italie jusqu'aux tableaux qui formeront la base de nos collections nationales actuelles. La peinture du XIX^e siècle, éprise d'histoire, s'est faite l'écho de ce goût du roi. À l'image de Gabriel Lemonnier, qui représente ici François I^{er} recevant à Fontainebleau le tableau de la *Sainte Famille*, envoyé de Rome par Raphaël (1814, musée des Beaux-Arts, Rouen).





②

③ **La reine Claude** est assise sur une chaise comme son époux. C'est vraisemblablement à son intention que le tableau a été peint et offert, afin de célébrer la naissance récente du dauphin. La reine s'adresse en se retournant à Marguerite de Navarre, sœur du roi, qui se tient debout derrière elle.

④

④ **Derrière le roi** est rassemblée la cour. On distingue notamment au premier plan, de gauche à droite, le maréchal Gaspard I^{er} de Coligny, le chevalier Bayard et le cardinal Pietro Bembo, grand lettré et amateur d'art. La scène se tient dans la grande salle de bal, dont le décor est l'œuvre des Italiens Le Primatice et Nicolo Dell'Abate.

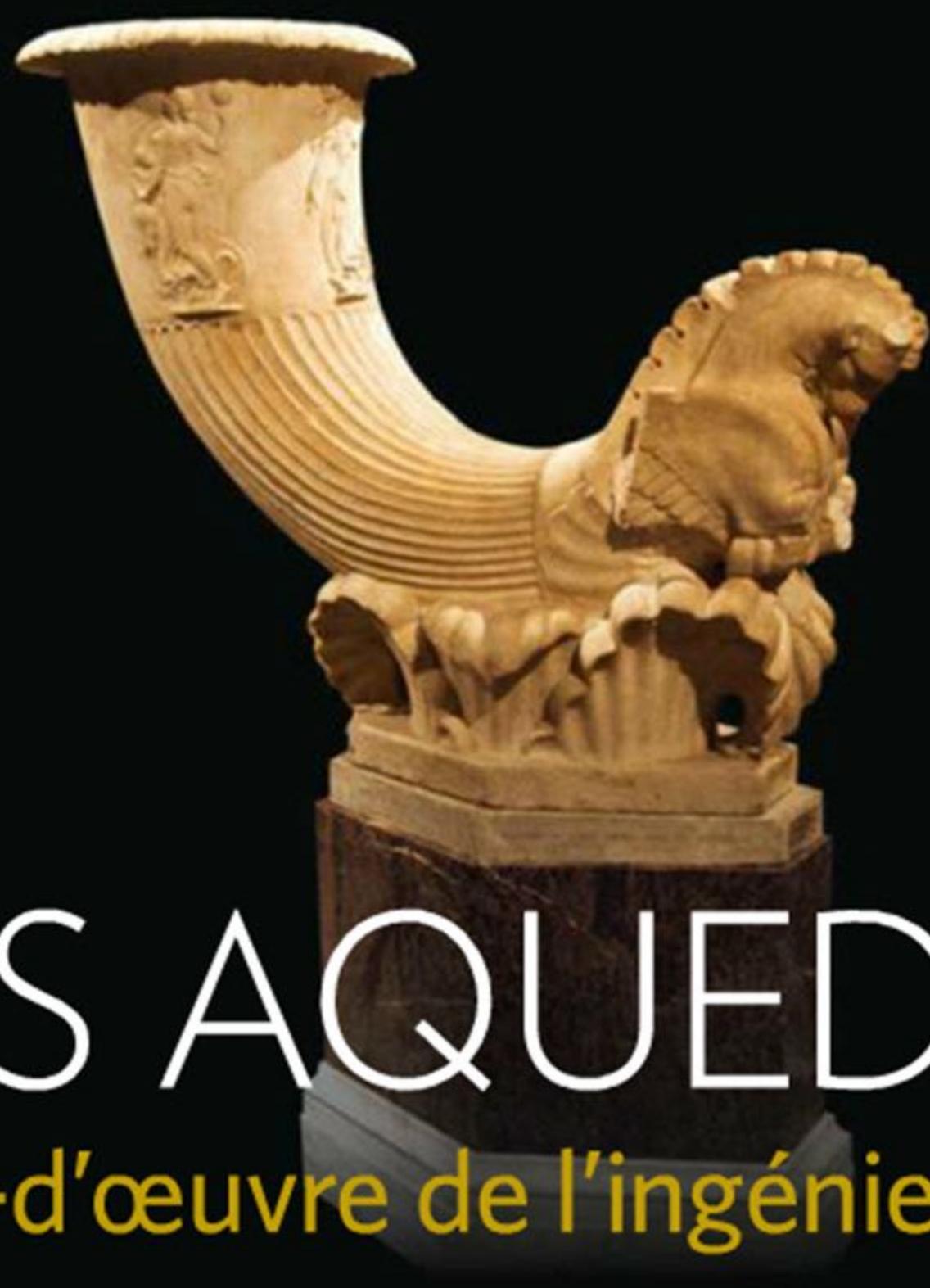


LES ARCHES DU PONT DU GARD

Haut de près de 50 mètres, ce pont qui enjambe le Gardon faisait partie d'un aqueduc de 50 kilomètres de long, construit au début du 1^{er} siècle apr. J.-C.

LES FONTAINES ROMAINES

Les nombreuses fontaines de Rome approvisionnaient les citoyens qui ne disposaient pas d'eau courante. Page de droite, fontaine ornementale. Musées du Capitole, Rome.



LES AQUEDUCS

Chefs-d'œuvre de l'ingénierie romaine

L'aqueduc est à Rome ce que la pyramide est à l'Égypte : le symbole d'une identité. Ces édifices avaient la lourde fonction d'approvisionner en eau les cités.

ISABEL RODÀ

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE À L'UNIVERSITÉ AUTONOME DE BARCELONE

Rome fut indéniablement une civilisation de l'eau. La technologie qu'elle développa pour sa captation, sa distribution et sa consommation n'a pas d'équivalent avant l'époque contemporaine. Les cités grecques ont certes construit des systèmes de tunnels, de galeries et de citernes, parfois de dimensions considérables, mais ils sont bien loin d'égaler les impressionnantes aqueducs que les Romains, grâce à leurs talents extraordinaires pour l'ingénierie et l'architecture, ont construit sur toute l'étendue de leur Empire. Ils sont parmi des plus beaux exemples des grandes œuvres publiques que les Romains ont toujours considérées comme prioritaires, mais également, avec leur masse imposante et le message de maîtrise de la nature qu'ils transmettaient, des symboles de la civilisation avancée de Rome, ainsi que des véhicules de propagande de son pouvoir et de celui de son empereur.



AKG / ALBUM

◀ LACITÉ DES THERMES

Les bains publics accaparaient une grande partie de l'approvisionnement en eau de Rome. À gauche, une reconstitution des luxueux thermes de Caracalla. Gravure en couleur.

▼ LE PÈRE DE L'AQUA CLAUDIA

Ci-dessous, un aureus à l'effigie de l'empereur Claude. Il fit construire au milieu du I^e siècle apr. J.-C. l'un des plus importants aqueducs de Rome, capable d'apporter l'eau à ses quatorze quartiers.

Toutes les villes romaines ne disposaient pas d'aqueducs. Certaines étaient approvisionnées par des puits ou des citernes publiques et privées creusées sous les maisons, comme l'ont démontré les études menées à Césarée de Maurétanie (Cherchell, en Algérie) et à Pompéi. Cela semble aussi être le cas d'Emporiae (Empúries, en Catalogne), où l'on n'a pas encore localisé d'aqueducs. Certaines citernes pouvaient avoir des dimensions colossales, comme celle de Yerebatan Saray, à Constantinople (Istanbul), ou la *piscina mirabilis* de Misène, près de Naples. Cette dernière, souterraine, avait une capacité de 12 600 mètres cubes. Sa grande voûte était soutenue par 48 piliers disposés en quatre rangées et réunis par des arcs transversaux.

Cependant, certaines villes avaient besoin de beaucoup plus d'eau que ne pouvaient en fournir les citernes, non seulement pour approvisionner une population nombreuse – jusqu'à un million d'habitants dans le cas de Rome –, mais aussi pour alimenter les fontaines ornementales et publiques, les thermes et les spectacles. Les aqueducs furent créés pour assurer tous ces besoins. Lorsque nous entendons le mot « aqueduc », nous pensons tout de suite aux impressionnantes constructions de Ségovia, de la campagne romaine ou du pont du Gard. Cependant, les arches monumentales ne constituaient qu'une partie du système d'approvisionnement hydraulique destiné à faire venir l'eau depuis des sources qui pouvaient se trouver à plus de



CHRONOLOGIE

DE L'EAU POUR ROME

312 av. J.-C.

Les censeurs A. Claudio Caecus et C. Plautius Venox construisent l'Aqua Appia, qui court presque entièrement sous terre.

144 av. J.-C.

On construit l'Aqua Marcia sur ordre du préteur Q. Marcus Rex. Avec ses 91 kilomètres, il est l'aqueduc le plus long de Rome.

« L'AQUEDUC DES MIRACLES »

Cet édifice, construit au 1^{er} siècle, alimentait en eau la cité d'Augusta Emerita (Mérida, en Espagne), capitale de la province de Lusitanie. Il prenait sa source (*caput aquae*) dans le réservoir de Proserpine, à 5 kilomètres de la ville.



33 av. J.-C.

Agrippa construit l'Aqua Julia, qui rejoint en un canal unique l'Aqua Tepula. Auguste restaure l'aqueduc entre 11 et 4 av. J.-C.

19 av. J.-C.

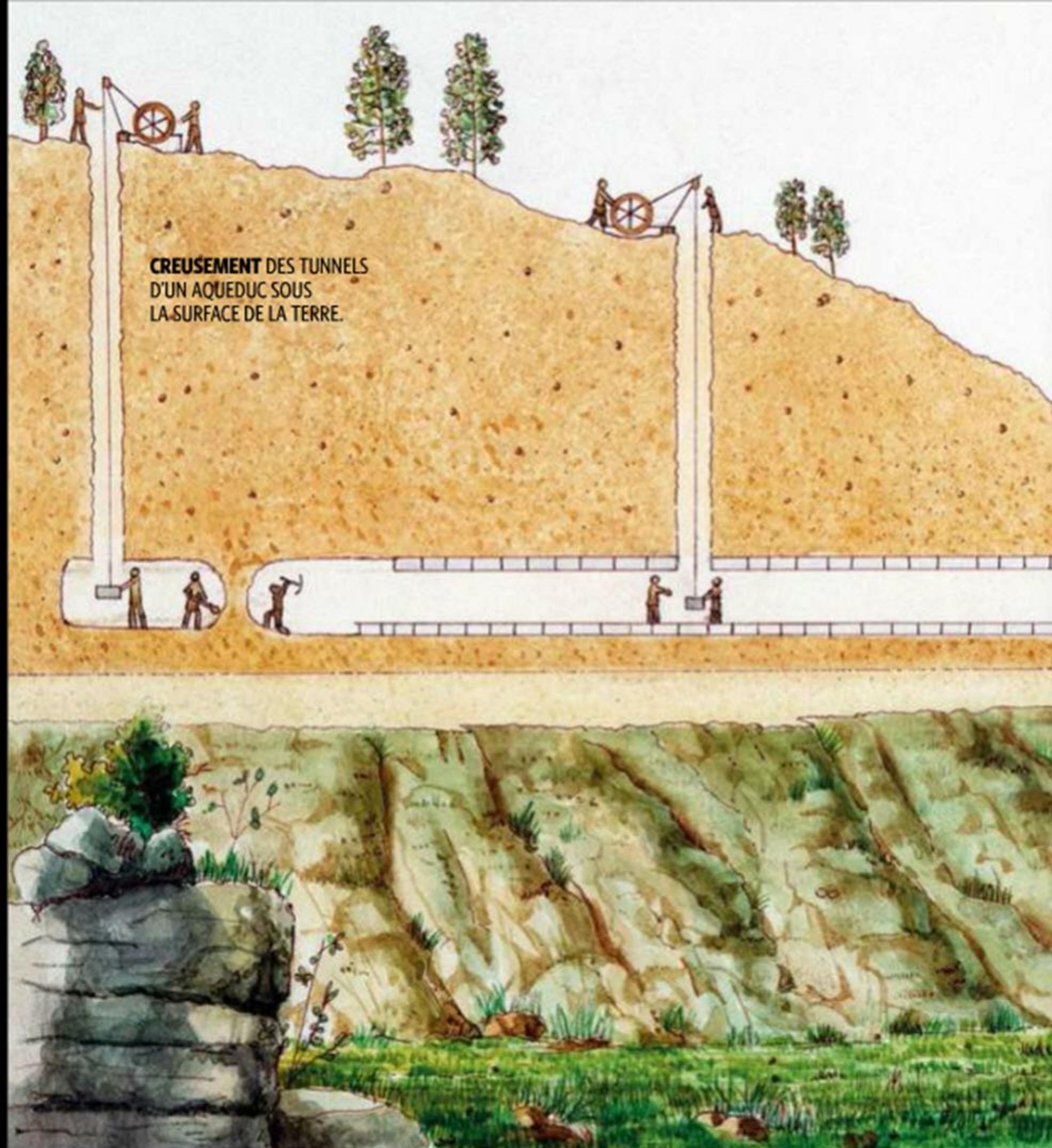
Agrippa impulse la construction de l'Aqua Virgo pour approvisionner les installations thermales du Champ de Mars.

38-52 apr. J.-C.

L'Anio Novus recueille l'eau à 68 kilomètres de Rome. Commencé par Caligula, il est achevé par Claude qui lui donne son nom.

109 apr. J.-C.

Trajan fait construire l'Aqua Trajana, dont la source se trouve près du lac de Bracciano. Les Ostrogoths le détruisent en 537.



Les canaux souterrains

LA MAJEURE PARTIE de la conduction d'eau se faisait sous terre, par des canaux dont la construction impliquait un énorme travail collectif. Une fois le parcours fixé, on creusait une série de puits (*putei*) à 70 mètres de distance les uns des autres. Lorsqu'on atteignait la profondeur voulue, la construction du canal (*specus*) commençait. Les puits servaient à remonter la terre dans des paniers et à descendre le matériel de construction.

LES PAROIS DU TUNNEL étaient formées de blocs de pierre assemblés sans mortier, provenant d'une carrière proche et manipulés au moyen d'une grue. Pour imperméabiliser le canal, on appliquait en général un revêtement formé d'une couche d'*opus signinum*, un mortier fabriqué avec des fragments de tuiles et d'amphores pilées.

DEA / ALBUM

UN MATERIEL DE CHANTIER ÉLABORÉ

Les Romains utilisaient de grandes grues à roue, comme celle de l'illustration, pour éléver les lourds blocs de pierre nécessaires à la construction des aqueducs.

50 kilomètres de distance. Le long de ce trajet, on construisait des ouvrages de captation, des réservoirs, des tours de distribution (*castella aquarum*) et, bien sûr, le canal par lequel coulait l'eau, mettant à profit la légère pente que les ingénieurs romains faisaient en sorte de maintenir depuis la source jusqu'à la destination. Sur les terrains dont le dénivellement était important — une vallée ou une cuvette —, on construisait les arches monumentales que nous associons habituellement à l'image par excellence de l'aqueduc. Mais pour l'essentiel, la conduction d'eau se faisait par des canaux souterrains ou au ras du sol. Pour Rome, on a calculé que, sur les 507 kilomètres que totalisaient ses aqueducs, 434 étaient souterrains, 15 en superficie et seulement 59, soit 12 %, passaient à travers des ponts.

Un défi technologique

Rome eut jusqu'à douze aqueducs, le plus ancien étant l'Aqua Appia, dont la construction, sur un parcours de 16 kilomètres, fut ordon-

née par Appius Claudius Caecus et qui fut inauguré en 312 av. J.-C. Trois autres aqueducs furent construits aux III^e et II^e siècles av. J.-C. : l'Aqua Anio Vetus, l'Aqua Marcia et l'Aqua Tepula. L'impulsion définitive fut donnée par Auguste et son gendre Agrippa, qui réparèrent les anciens aqueducs et en firent édifier de nouveaux, dont certains, comme l'Aqua Virgo, sont toujours utilisés aujourd'hui. Les empereurs Claude et Trajan donnèrent leur nom à l'Aqua Claudia et l'Aqua Trajana, ce dernier s'étirant sur près de 60 kilomètres. Le plus récent des aqueducs de Rome est l'Aqua Alexandrina, de 22 kilomètres de long, œuvre de Sévère Alexandre en 226 apr. J.-C. Grâce à ces installations, on estime que Rome a pu disposer d'un million de mètres cubes d'eau par jour pour couvrir les besoins d'une population en constante augmentation et pour alimenter onze grands thermes, quelque 900 bains publics et près de 1 400 fontaines monumentales et privées.

SOL 90 / ALBUM



1 MATÉRIAUX

Les Romains utilisaient la pierre, le béton, du mortier, des tuiles et des briques. La structure était recouverte d'un mélange de chaux et de fragments de céramique pilée.

2 ÉCHAFAUDAGES

Au fur et à mesure de la construction, on dressait des échafaudages pour faciliter le travail des ouvriers, dont la plupart étaient des esclaves.

3 CINTRAGE

Cette structure en bois supportait l'arche jusqu'à ce que la dernière pierre soit posée. Lorsqu'on la retirait, les pierres s'autoportaient, bloquées par leur propre poids.

4 PILIERS

La hauteur des arches était en théorie limitée à 21 mètres. Elles étaient les plus étroites possibles et reposaient sur des piliers suffisamment massifs.

5 ARCHES

Les viaducs pouvaient avoir deux rangées d'arches, rarement trois. Les arches supérieures étaient généralement moitié moins élevées que les arches inférieures.

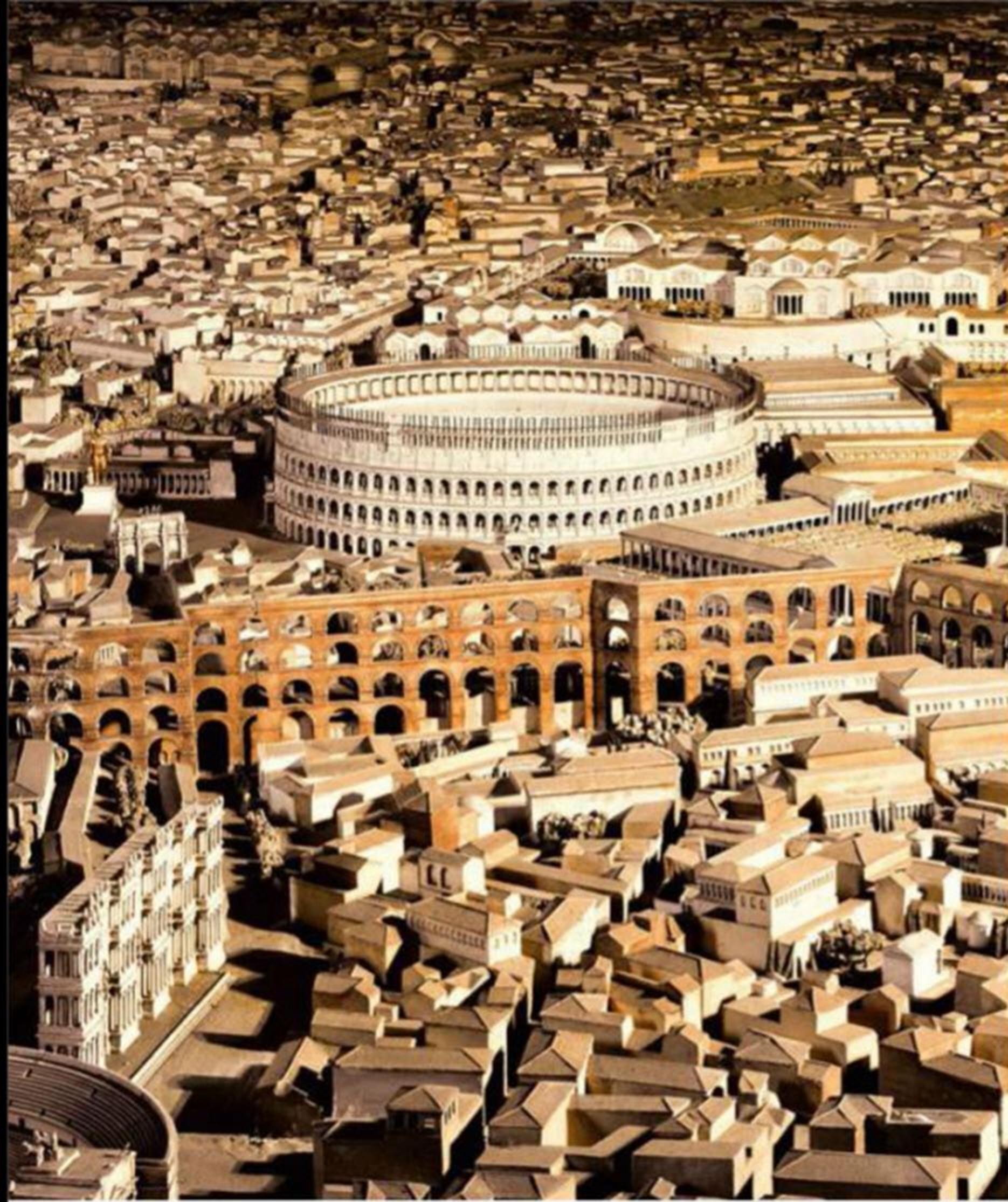
6 SPECUS

Le conduit d'eau, ou *specus*, était posé sur le dernier niveau du viaduc, couvert d'un toit ou d'une voûte. Il y avait parfois deux ou plusieurs conduits superposés.

LE COMBAT CONTRE LA GÉOGRAPHIE

LES CANALISATIONS ROMAINES transportaient l'eau depuis les sources jusqu'à la ville sur des dizaines de kilomètres. Le trajet devait suivre une pente douce, de façon à ce que la simple force de gravité amène l'eau à destination. Les ingénieurs romains suivaient autant que possible le relief naturel du terrain, construisant des canaux souterrains de faible profondeur, même si cela supposait de longs détours. L'Aqua Trajana, par exemple, parcourait au total 60 kilomètres, alors que la distance en ligne droite entre la source et Rome n'était que d'une cinquantaine de kilomètres. C'est seulement quand il n'y avait pas d'autre solution - pour franchir une vallée ou éviter un brusque dénivelé - qu'on construisait, parfois sur plusieurs niveaux, des arches spectaculaires.





SCALA, FLORENCE

▲ L'AQUA CLAUDIA DANS LA CAPITALE

La maquette ci-dessus, conservée au musée de la Civilisation romaine à Rome, montre le parcours de l'Aqua Claudia, l'un des aqueducs les plus importants de Rome, près du Colisée.

Pour la gestion des eaux usées, les villes disposaient d'un réseau complet d'égouts. À Rome, la *Cloaca maxima*, qui débouchait sur le Tibre, suscitait l'admiration générale, comme nous l'apprend Pline l'Ancien dans son encyclopédie, *L'Histoire naturelle*. Le bon état des aqueducs et le réseau d'égouts, associés à la saine habitude de l'hygiène et des bains, évitèrent des épidémies aussi terribles que celles qui ravagèrent les villes au Moyen Âge.

La construction d'un aqueduc, depuis la captation de l'eau jusqu'à son point final de distribution, était une entreprise fort coûteuse et l'une des obligations auxquelles devaient faire face les villes, qui en étaient fiers. D'après ce que nous savons, le financement de ces ouvrages était à la fois public et privé. Il arrivait que les aqueducs soient payés par de grands personnages, qui menaient à bien les travaux durant l'exercice de leurs fonctions politiques. Par exemple, Agrippa, gendre et général d'Auguste, fit construire en tant qu'édile et consul deux aqueducs à Rome,

PANTOUFLES DE BAIN SUR UNE MOSAÏQUE DE SABRATHA, EN LIBYE.



l'Aqua Julia et l'Aqua Virgo, en utilisant les ressources minières qu'il contrôlait pour fabriquer les canalisations en plomb. À partir de l'époque d'Auguste, les empereurs figuraient parmi les donateurs habituels de ces infrastructures onéreuses. Mais il revenait aux gouvernements municipaux d'entreprendre les travaux. Ceux-ci délégueraient aux magistrats le soin de diriger la construction, effectuée normalement avec de l'argent public.

Nonius Datus, ingénieur romain

On a peu de témoignages directs sur le déroulement de la construction d'un aqueduc. Aussi l'information que contient l'inscription d'une stèle trouvée à Saldae en Algérie est-elle des plus précieuses. Il s'agit du monument funéraire de Nonius Datus, qui narre à la première personne les difficultés auxquelles il se heurte en entreprenant l'ouvrage. Ce long texte nous informe qu'à l'époque d'Hadrien (117-138) les habitants de Saldae eurent besoin d'augmenter leur capacité en eau et s'adressèrent pour cela au procurateur de Numidie. La réalisation ne fut pas aussi rapide qu'il eût été souhaitable. Nonius Datus, en tant qu'ingénieur militaire (*librator*), projeta le tracé de l'aqueduc vers l'an 138, mais les travaux ne furent terminés qu'en 152, après une série de contretemps qu'il décrit avec précision. Par exemple, les équipes d'ouvriers qui commencèrent à ouvrir les deux extrémités du tunnel ne se rencontrèrent pas comme prévu. Une autre fois, des bandits attaquèrent le chantier et Nonius Datus lui-même, qui était venu inspecter les travaux, en réchappa de justesse, nu et en piteux état.

Les Romains eurent toujours conscience de la nécessité de maintenir l'adduction d'eau en parfait état. Un groupe de travailleurs spécialisés, les « fontainiers » (*aquarii*), se chargeait du bon fonctionnement et de la propreté des aqueducs. Ces techniciens étaient à la tête d'un service de réparation et de nettoyage des canalisations pour éviter les obstructions et la détérioration de la qualité de l'eau. À cette fin, le canal dans lequel l'eau circulait était toujours

Les aqueducs alimentaient les 900 thermes et les 1400 fontaines de Rome.



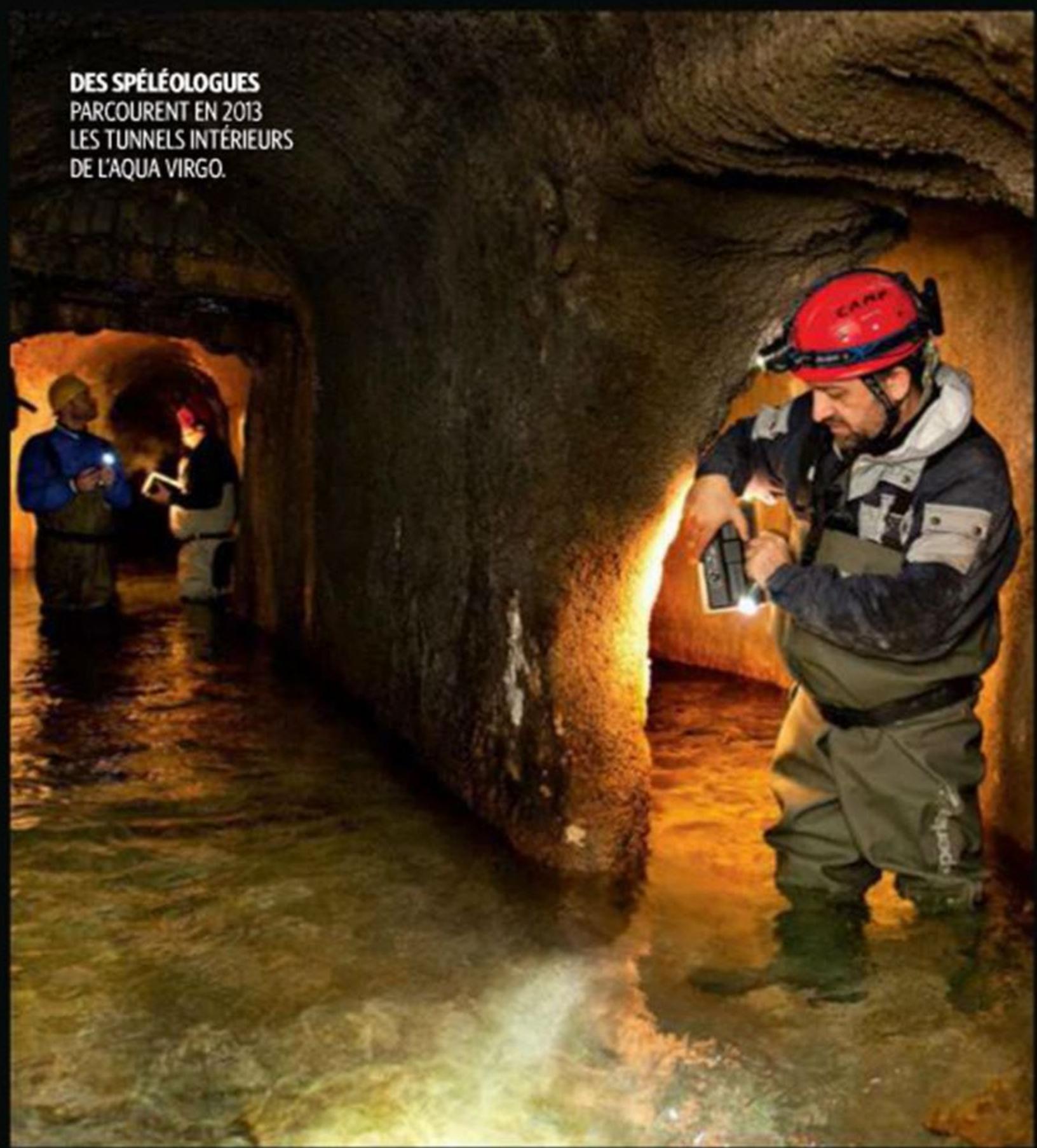
L'AQUA VIRGO ALIMENTE,
ENTRE AUTRES FONTAINES
MONUMENTALES DE ROME,
LA FONTAINE DE TREVI.

RICCARDO ALCI

SOUS LES FONTAINES DE ROME

L'AQUA VIRGO (aujourd'hui connu en italien sous le nom d'Aqua Vergine) est l'un des aqueducs de la Rome antique encore en fonctionnement. Il fut construit en 19 av. J.-C. à la demande du général Agrippa, bras droit de l'empereur Auguste. Son nom vient d'une légende selon laquelle une jeune fille indiqua au militaire l'endroit où l'eau était la plus pure. À l'époque chrétienne, les papes furent à l'origine de plusieurs restaurations : Adrien I^{er} au VIII^e siècle, Nicolas V au XV^e siècle (on lui doit un vertigineux escalier en colimaçon permettant l'accès à l'intérieur), Pie V au XVI^e siècle... Plus récemment, on a ajouté des structures en ciment et l'urbanisation a fini par contaminer une eau qui était autrefois très appréciée pour sa pureté. On l'utilise aujourd'hui pour l'irrigation et pour alimenter quelques-unes des plus belles fontaines de Rome.

DES SPÉLÉOLOGUES
PARCOURENT EN 2013
LES TUNNELS INTÉRIEURS
DE L'AQUA VIRGO.



RICCARDO ALCI

L'AQUEDUC DE SÉGOVIE,
EXCEPTIONNELLEMENT
BIEN CONSERVÉ, ATTEINT
UNE HAUTEUR DE 28 MÈTRES.

L'aqueduc de Ségovie

L'UN DES MONUMENTS emblématiques de l'Hispanie romaine est l'aqueduc de Ségovie. Avec son tracé monumental, il traverse le centre de la ville et a toujours été lié à son histoire. Sa construction est traditionnellement attribuée à l'empereur Auguste, mais des études récentes ont permis de constater qu'elle date en fait de l'époque de Trajan (98-117 apr. J.-C.).

L'AQUEDUC de Ségovie s'élève sur un double niveau d'arches de 28 mètres de haut. Il est fabriqué avec de gros blocs de granit du Guadarrama, assemblés sans mortier. La canalisation prend son départ dans la rivière Acebeda et se prolonge sur 14 kilomètres, incluant un tronçon souterrain qui a été récemment localisé grâce aux travaux de construction du train à grande vitesse.

JUAN CARLOS MUÑOZ / FOTOTECA 9X12

LE LUXE DE L'EAU DANS LES JARDINS

Les Romains puissants jouissaient de fontaines ornementales dans leurs jardins privés, comme le montre cette fresque de Pompéi.



couvert et on installait à intervalle régulier des bassins de décantation (*piscinae limariae*) pour éliminer les impuretés.

Tricheries et subterfuges

Mais la roublardise est une constante à toutes les époques, et les autorités romaines se rendirent bientôt compte qu'elles devaient surveiller la captation clandestine d'eau par des particuliers qui subornaient les *aquarii*. Dans le traité sur les aqueducs qu'il écrivit à la fin du I^{er} siècle apr. J.-C., Frontin, sénateur et *curator aquarum* (inspecteur des eaux en charge des aqueducs), dénonce opportunément ce fait qu'il qualifie de *fraus aquariorum*, de « fraude des fontainiers ».

Car l'accès privé à l'eau a toujours eu un prix. Les propriétaires des maisons pouvant se permettre de disposer d'eau courante passaient un contrat pour une certaine quantité, laquelle était assurée par le diamètre plus ou moins grand de la tuyauterie d'accès. Cela aussi donnait lieu à des tentatives de

fraude, en changeant le calibre de la canalisation. Pour les éviter, on conçut le *calix*, un tuyau scellé dans le mur par l'intermédiaire d'une sculpture décorative, pour éviter falsifications et manipulations. Le même genre d'objet était utilisé dans les *castella aquarum*, les réservoirs à partir desquels l'eau était redistribuée dans la ville.

Pour un peuple ayant un sens pratique aussi poussé que les Romains, les aqueducs ne pouvaient manquer d'être un sujet de grande fierté, voire un signe d'identité. C'est ce que manifeste très clairement Frontin dans l'ouvrage cité plus haut : « Aux masses, si nombreuses et si nécessaires de tant d'aqueducs, allez donc comparer des pyramides qui ne servent évidemment à rien ou encore les ouvrages des Grecs, inutiles, mais célébrés partout ! » ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Les Romains et l'eau
A. Malissard, Les Belles Lettres, 1999.
Les Aqueducs de la ville de Rome
Frontin (trad. P. Grimal), Les Belles Lettres, rééd. 2003.

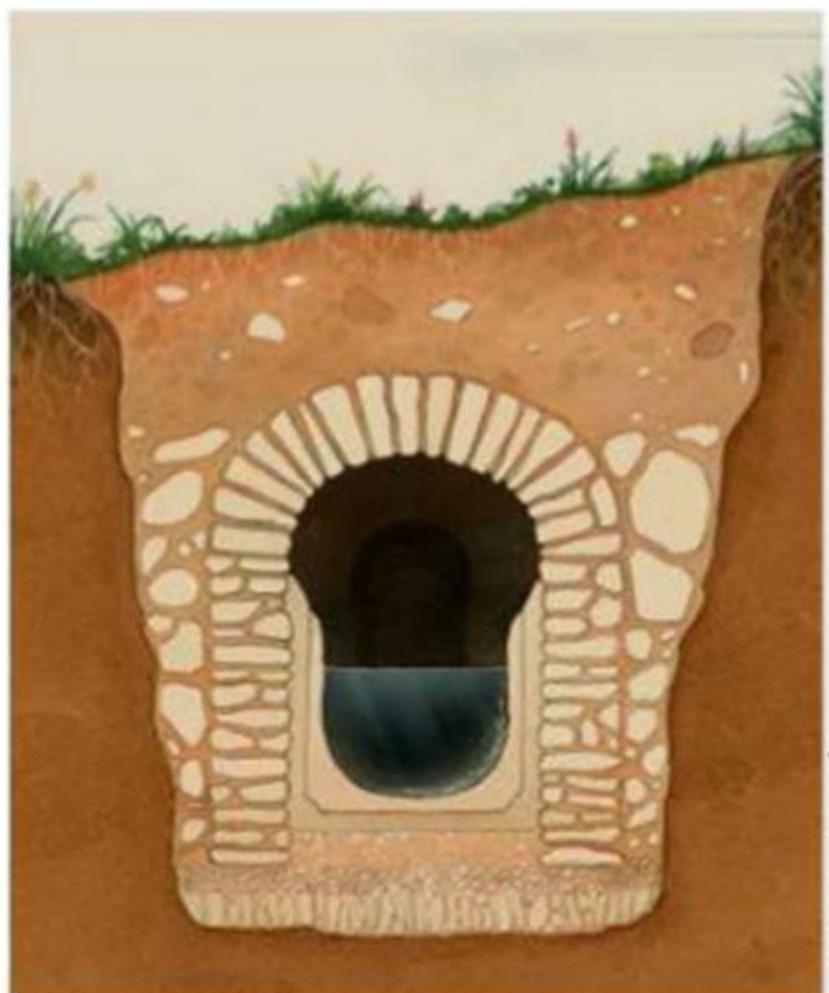


DES RÉSERVOIRS MONUMENTAUX

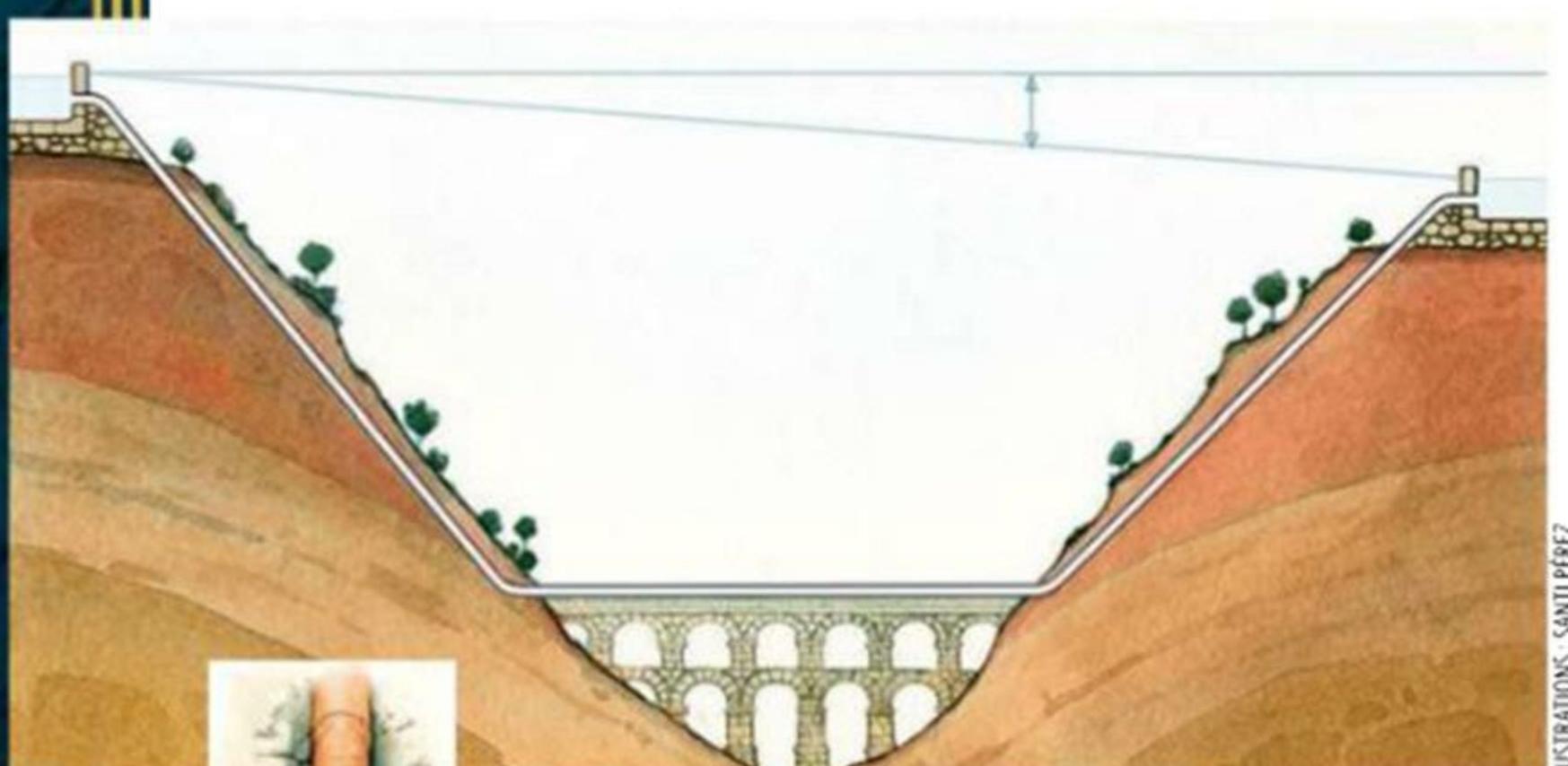
À l'extrémité des aqueducs étaient placées de grandes citernes pour stocker l'eau, comme celle de Yerebatan Saray à Istanbul.

L'ITINÉRAIRE SINUEUX DES AQUEDUCS

De leur source à leur point d'arrivée, les aqueducs devaient surmonter un certain nombre d'obstacles. Pour maintenir une pression continue grâce à la gravité, leur pente devait être douce et uniforme, ce qui obligeait à traverser les vallées et les monticules au moyen de ponts et de tunnels. On placait par ailleurs le long du parcours des piscines de décantation et des bassins de redistribution des eaux.



Coupe du canal souterrain d'un aqueduc montrant la structure voûtée et le revêtement d'*opus signinum* (mélange de chaux et de briques pilées) qui étanchéifiait la partie inférieure jusqu'au niveau habituel de l'eau.



Système de siphon. Depuis une citerne, l'eau passait dans un tuyau au parcours en forme de U. Grâce à la pression, elle pouvait remonter jusqu'à une hauteur inférieure à celle du point de départ. Des arches permettaient de diminuer le dénivelé et d'obtenir la pression nécessaire. Les tuyaux, en plomb, étaient enterrés à un mètre de profondeur.

①

SOURCE

La captation d'eau se faisait dans une source de montagne aux eaux pures et saines, sans végétation ni limon. Pour descendre des dénivels importants, on construisait des canaux en forme de cascade.

②

PISCINE

Sur le tronçon initial de l'aqueduc, l'eau passait par un bassin de décantation appelé *piscina limaria*. L'eau y stagnait et le limon, ainsi que d'autres impuretés, se déposaient au fond.

④

PONT

L'une des options pour enjamber le cours d'un fleuve était de construire un pont. Celui-ci pouvait avoir un, deux, voire trois niveaux d'arches. Le canal (*specus*), toujours couvert, passait dans la partie supérieure.

⑤

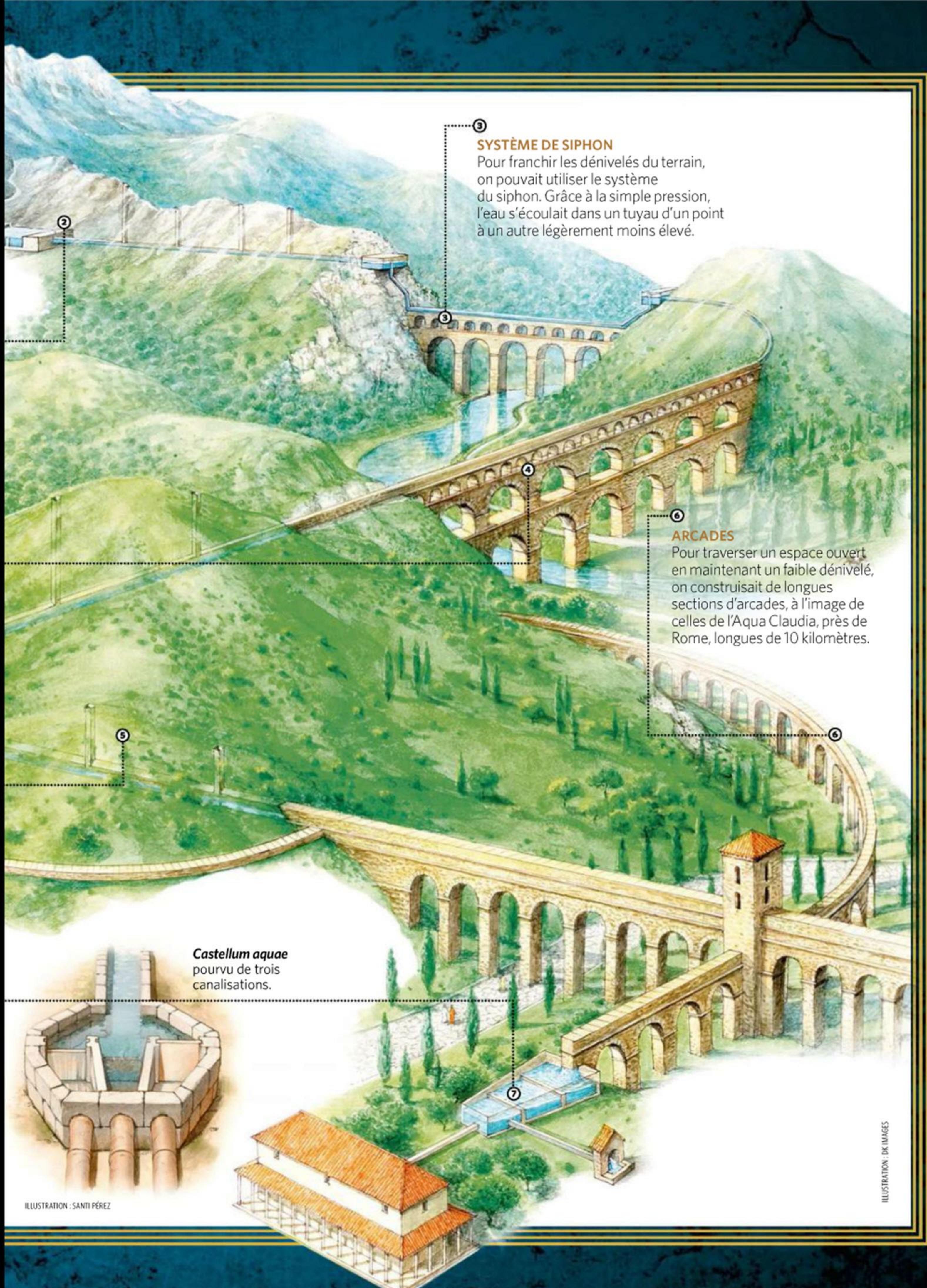
CANAUX ET PUITS

Pour construire les canaux souterrains, on creusait des puits à intervalles réguliers. Ces puits, qui restaient ouverts, étaient utilisés pour les travaux périodiques d'entretien du canal.

⑦

CASTELLUM AQUAE

Quand l'eau arrivait en ville, elle était recueillie dans un bassin généralement souterrain (*castellum aquae*), qui assurait sa redistribution grâce à des canalisations.





LYCURGUE

SPARTE ET LES ÉGAUX

Mœurs austères, lois égalitaires, discipline de fer... La cité grecque, incarnation de la rigueur aux yeux de la postérité, ne fascinerait sans doute pas autant sans l'influence de ce législateur nimbé de légende.

NICOLAS RICHER

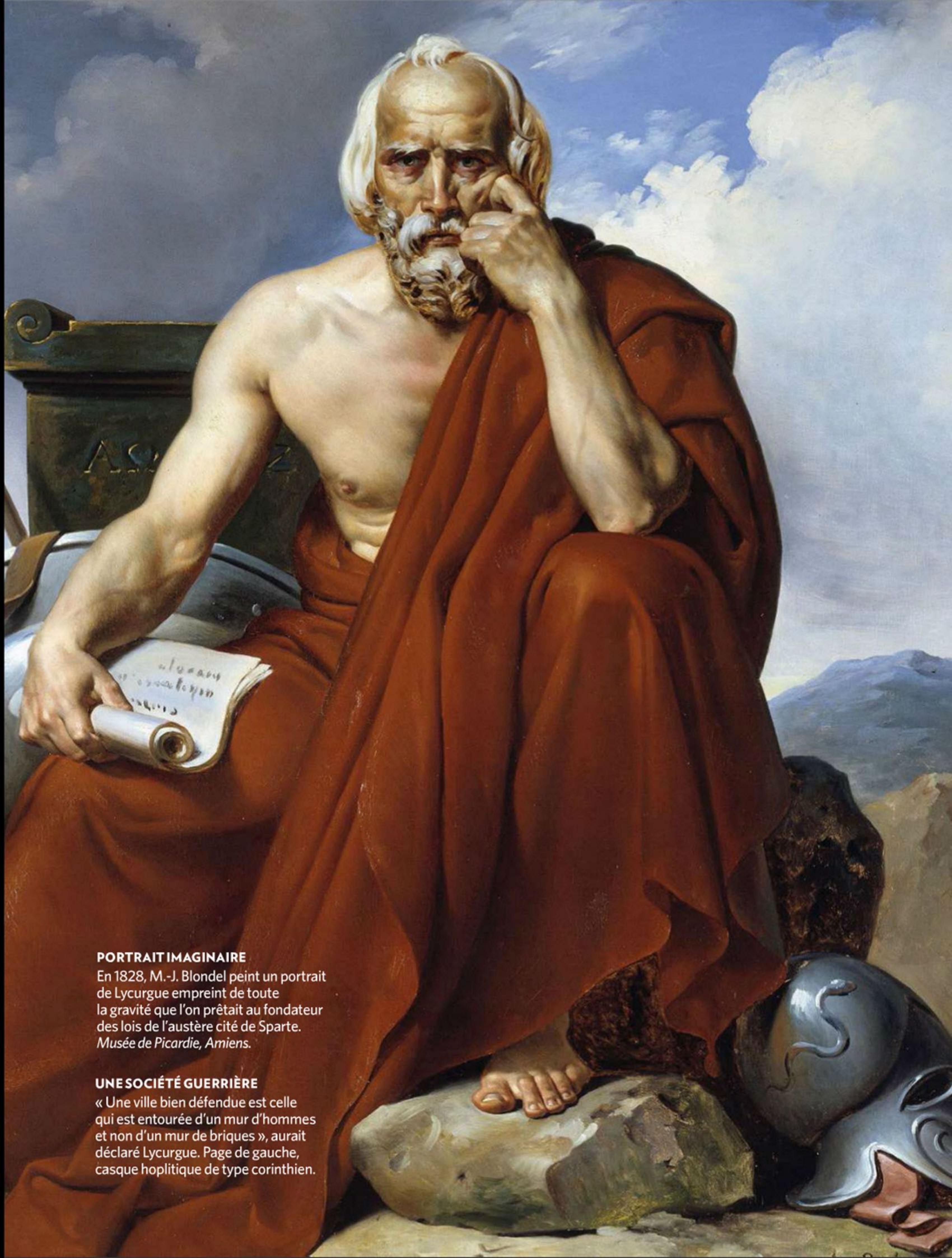
PROFESSEUR D'HISTOIRE ANCIENNE, ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON

Pourquoi Sparte, l'ancienne cité grecque du Péloponnèse, fascine-t-elle depuis tant de siècles ? Elle inspira jusqu'à l'imaginaire des hommes de la Révolution française : « Que Sparte brille comme un éclair dans des ténèbres immenses », déclara ainsi Robespierre en 1794. Les vertus guerrières et civiques que l'on attribue aux Lacédémoniens proviendraient de l'héritage d'un législateur qui aurait vécu en des temps anciens : Lycurgue de Sparte.

Dès l'époque classique, ce personnage a paru nimbé d'un halo légendaire. « J'hésite à proclamer que tu es un dieu ou un homme ; mais je te crois plutôt un dieu, ô Lycurgue. » Telles auraient été, selon Hérodote, l'historien grec du V^e siècle av. J.-C., les paroles par lesquelles la Pythie de Delphes aurait accueilli Lycurgue. On prête en effet à ce dernier l'origine de l'établissement d'un régime de bonnes lois (*eunomia*)

JOSEPH LEVYAGE ET ALBUM / PRESSES





PORTRAIT IMAGINAIRE

En 1828, M.-J. Blondel peint un portrait de Lycurgue empreint de toute la gravité que l'on prêtait au fondateur des lois de l'austère cité de Sparte.

Musée de Picardie, Amiens.

UNE SOCIÉTÉ GUERRIÈRE

« Une ville bien défendue est celle qui est entourée d'un mur d'hommes et non d'un mur de briques », aurait déclaré Lycurgue. Page de gauche, casque hoplitique de type corinthien.



▲ L'ORACLE DE DELPHES

La Pythie délivrait ses oracles dans le temple d'Apollon, au cœur du sanctuaire de Delphes. C'est là que les mesures législatives de Lycurgue auraient été approuvées. Ci-dessus, vue des ruines d'un édifice reconstruit au IV^e siècle av. J.-C.

à Sparte, à une époque où la cité connaissait un profond désordre. Cet exploit expliquerait, selon le « père de l'histoire », cette appréciation de la prophétesse. Il fallut cependant attendre quelques siècles pour que se développe la réputation du législateur, portée sans doute par les succès militaires de Sparte, que l'on attribuait aux mérites du système qu'il avait fondé.

Qui était réellement Lycurgue et quand a-t-il vécu ? Peut-être au VIII^e, voire au IX^e siècle av. J.-C. Les Anciens eux-mêmes déjà s'interrogeaient. Cette incertitude transparaît chez Hérodote et Xénophon, au V^e et au IV^e

siècles av. J.-C., et très explicitement dans la Vie de Lycurgue écrite par Plutarque au II^e siècle apr. J.-C. Selon ce dernier, le philosophe Aristote, s'inspirant d'une inscription portée par un disque d'Olympie, a conclu que Lycurgue aurait fait partie des auteurs de la trêve liée aux Jeux olympiques, en 776 av. J.-C. Mais, toujours selon Plutarque, « sur Lycurgue le législateur on ne peut absolument rien dire qui ne soit douteux ».

De fait, le nom même de « Lycurgue » intrigue les historiens et philologues modernes. Ils hésitent entre une interprétation qui renverrait à un homme accomplissant des œuvres

CHRONOLOGIE

LA MONTÉE DU POUVOIR SPARTIATE

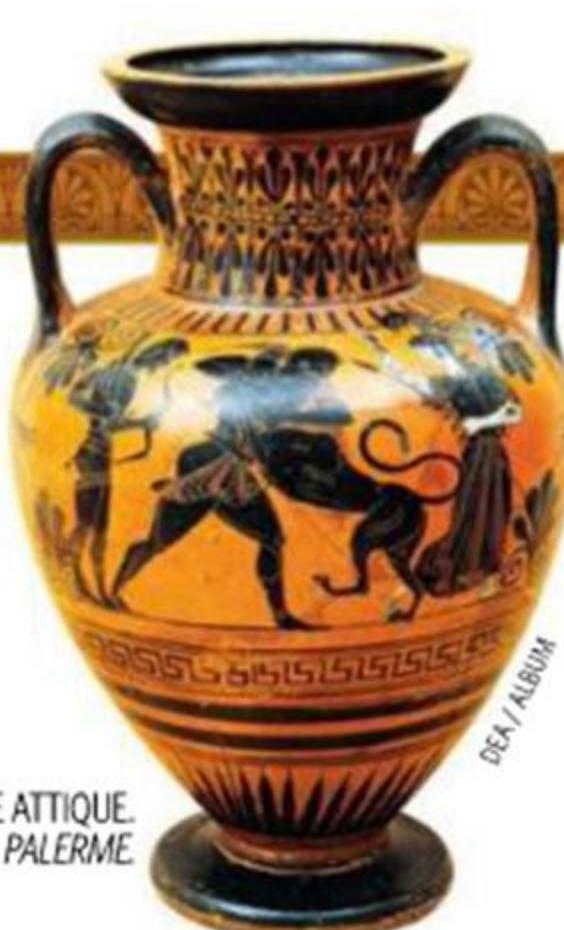
VERS 800 AV. J.-C.

Fondation de Sparte. Le centre originel est composé de cinq lieux dont les habitats, regroupés, constituent une cité unique. L'origine de la double monarchie spartiate semble venir de ce regroupement.

VERS 700 AV. J.-C.

Lycurgue, le grand législateur de Sparte, aurait fait un séjour loin de la ville. Après une visite à l'oracle de Delphes, il serait revenu à Sparte pour y établir les bases de la Constitution et de l'éducation spartiates.

HÉRACLÈS TUE LE LION DE NÉMÉE. AMPHORE ATTIQUE.
VI^e SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, PALERME



DEA / ALBUM



de loup, ou bien à un homme repoussant les loups (*lykos* signifie loup en grec). Le nom, en tout cas, pourrait désigner un homme maître de mystérieuses pratiques initiatiques.

Un voyageur en quête de modèles

L'autorité qui est reconnue à Lycurgue peut se fonder sur sa parenté avec un roi de Sparte, dont il était l'oncle et le tuteur : il se serait agi de Charilaos (ou Charillos), de la famille des Eurypontides, ou bien de Léobotas, de celle des Agiades. Dans chaque cas, Lycurgue aurait été descendant d'Héraclès, fils de Zeus, puisque les membres des deux dynasties

royales, qui fournissaient concomitamment des rois aux Spartiates, étaient censés descendre tous du héros.

À lire Hérodote, d'après les Lacédémoniens eux-mêmes, c'est de Crète que Lycurgue importa la notion de *kosmos* qu'il établit à Sparte. Le terme *kosmos* – qui, depuis Pythagore, peut désigner l'univers – indique en premier lieu un ensemble bien ordonné. À cet égard, dès le V^e siècle av. J.-C., on présente Lycurgue comme un voyageur à la recherche de modèles. Chez Plutarque, on voit même Lycurgue aller non seulement en Crète, mais aussi en Ionie, région d'Asie

▼ LE BIENFAITEUR DE SPARTE

Selon Xénophon, auteur athénien du IV^e siècle av. J.-C., Lycurgue, « a fait le bonheur de sa cité ». Ci-dessous, statue de Lycurgue. Assemblée nationale, Paris.

VII^e SIÈCLE AV. J.-C.

Les **guerres de Messénie** ont lieu. Sparte attaque et conquiert la Messénie. Les habitants sont réduits en esclavage (*hilotes*) et Sparte s'érite en grande puissance du Péloponnèse.

VI^e SIÈCLE AV. J.-C.

La **Ligue du Péloponnèse**, fondée par Sparte, réunit différentes cités, comme Corinthe et Elis, qui deviennent de fidèles alliées. Sparte est à la tête de cette alliance.

480-479 AV. J.-C.

Pendant la seconde guerre médique, 300 Spartiates, menés par le roi **Léonidas**, perdent la vie dans la bataille des Thermopyles. L'année suivante, à Platées, les Grecs commandés par Sparte triomphent des Perses.



ARG / ALBUM



VOYAGES DE LYCOURGUE

Après avoir établi sur le trône son neveu Charilaos, afin d'échapper à l'animosité de la famille maternelle du jeune homme, Lycorgue aurait décidé de quitter Sparte. Il aurait alors entrepris un long voyage en Méditerranée orientale pour étudier différentes formes de gouvernement et s'en inspirer.

Mineure, d'où il aurait rapporté une connaissance intégrale des poèmes d'Homère, *L'Iliade* et *L'Odyssée*. Lycorgue se serait aussi rendu en Égypte : placer les hommes à compétence militaire à part du reste de la société serait un principe d'origine égyptienne. En revanche, Plutarque rejette l'idée selon laquelle Lycorgue serait allé en Libye et en Ibérie, et aurait noué contact avec des gymnosophistes (« sages nus ») indiens.

Fort de cette expérience, Lycorgue aurait donc entrepris de réformer Sparte avec l'appui d'une élite de concitoyens admiratifs de la façon dont il avait préservé les droits de son neveu sans essayer de le supplanter

Lycorgue aurait proscrit l'usage monétaire de l'or et de l'argent pour imposer celui de lourdes broches de fer.

① LA CRÈTE, UN EXEMPLE

Lycorgue se rendit d'abord en Crète pour étudier ses institutions. D'après Plutarque, de toutes les lois qu'il vit appliquer, « certaines lui inspirèrent de l'admiration et il les retint avec l'intention de les appliquer à sa patrie, mais il en écarta d'autres qui lui semblaient sans importance ». Lycorgue voulut aussi rencontrer les hommes les plus sages de l'île. Il noua des liens d'amitié avec Thalètas de Gortyne, qu'il invita à Sparte. Thalètas, musicien et poète, était à l'origine de discours « qui invitaient à l'obéissance et à la concorde [...] ceux qui les écoutaient [...] ».



CODE DE GORTYNE, ENSEMBLE DE LOIS ANCIENNES, INSCRITES AU DÉBUT DU V^e SIÈCLE AV. J.-C. DANS LA CITÉ DE GORTYNE.

comme roi. Hérodote – qui aime à rapporter diverses versions d'un même événement – raconte que, selon certains de ses contemporains, ce serait la Pythie, prêtresse inspirée par Apollon siégeant à Delphes, qui aurait dicté à Lycorgue l'ensemble des règles régissant l'ordre institutionnel qui prévalait encore chez les Spartiates au V^e siècle av. J.-C. Pour sa part, Plutarque cite un texte majeur, la *Grande rhêtra*, qu'il présente comme un oracle délivré à Lycorgue, le mot *rhêtra* désignant en grec une « chose dite ».

Selon l'organisation de Lycorgue, le peuple se répartissait en trois « tribus ». Un conseil d'anciens, la *gérousie* (du nom de ses membres, les « gérontes »), siégeait à hauteur de trente membres, dont les deux rois. Les citoyens se rassemblaient périodiquement, dans un premier temps à l'occasion d'une fête en l'honneur d'Apollon, l'*Apella* ; puis, d'après les sources littéraires, l'assemblée des citoyens réunis dans un but politique à dû, comme à Athènes, être appelée *ekklèisia*. On déduit d'un commentaire de la *Grande rhêtra*, donné dès

2 LE LUXE ASIATIQUE

De Crète, Lycurgue se rendit en Asie Mineure pour en comparer les modes de vie et les formes de gouvernement. Une fois sur place, il identifia le raffinement et le luxe ionien à des maladies, et les simples et austères coutumes crétoises à des signes de santé. C'est aussi en Asie Mineure qu'il découvrit les poèmes d'Homère, qui à l'époque étaient peu connus des Grecs. Lycurgue les lut attentivement. « S'apercevant qu'on y trouvait, outre des invitations au plaisir et à la débauche, des indications politiques et éducatives, il les transcrivit avec grand intérêt et les réunit avec l'intention de les rapporter [à Sparte]. [...] La poésie n'était diffusée que de façon sporadique [...]. Le premier à la faire connaître abondamment fut Lycurgue. »



STATUETTE EN MARBRE PROVENANT SANS DOUTE DE MILET. VI^e SIECLE AV. J.-C. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.

3 L'ÉLITE GUERRIERE

Different auteurs, comme Hérodote ou Isocrate, au V^e siècle av. J.-C., se sont faits l'écho du voyage de Lycurgue en Égypte. Une fois au pays du Nil, Lycurgue s'y serait montré « admiratif devant la séparation de la classe des guerriers et des autres ». En effet, les Grecs pensaient que la société égyptienne s'organisait en un système de castes, sept selon Hérodote. Selon Plutarque, Lycurgue rapporta à Sparte l'idée d'une classe de guerriers, grâce à laquelle, « en écartant les ouvriers et les artisans, il réussit à imprimer au corps des citoyens un caractère authentiquement urbain et libre d'impuretés ». Certaines sources affirment que Lycurgue se rendit également en Libye, en Ibérie et en Inde, mais Plutarque considère que c'est peu probable.



POIGNÉE D'ÉPÉE EN FORME DE FAUCON, DE PSOUSENNES I^e (1039-991 AV. J.-C.). MUSÉE ÉGYPTIEN DU CAIRE.

4 LOIS DIVINES

De retour à Sparte, Lycurgue réfléchit à une réforme des lois de sa cité, qu'il qualifiait de « corps en mauvais état, saturé de toute sorte de maladies », et consulta l'oracle d'Apollon à Delphes. Le dieu lui concéda l'instauration de nouvelles lois. Selon le poète spartiate Tyrtée, au VII^e siècle av. J.-C. : « Après avoir entendu Phoibos [Apollon], [Lycurgue et ses compagnons] rapportèrent de Pythô [Delphes] les oracles du dieu : "Que le Conseil soit présidé par les rois, honorés par les dieux [...], et les gérontes, puis que des hommes du peuple, répondant à leur tour par de droites rhêtrai, prononcent de belles paroles [...]." »



LA PYTHIE DE DELPHES. DÉTAIL D'UNE TOILE DE JOHN COLLER. 1891. GALERIE D'ART D'AUSTRALIE DU SUD, ADÉLAÏDE.

le VII^e siècle av. J.-C. par le poète Tyrtée, que le système de délibération décrit par le texte implique l'existence de porte-parole du peuple, qui pourraient désigner les éphores (les « surveillants », en grec). Ces magistrats annuels élus par les citoyens ont vu leurs pouvoirs s'accroître au cours des époques archaïque et classique, aux dépens des rois.

C'est donc un système politique complexe, et équilibré, qui serait né dès l'époque archaïque à Sparte, dans lequel les Anciens ont vu un modèle de « Constitution mixte » qu'ils ont souvent apprécié.

Les Spartiates dînent en commun

Mais ce n'est pas seulement un nouvel ordre institutionnel qui a été attribué à Lycurgue. Selon Hérodote, il aurait aussi pris des mesures pour assurer l'organisation des usages sociaux et des pratiques militaires. En particulier, les Spartiates auraient pris l'habitude de prendre leurs repas en commun. La solidarité

▼ DES CITOYENS RÉSISTANTS

Parmi les épreuves que les jeunes Spartiates devaient surmonter, la plus dure était la cryptie, qui consistait à survivre pendant un temps donné par le vol et la chasse. Ci-dessous, sanglier sculpté provenant de Sparte.

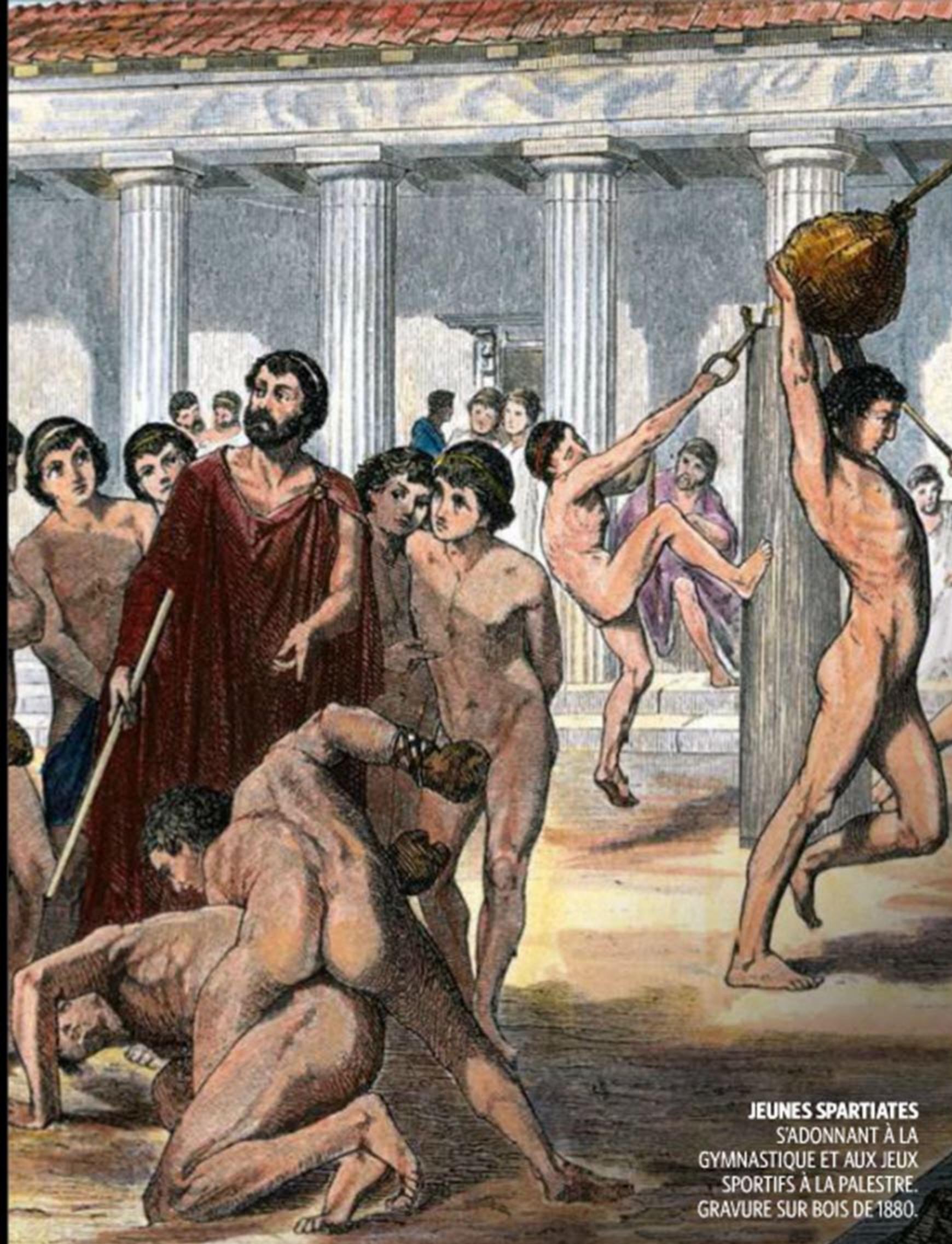


AKG / ALBUM

qu'ils entretenaient dans la vie ordinaire était censée assurer la cohésion de leur phalange sur le champ de bataille.

Pour éviter les jalouxies inhérentes aux inégalités de richesse, un mode de vie austère aurait été également imposé à tous. L'archéologie laisse penser qu'une prohibition a effectivement frappé l'ostentation du luxe, à la fin du VI^e siècle av. J.-C. : ainsi voit-on disparaître la riche production de céramique ornée de la période précédente.

De plus, pour entraver les échanges et l'enrichissement, Lycurgue n'aurait permis que l'usage d'une monnaie en fer, de faible valeur intrinsèque et d'usage malcommode, en interdisant la frappe d'une monnaie d'or et d'argent. De fait, Sparte n'a pas frappé de monnaie en métal précieux avant 260-250 av. J.-C. Cependant, cette situation doit être relativisée : le monnayage est apparu dans le monde grec vers 600 av. J.-C. et la moitié des cités grecques n'a jamais battu monnaie. Par ailleurs, des cités importantes comme Argos ou



JEUNES SPARTIATES
S'ADONNANT À LA
GYMNASTIQUE ET AUX JEUX
SPORTIFS À LA PALESTRE.
GRAVURE SUR BOIS DE 1880.

LA NAISSANCE DE LA CITÉ GRECQUE

UN LÉGISLATEUR PARMI D'AUTRES

La Grèce de l'époque archaïque a vu l'éclosion d'un système politique original, celui de la cité, la *polis*. Dans ce cadre, les hommes libres ressortissant d'une même communauté partagent les mêmes droits de délibération sur les affaires communes et assument les mêmes devoirs militaires. La Crète a pu être sentie comme une source d'inspiration du fait de l'ancienneté de ses usages. Cela peut expliquer que Lycurgue s'y soit peut-être rendu, comme en Égypte, où l'écriture serait apparue vers 3000 av. J.-C. et aurait pu contribuer à une certaine stabilité des mœurs. Mais quelles qu'aient été leurs sources d'inspiration, les Grecs de l'époque archaïque - et peut-être en premier lieu les Spartiates - ont su mettre en place des systèmes originaux, caractérisés par une répartition des pouvoirs entre des magistrats, un conseil préparant les décisions collectives, et l'assemblée des citoyens périodiquement réunie. À Sparte, ce furent les deux rois (à titre héréditaire) et les cinq éphores (élus chaque année), la gérousie et l'assemblée. Dans d'autres cités grecques, des personnages sont aussi réputés avoir joué un rôle décisif, comme Dracon, Solon ou Clisthène à Athènes, à la fin du VII^e et au VI^e siècles av. J.-C.

FUNKYSTOCK / AGE FOTOSTOCK

Byzance n'ont pas émis de monnaies avant environ 475 av. J.-C. pour l'une et environ 400 av. J.-C. pour l'autre, et dans de telles cités il était possible — comme sans doute à Sparte — d'utiliser des monnaies frappées à l'étranger. Cela pouvait permettre à certains de thésauriser des richesses, mais la discréction était requise. C'est donc bien en bonne partie par un jeu sur les apparences que les Spartiates sont devenus des Égaux ou, plutôt, des Semblables, dans une cité caractérisée par un ordre social équilibré.

À la guerre même, les Spartiates devaient se ressembler par leur allure. Selon Plutarque, ils prenaient soin de leurs cheveux, en suivant une prescription de Lycurgue pour qui une longue chevelure rendait, selon les circonstances, la beauté du citoyen plus importante et la laideur du guerrier plus effrayante.

Néanmoins, toute distinction entre les hommes n'était pas bannie. Chacun pouvait essayer de l'emporter sur ses concitoyens en servant au mieux la cité, notamment en agissant en soldat efficace et discipliné à la

▼ RITUELS POUR ARTÉMIS

Au temple spartiate d'Artémis Orthia, des rituels étaient célébrés en l'honneur de la déesse chasseresse : danses, chœurs de jeunes filles et flagellation rituelle d'éphèbes. Ci-dessous, masque porté pendant les danses. 550 av. J.-C.

guerre : l'émulation restait donc encouragée. Par leur spécialisation militaire, qui faisait d'eux des professionnels des armes, les Spartiates pouvaient s'imposer aux habitants non spartiates de leur pays, Lacédémone, dont Sparte était la capitale : il s'agissait non seulement des hilotes, des esclaves qui leur fournissaient de quoi vivre, mais aussi des périèques, des hommes libres vivant à la périphérie de Sparte qui devaient renforcer l'armée en envoyant des contingents.

Un lopin de terre pour chacun

Selon Hérodote, les Spartiates élevèrent un sanctuaire en l'honneur de Lycurgue après sa mort, et ils l'y vénérèrent. Cette attitude aurait pu contribuer à figer les usages de Sparte, si la législation de Lycurgue avait été écrite. Mais tel n'était pas le cas. Les Spartiates ont pu faire évoluer leurs usages tout en continuant à les attribuer au même auteur incontestable. Ils ont cependant fini par prendre pleinement conscience du phénomène et, à l'époque hellénistique (III^e-I^{er} siècle av. J.-C.), on a pu pré-



AKG / ALBUM



tendre revenir à la législation originelle de Lycurgue pour introduire des nouveautés.

En particulier, lors du règne d'Agis IV (245-241 av. J.-C.), à une époque où les biens fonciers se sont concentrés entre les mains d'une centaine de propriétaires, on a dit vouloir restaurer, pour redistribuer les terres, une pratique de Lycurgue qui attribuait un lopin à chaque Spartiate. La tentative est malheureuse.

Plus tard, lors de son coup d'État de 227 av. J.-C., le roi Cléomène III tâche de s'appuyer sur l'autorité de Lycurgue pour éliminer la fonction même des cinq éphores, dans lesquels il voit, non sans raison, des concurrents de l'autorité royale qui seraient apparus en raison d'une déformation des lois de Lycurgue. D'après Plutarque, Cléomène déclare : « Les éphores ne furent d'abord et pendant longtemps que les auxiliaires des rois, mais ensuite ils attirèrent insensiblement à eux l'autorité et se constituèrent, sans que l'on y prît garde, en magistrature indépendante. »

Il est probable que la façon même dont des rois du III^e siècle av. J.-C. ont pu ainsi faire ré-

férence à Lycurgue pour essayer de redresser la situation de la cité s'appuyait sur des croyances largement partagées par les Spartiates. Mais le contexte ne pouvait plus permettre à des cités-États de s'imposer face à des puissances aux bases matérielles beaucoup plus larges, comme le royaume de Macédoine.

La défaite de Cléomène III aux portes mêmes de Sparte, à Sellasie, en 222 av. J.-C., a marqué les limites de l'entreprise. La vertu particulière de Cléomène a néanmoins contribué à alimenter le mythe de Lycurgue, de telle sorte que sa biographie, écrite par Plutarque comme celle du législateur, a nourri le mythe spartiate et celui des Égaux. ■

▲ LE PALAIS DE CNOSSOS

Ce palais était l'ancien centre du pouvoir crétois. Lycurgue aurait intégré au code spartiate certaines lois en vigueur depuis l'invasion dorienne de l'île au I^{er} millénaire av. J.-C.

Pour
en
savoir
plus

TEXTE
Vies parallèles des hommes illustres
Plutarque, Les Belles Lettres, rééd. 1993.

ESSAI
Sparte : géographie, mythe et histoire
F. Ruzé, Armand Collin, 2007.

RÉGENT ET LÉGISLATEUR DE SPARTE

Lycorgue est dépeint par le moraliste Plutarque comme un homme de grande vertu, affable avec ses concitoyens malgré la dureté de ses réformes. Dans ses *Vies parallèles*, Plutarque fait la biographie de Lycorgue, et il regroupe dans son traité *Sur les apophthegmes laconiens* de nombreux bons mots, significatifs, prêtés à des Spartiates. Certains épisodes caractéristiques sont repris ici.



1 PRÉSENTATION DU NOUVEAU ROI

À la naissance de son neveu, Lycorgue « était en train de dîner avec les magistrats. Les serviteurs vinrent lui apporter le nouveau-né. L'ayant pris dans ses bras, il déclara aux assistants, dit-on : "Spartiates, il vous est né un roi". Aussitôt, il le plaça sur le siège du roi et le nomma Charilaos [Joie du peuple] ».

LYCOURGUE PRÉSENTE SON NEVEU AUX SPARTIATES. PEINTURE DE JACQUES-Louis DAVID. 1791. MUSÉE DES BEAUX-ARTS, BLOIS.





BRIDGEMAN/INDEX • ERICH LESSING/ALBUM ET ANAGRAM

2 L'ORACLE DE DELPHES

Rentré en Grèce, Lycurgue « se rendit à Delphes. Après avoir sacrifié au dieu [Apollon] et consulté l'oracle, [...] comme il demandait de bonnes lois, la Pythie l'assura que le dieu lui accordait [une Constitution] qui serait de beaucoup supérieure aux autres ».

LYCURGUE CONSULTE L'ORACLE DE DELPHES. FRESQUE D'EUGÈNE DELACROIX, XIX^e SIECLE. ASSEMBLÉE NATIONALE, PARIS.

3 L'EXEMPLE DES CHIENS

Pour prouver l'importance de l'éducation, Lycurgue lâcha deux chiens qu'il avait élevés devant un plat de viande et un lièvre. L'un se dirigea au plat, l'autre coursa le lièvre. « Ces deux chiens », dit-il, « ont une origine commune, mais ils ont reçu une éducation différente, l'un est devenu gourmand et l'autre chasseur. »

LYCURGUE ET LES CHIENS. HUILE DE CÉSAR BEOTIUS VAN EVERDINGEN. 1660. MUSÉE MUNICIPAL D'AMSTERDAM.

4 LE SANG-FROID DE LYCURGUE

L'institution du repas commun éveilla une vive opposition parmi les riches, qui « l'assaillirent à coups de pierres [...]. Un jeune, du nom d'Alcandre, le frappa de son bâton et lui creva un œil. Lycurgue [...] se tourna vers les citoyens et leur montra son visage ensanglanté [...]. À cette vue, ils furent remplis de honte. »

LYCURGUE EXHIBE SA BLESSURE. DESSIN DE CHARLES-NICOLAS COCHIN LE JEUNE. XVIII^e SIÈCLE. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.

أَرَأَكَ قَدْ أَبْرَزْتَ لِي رَأْسَكَ قَبْلَ أَنْ تُبَرِّزَ قَرْطَاشَكَ وَلِيَتَنِي قَدْ أَلَدَ وَلَمْ يَقْلِدْ أَلَدَ وَلَسْتُ
مِنْ بَعْدِ نَقْدَ الْمَدِينَ وَلَا يَطْلُبُ إِثْرًا بَعْدَ عَيْنٍ فَإِنْ أَتَ رَضْخَتْ بِالْعَيْنِ جَهْتَ فِي

الزُّورَ

وَلَامِنْ يَطْلُبُ إِثْرًا
وَمَعْرُوفًا هَذَا
وَلَامِنْ يَطْلُبُ إِثْرًا



DES SOINS ADMINISTRÉS EN PUBLIC

Sous les yeux de la foule, un médecin prodigue des soins à un patient souffrant d'une blessure dans le dos. Miniature tirée des *Maqâmât d'al-Harîrî*. XII^e siècle.

DE NOUVEAUX INSTRUMENTS

Les Arabes se servaient d'instruments, comme l'alambic en cuivre de la page de droite, pour produire des substances utilisées ensuite en pharmacologie. Musée du quai Branly, Paris.

الا خَدَ عَيْنَ وَازْ كَتْ تَرَا الشُّحَّ أَوْيَ وَخَرَّنَ الْفَلَسِ في النَّفْسِ أَجْلَى

وَاغْرُبْ بَعْيَهُ وَالْأَفْقَادَ الْفَتَّى وَالَّذِي حَرَّمَ صَنْوَعَ الْمَيِّنَ كَمَا حَرَّمَ صَيْدَ الْحَمِيرَ بَلْ فَلَسُرْ

SOIGNER EN TERRE **D'ISLAM**

LES AVANCÉES DE LA MÉDECINE ARABE MÉDIÉVALE

Chirurgie, pharmacopée, hygiène... Dès le IX^e siècle, les savants arabes portent la médecine à un niveau jamais atteint. Dans des traités qui modernisent l'héritage antique, ils posent les bases d'une pratique qui restera en vigueur jusqu'à l'époque moderne.

FRANÇOISE MICHEAU
ENSEIGNANTE-CHERCHEUSE, PROFESSEUR ÉMÉRITE
DE L'UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE



CHRONOLOGIE

Neuf siècles de science médicale

VII^e SIÈCLE

Le départ de Mahomet pour Médine en 622 scelle la naissance de l'islam et inaugure l'expansion arabo-musulmane.

VIII^e-IX^e SIÈCLES

Traduction d'ouvrages grecs en syriaque et en arabe. Apparition des premiers traités arabes. Hunayn ibn Ishâq s'illustre comme traducteur et auteur.

X^e SIÈCLE

Le Perse Rhazès rédige sa grande encyclopédie médicale. L'Andalou Abulcasis s'illustre en matière de chirurgie.

XI^e SIÈCLE

Avicenne écrit son *Canon de la médecine*. Constantin l'Africain traduit quant à lui en latin de nombreux textes médicaux rédigés en arabe.

XII^e SIÈCLE

À Cordoue, Averroès, illustre philosophe, écrit un ouvrage de théorie médicale. À Tolède, Gérard de Crémone traduit le *Canon d'Avicenne*.

XIII^e SIÈCLE

En Égypte, Ibn al-Nafis découvre la circulation pulmonaire. À Damas, Ibn al-Baytâr décrit 1 400 plantes dans son *Livre des simples*.

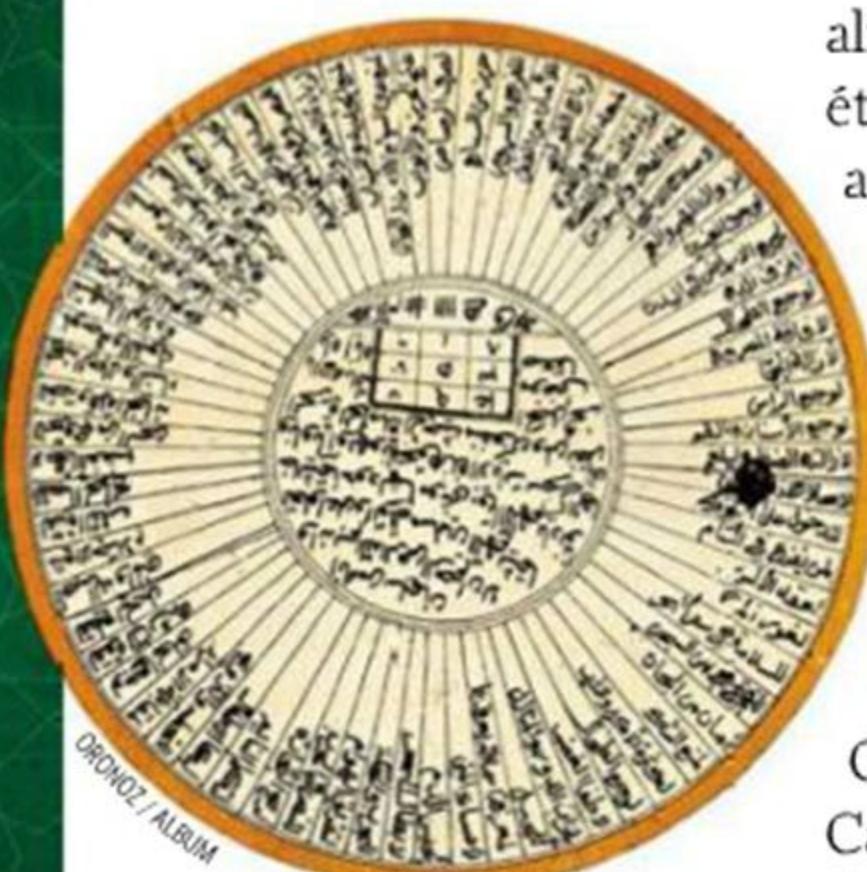
XV^e SIÈCLE

Al-Suyûti rédige *La Médecine du Prophète*. Sharaf ed-Din adapte en turc *La Chirurgie d'Abulcasis* sous le titre *La Chirurgie des Ilkhans*.



▲ UN HÔPITAL DU XIII^e SIÈCLE

Ci-dessus, façade de l'hôpital de Divriği en Turquie, fondé en 1228-1229. Il est rattaché à la mosquée, dont on aperçoit la porte sur la gauche.



TALISMAN CURATIF.
INSTITUT ORIENTAL, NAPLES.

En 1340, de nouveaux statuts de l'université de médecine de Montpellier fixèrent la liste des ouvrages que les maîtres devaient lire et commenter. À côté des grands traités des médecins grecs Galien et Hippocrate, figuraient aussi au programme des ouvrages de médecins arabes : le *Canon de la médecine* d'Avicenne, l'*Isagoge* de Iohannitius et les études consacrées par Isaac Israeli aux fièvres et aux aliments. Nous disons de ces médecins qu'ils étaient « arabes » parce qu'ils écrivaient en arabe, langue de science et de culture utilisée dans toutes les régions de l'empire des califes, de l'Iran à l'Espagne, quelle que soit leur région d'origine ou leur appartenance confessionnelle. La place qui leur est alors accordée n'est pas pour surprendre. Les traductions de l'arabe au latin effectuées d'abord au XI^e siècle par Constantin l'Africain dans l'abbaye du mont Cassin, puis au XII^e siècle à Tolède par Gérard de Crémone, avaient imposé leurs ouvrages comme sources du savoir médical.



W4 W0741 / 16E 300301

Ibn Sînâ, connu en Occident sous le nom d'Avicenne (980-1037), est un grand savant persan, qui a connu une carrière mouvementée, mais sans quitter l'Iran. Il rédigea en arabe une volumineuse compilation, intitulée *Al-Qânûn fî l-tibb*, le *Canon de la médecine*, qui a dominé l'enseignement de cette discipline en Orient comme en Occident durant des siècles. Elle rassemble tout le savoir en cinq grands livres : les connaissances théoriques et générales ; un inventaire de quelque 760 médicaments simples ; les maladies affectant une partie du corps ; les maladies affectant tout le corps ; les médicaments composés, leur fabrication et leur usage.

Tout est question d'humeurs

Isaac Israeli et Iohannitius, également au programme de l'université de Montpellier, étaient pour le premier un médecin juif (Ishâq al-Isrâ'îlî), qui vécut à Kairouan, en Tunisie, au x^e siècle, et pour le second un chrétien nestorien (Hunayn ibn Ishâq), qui servit au ix^e siècle les califes abbassides et qui s'illustra double-



AKG / AUF EJM

ment, comme l'un des principaux traducteurs qui firent connaître dans le monde arabe les écrits de Galien, et comme rédacteur des ouvrages qui assurèrent la diffusion de ce savoir puisé chez les Grecs. Le plus connu est une introduction, présentée sous forme de questions-réponses et traduite en latin sous le titre d'*Isagoge*. Il commence ainsi : « En combien de parties se divise la médecine ? — En deux parties — Quelles sont-elles ? — La théorie et la pratique. » Suit alors l'exposé de la doctrine médicale, qui repose largement sur les conceptions héritées d'Aristote, Hippocrate et Galien : toutes les substances terrestres dérivent de quatre éléments, la terre, l'air, le feu et l'eau. Chacun de ces éléments est composé d'un couple de qualités primaires : le chaud, le froid, l'humide, le sec. Tous les corps vivants sont formés de quatre humeurs (au sens étymologique de liquide organique) : le sang, qui dérive de l'air, chaud et humide ; la bile, qui dérive du feu, chaud et sec ; l'atrabilis, qui dérive de la terre, froide et sèche ;

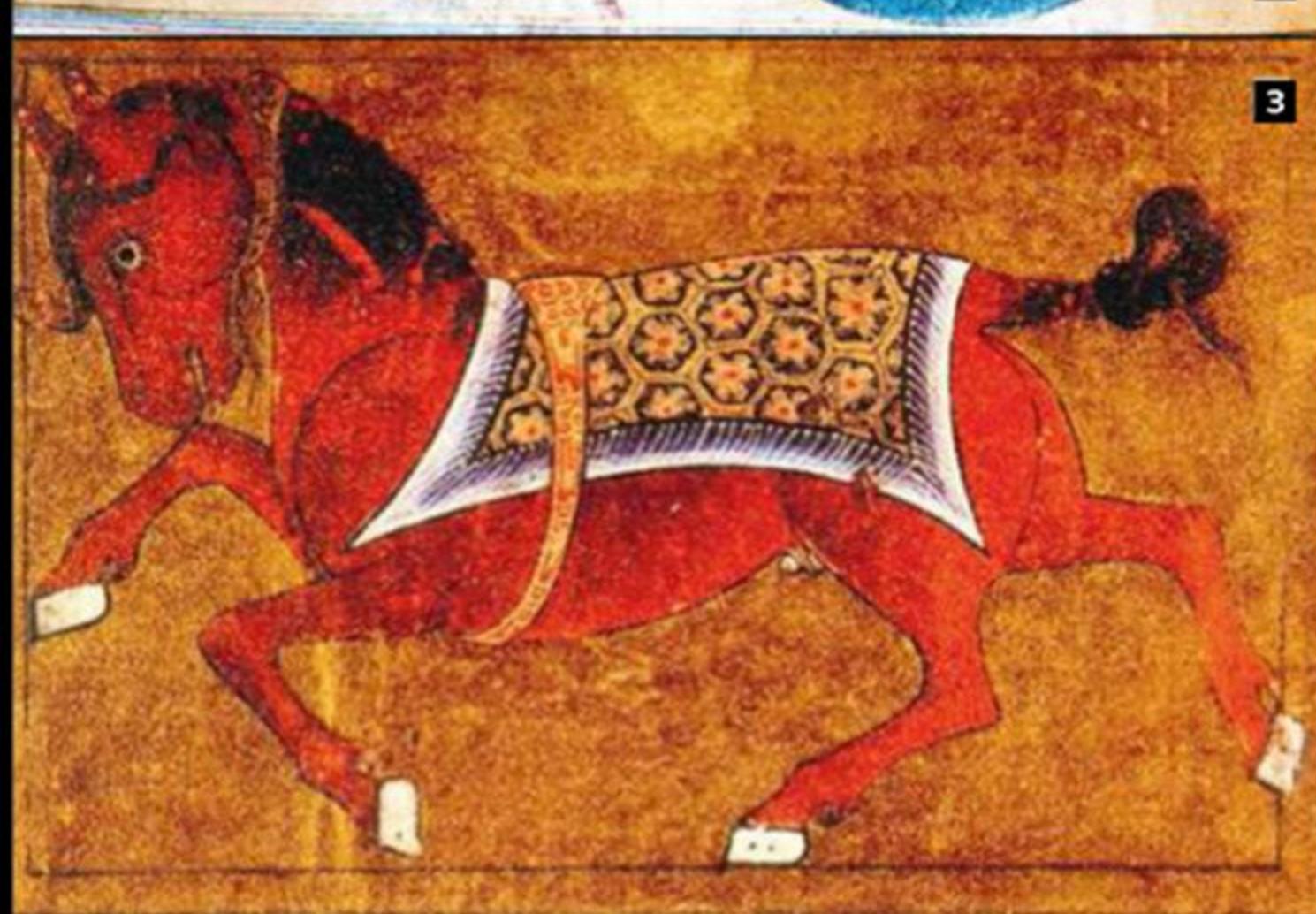
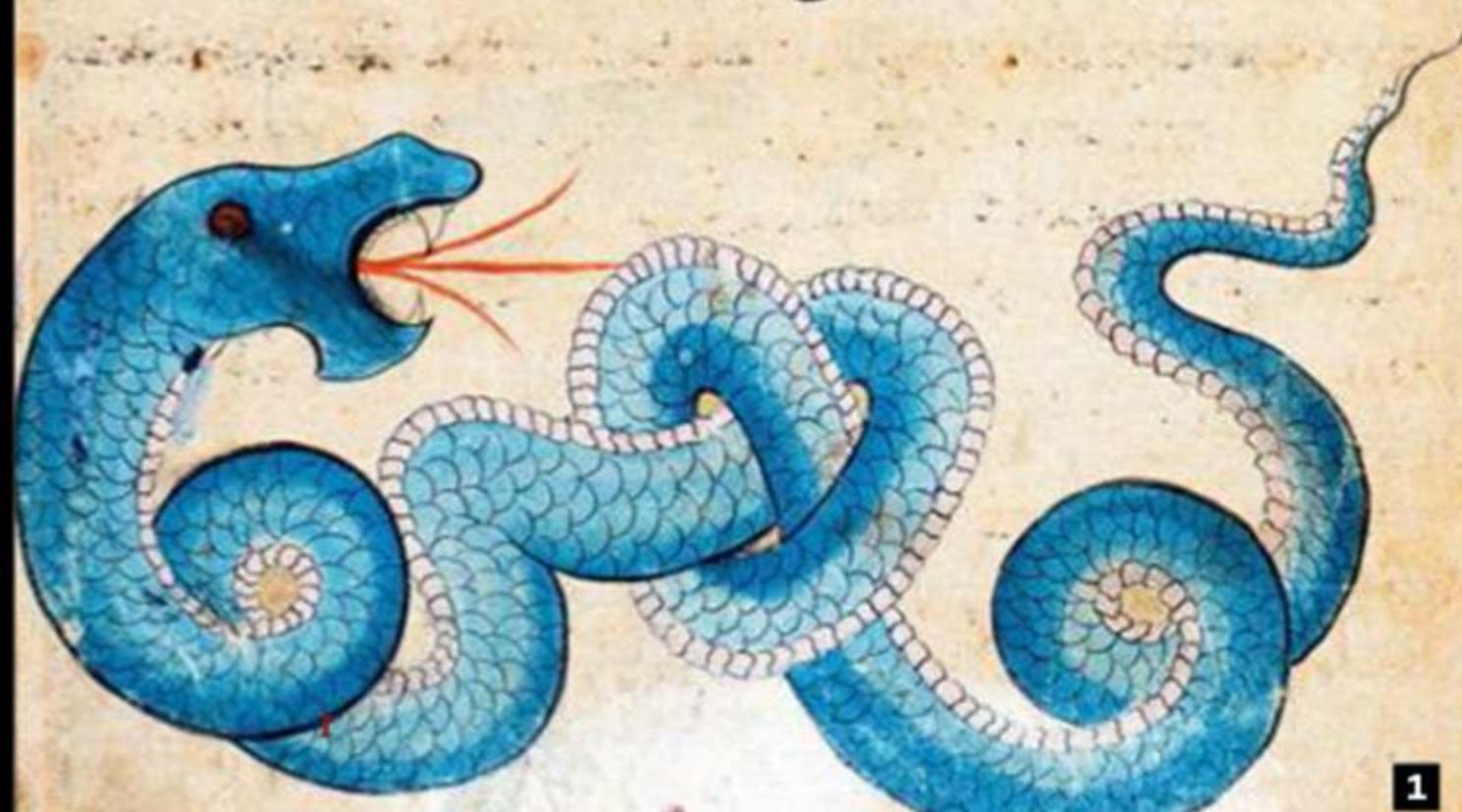
▼ PRÉPARATIONS THÉRAPEUTIQUES

Les médecins arabes étaient également pharmaciens et élaboraient eux-mêmes leurs médicaments. Ci-dessous, récipient de pharmacie fabriqué à Damas au XIV^e siècle.



AKG / ALBLPA

كروان بـهـنـ طـهـرـيـنـ غـطـيمـ يـهـلـكـ موـاـشـيـمـ وـكـلـ مـنـ هـجـدـ مـنـ النـاسـ اـسـكـنـدـرـ
نـذـ الـكـانـ اـسـتـفـاـثـ اـهـلـاـدـ فـالـوـاـنـ اـثـيـنـ اـهـلـكـ موـاـشـيـنـ اـخـرـ جـبـلـاـ لـهـ كـلـ يومـ ثـوـرـينـ فـطـيـفـةـ تـصـبـهـمـ اـفـرـيـقـاـ مـنـ مـصـعـهـ
بـلـ اـثـيـنـ كـاـتـحـاـبـ اـتـوـادـ، وـعـيـنـاءـ تـقـدـانـ كـاـبـرـقـ اـخـاطـفـ وـأـتـارـ يـغـرـجـ مـنـ فـيـهـ فـيـلـعـ الـثـوـرـينـ وـيـعـودـ اـلـمـوـصـفـهـ
لـهـ جـبـلـ الـثـوـرـينـ يـعـصـدـ الـعـامـ وـالـمـدـنـ وـيـتـلـفـ مـنـ الـمـاـشـيـ وـالـنـاسـ مـاـشـاـ، اـفـهـ عـالـىـ وـاـنـ الـنـيـةـ صـارـتـ لـلـتـيـرـ فـانـ دـامـ عـلـىـ اـلـكـ
الـقـرـوـبـ مـنـ يـهـلـكـ الـمـدـنـ وـاـلـقـتـرـ فـتـلـعـيـنـ زـانـ الـتـيـرـ اـكـلـاـ.



le phlegme, qui dérive de l'eau, froide et humide. La bonne santé résulte du mélange bien proportionné des humeurs dans chaque partie du corps et dans le corps en son entier, selon le tempérament propre à chaque individu (sanguin, atrabilaire, etc.) et soumis à des variations selon la saison, la région habitée, l'âge de la vie. Si l'une ou l'autre de ces humeurs est en excès, l'équilibre est rompu et le médecin doit appliquer un traitement permettant de rétablir la situation initiale. Ainsi, quelques pages plus loin, le catéchisme médical de Hunayn ibn Ishâq poursuit par cette question : « Comment estimer la qualité du médicament ? – Par la nature de la maladie. Si la maladie est chaude, il faut que le médicament avec lequel on la traite soit un médicament froid ; si elle est froide, un médicament chaud. »

▼ MATÉRIEL
CHIRURGICAL

CHIRURGICAL
Les traités médicaux possédaient souvent de nombreuses illustrations, comme cette représentation d'instruments chirurgicaux tirée d'un ouvrage d'Abulcasis.

voir une modification de l'équilibre humoral, et le médecin doit trouver cette cause, pour pouvoir ensuite agir efficacement. La médecine arabe, comme la médecine grecque, rejette toute attitude providentialiste, magique ou purement empiriste. Elle n'en fait pas moins une large place à l'observation et à la pratique. Et c'est assurément dans ce domaine qu'elle a marqué des avancées significatives.

Les grands médecins surent allier un immense savoir théorique à une observation aiguë des cas cliniques. Ainsi Rhazès rédigea au début du x^e siècle, à Rayy (en Iran) ou à Bagdad, on ne sait, un petit traité sur la variole, dans lequel il décrit avec une rare précision les symptômes qui annoncent l'éruption de cette maladie. Cette monographie occupe un rang important dans l'histoire de l'épidémiologie et au xviii^e siècle, quand elle fut traduite en anglais, elle faisait encore autorité. Rhazès était un esprit encyclopédique qui laissa une œuvre prolixe dans les domaines les plus variés, philosophie, mathématiques,





SOIGNER AVEC LES ANIMAUX

Le monde arabe reprend une tradition médicale millénaire consistant à employer des organes d'animaux. Ibn al-Durayhim, originaire de Mossoul (Irak actuel), compila des textes médicaux antérieurs dans le manuscrit du *Livre des vertus des animaux*, conservé à la bibliothèque de l'Escurial, à Madrid.

1 LA VIPÈRE

« On peut soigner un érysipèle en y appliquant un baume de cendres de vipère et de vinaigre, qui soulage également les hémorroïdes. Si on mélange ces cendres avec du zinc, cela soulage les démangeaisons. »

MINIATURE TIRÉE DES MERVEILLES DES CHOSES CRÉÉES DE ZAKARIYA AL-QAZWINI, XIV^e SIÈCLE.

2 LE LIÈVRE

« Ingérée avec du vin pur, la priserre du lièvre soulage la fièvre quarte. Mélangée à de la guimauve et de l'huile, elle permet d'extraire les pointes de flèche. Elle guérit aussi les enfants sujets aux angoisses nocturnes. Si on l'administre à une femme, elle tombe enceinte. »

MINIATURE TIRÉE DU PANCHATANTRA, XIV^e SIÈCLE.

3 LE CHEVAL

« En cas de sang dans les urines, [...] mélanger de la myrrhe, de la lavande, de la résine et de l'encens à de la bile de cheval, puis boire trois doigts de cette

préparation dilués dans de l'eau de cumin. [...] La sueur de cheval provoque quant à elle l'avortement. »

4 LE CHAMEAU

« Ingérés au printemps, son lait et ses urines débarrassent des douleurs de foie et préviennent les tumeurs susceptibles de se développer sur cet organe et au niveau du nombril. [...] Ils soignent également toutes les plaies sur lesquelles ils sont appliqués. »

MINIATURE TIRÉE DE LA RÉVÉLATION DES SECRÉTS D'IBN AL-GHANIM MAQDISI, XIV^e SIÈCLE.

5 LE HÉRON

« Découpez des testicules de héron, saupoudrez-les de sel, laissez-les sécher et réduisez-les en poudre. Mélangez-les avec de l'écum de mer, des excréments de lézard et du sucre candi en quantités égales. [...] Ce mélange guérira les leucomes. »

3 ET 5 MINIATURES TIRÉES DU LIVRE DES VERTUS DES ANIMAUX, BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-LAURENT DE L'ESCURIAL.

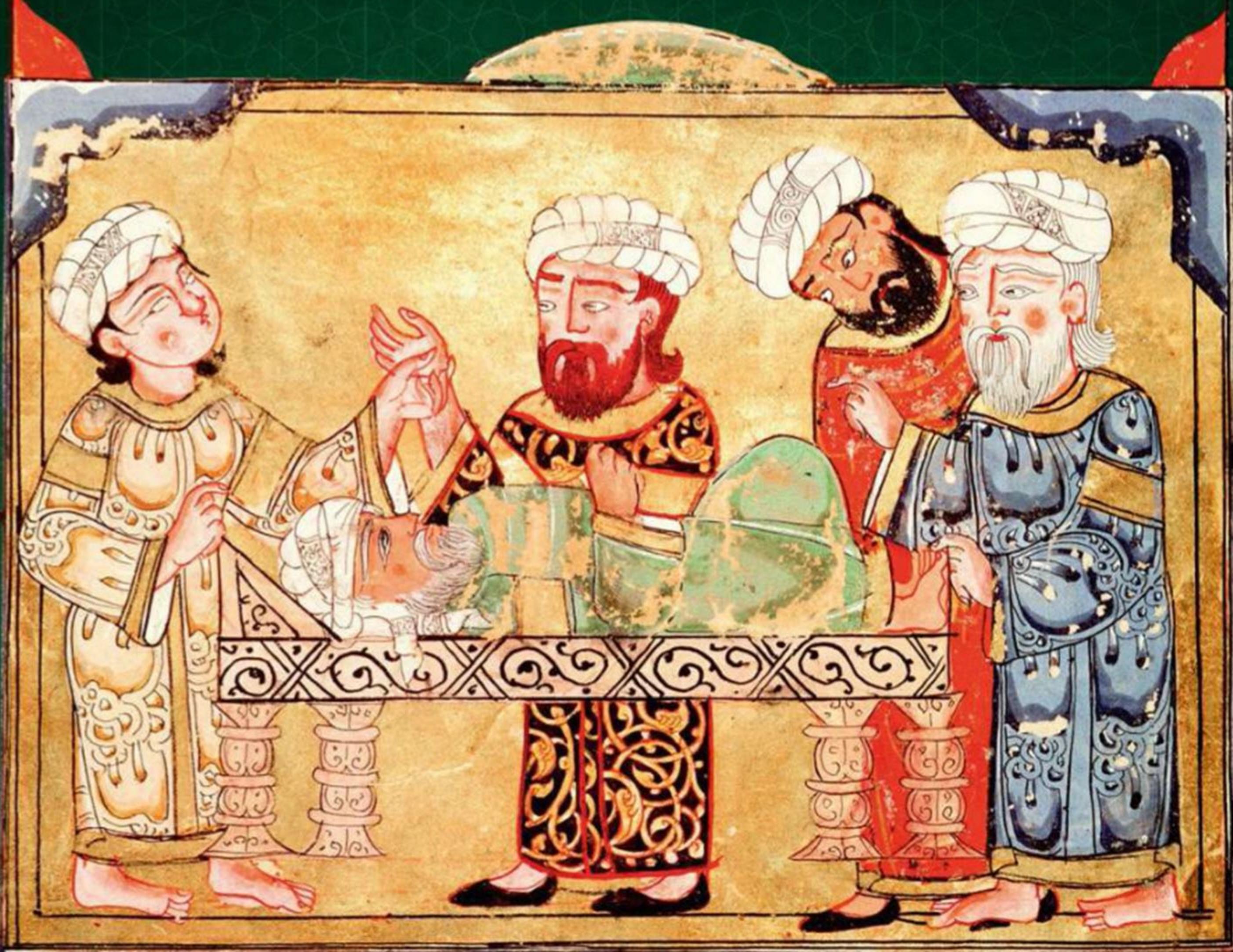
astronomie, alchimie, médecine. Parmi les 61 traités médicaux qui lui furent attribués par un auteur du XI^e siècle, le *Kitâb al-Hâwî* occupe une place particulière. Son titre signifie « le livre qui contient tout » et fut transcrit en latin sous le terme de *Continens*. Pour chaque sujet abordé, le savant rapporte d'abord les opinions des Anciens, médecins grecs surtout, mais aussi syriaques, indiens et arabes. Il les complète et les critique ensuite avec ses propres remarques. Par exemple, à propos de la plaie des artères, il répond aux hésitations des Anciens pour savoir si la cicatrisation en est possible, par le récit détaillé du traitement qu'il a appliqué avec succès. Ou, autre exemple, à propos des ulcères de l'estomac, il n'hésite pas à écrire que les éléments de diagnostic énoncés par Galien sont erronés et il les corrige d'après ses propres observations.

L'importance de l'hygiène de vie

Dans le domaine de l'ophtalmologie, les Arabes ont acquis une remarquable expérience, sans doute parce que les maladies oculaires étaient très répandues en Orient. L'étude de la physiologie de l'œil, qui va de pair avec les grands progrès réalisés en optique, fut menée avec précision, notamment dans le *Livre des questions sur l'œil* rédigé par Hunayn ibn Ishâq, également sous cette forme pédagogique des questions-réponses. Les différentes membranes et humeurs de l'œil ont, explique l'auteur, une fonction propre tout en concourant à « servir » le cristallin (l'humeur glaciale) qui est considéré comme l'organe central de la vision, et non comme une lentille optique assurant le passage des rayons lumineux. Cette erreur fondamentale n'a pas empêché de prescrire avec efficacité de nombreux collyres

laires étaient très répandues en Orient. L'étude de la physiologie de l'œil, qui va de pair avec les grands progrès réalisés en optique, fut menée avec précision, notamment dans le *Livre des questions sur l'œil* rédigé par Hunayn ibn Ishâq, également sous cette forme pédagogique des questions-réponses. Les différentes membranes et humours de l'œil ont, explique l'auteur, une fonction propre tout en concourant à « servir » le cristallin (l'humeur glaciale) qui est considéré comme l'organe central de la vision, et non comme une lentille optique assurant le passage des rayons lumineux. Cette erreur fondamentale n'a pas empêché de prescrire avec efficacité de nombreux collyres

Avec la conquête d'anciennes régions hellénisées, les musulmans découvrent les grands textes de la médecine antique.



COMMENT APPRENDRE LA MÉDECINE

L'ENSEIGNEMENT DE LA MÉDECINE reposait, comme pour toutes les disciplines, sur la lecture, le commentaire et la mémorisation d'ouvrages à portée encyclopédique, comme le *Canon* d'Avicenne. Le disciple lisait devant un maître qui le corrigeait et apportait un commentaire fondé sur d'autres ouvrages ou sa propre pratique. À côté de ces cercles savants, la transmission d'un savoir-faire était largement assurée sur le mode de l'apprentissage, souvent dans un cadre familial. Les hôpitaux furent également des lieux d'enseignement, à l'image de l'établissement fondé par Nûr al-Dîn en 1154 à Damas, où le médecin-chef rassemblait à la fin de la journée les étudiants qui l'avaient accompagné dans ses tournées pour lire et discuter les ouvrages des Anciens.

بجهات مختلف اور اعصاب مختلف اوضاع باشد کہ ہر کیا زان
تھرکیک عضو کند بہ اجنبت و درین حالت آن عضله کیا کد
کند از فعل خود و کر این دو عضله متضاد و درین حالت
تھرکیک عضو کند تھرکیک پسچ جب از تجهات نشود
بل منشوی و قائم باند شد لافت دو عضله دار و نکے
ور باطن کفت کر جوں مت شیخ شوکفت بھم کید و بک
عصفه و رباطہ کر مت شیخ شوکفت منعقد کر دو
اک ہر دو باعسم مت شیخ کر دو کفت مت شیقم باند

AKG / ALBUM



▲ OBSERVATION SUR LE TERRAIN

Ci-dessus, un médecin auprès de son patient.
Miniature extraite d'un manuscrit des *Maqâmat* d'al-Harîrî. École perse, XVI^e siècle. Bibliothèque nationale de Vienne.

◀ LA LEÇON DU MAÎTRE

Ce médecin entouré de ses élèves est peut-être Avicenne. Ils regardent un dessin du corps humain, posé au sol devant eux. Miniature d'un manuscrit perse du XVII^e siècle.



AKG / ALBUM

contre les infections et de pratiquer l'opération de la cataracte par abaissement du cristallin ou par succion.

La chirurgie est souvent citée comme un autre des titres de gloire de la médecine arabe. Il est vrai qu'avec Abulcasis, né vers 926 près de Cordoue, la pratique de cet art acquiert un prestige nouveau. Une partie de son traité médical est en effet consacrée aux opérations de toutes sortes : cautérisation et suture des plaies, emploi des substances hémostatiques (arrêtant l'hémorragie), ligature des artères, chirurgie oculaire et dentaire, traitement des fractures et luxations, trachéotomie, cautérisation du cancer, et bien d'autres. Mais la notoriété de son œuvre tient surtout aux descriptions des différents instruments accompagnées d'illustrations dans nombre de manuscrits. D'autres ouvrages, plus tardifs, mais également séduisants par leurs figures, plus plaisantes que savantes, ont largement contribué à la renommée de la chirurgie arabe. En réalité, celle-ci n'a joué qu'un rôle second dans la pratique thérapeutique.

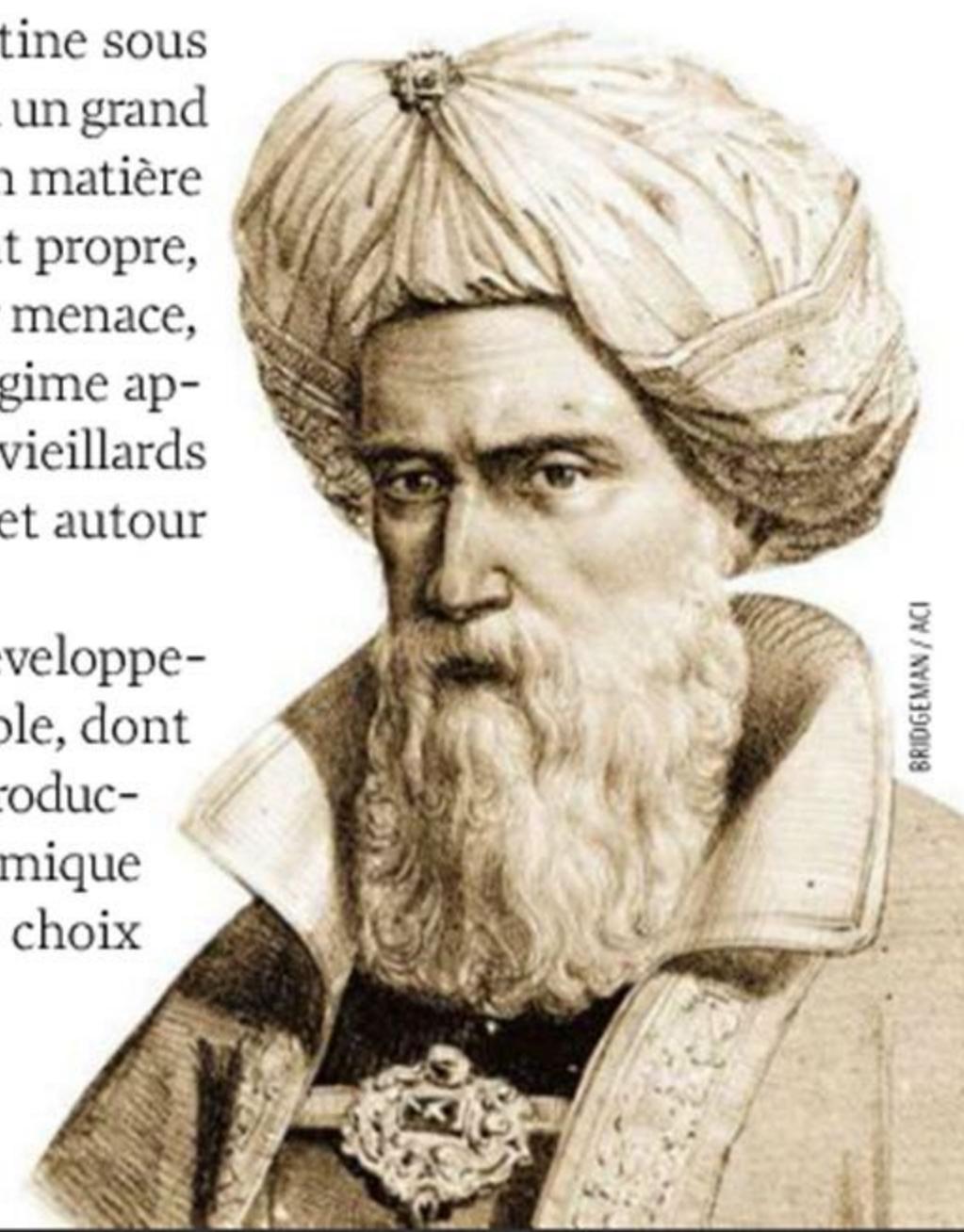
Les médecins arabes avaient une haute opinion de leur rôle selon l'adage souvent répété : le but de la médecine est double, maintenir la santé et guérir les maladies. La meilleure voie était à leurs yeux d'appliquer un régime alimentaire et une hygiène de vie (y compris dans le domaine de la sexualité) qui permettaient à l'homme de se maintenir en santé, ou de la retrouver si nécessaire. Ainsi, l'un de ces manuels d'hygiène, le *Kitâb Taqwîm al-sîhhâ* d'Ibn Butlân, dont la traduction latine sous le titre *Tacuinum sanitatis* remporta un grand succès, prescrit de se conformer, en matière d'alimentation, à son tempérament propre, mais, dès que l'excès d'une humeur menace, d'en combattre les effets par un régime approprié. Par exemple, en hiver, les vieillards doivent combattre le froid en eux et autour d'eux par des aliments chauds.

La pharmacologie a connu un développement particulièrement remarquable, dont l'Occident fut tributaire jusqu'à l'introduction des médicaments d'origine chimique à l'époque moderne. C'est dans le choix

LA SEXUALITÉ N'ÉTAIT PAS UN TABOU

Si les œuvres qui traitent de la sexualité exaltent la maternité, elles n'en reconnaissent pas moins la contraception et l'avortement. Il y est également souvent question de l'homosexualité masculine. Les *Livres sur la libido* (*Kitâb al-bah*) conjuguent sexologie et érotologie ; ils étudient en détail l'embryologie, l'obstétrique, la pédiatrie et les troubles sexuels, et contiennent par ailleurs de fines observations sur la frigidité et l'impuissance psychologique. Leurs auteurs abordent également les substances aphrodisiaques et anti-aphrodisiaques. Si ces œuvres ne manquèrent pas de scandaliser l'Angleterre victorienne du XIX^e siècle, elles susciteront en revanche l'enthousiasme de Richard F. Burton, le voyageur et érudit auquel on doit la traduction des *Mille et Une Nuits* et... du *Kamasutra*, le célèbre traité érotique hindou.

▼ LE SAVANT AVICENNE
Ce Persan, décédé en 1037, fut tout autant un grand philosophe qu'un grand médecin. Gravure du XIX^e siècle.



BRIDGEMAN / ACI



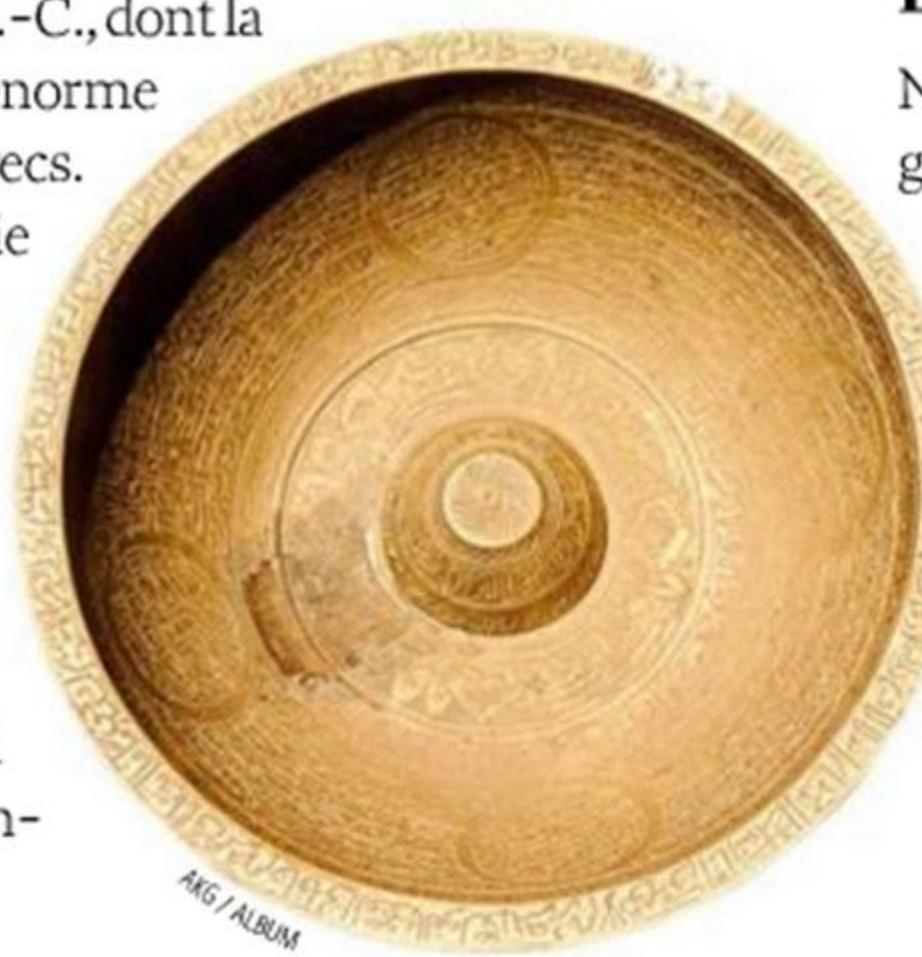
L'ART DE LA CHIRURGIE

Pendant 14 ans, Sharaf ed-Din exerça comme chirurgien à l'hôpital d'Amasya, en Turquie. En 1466, il présenta au sultan ottoman Mehmet II son ouvrage, la *Chirurgie des Ilkhans*, où il aborde la cautérisation, l'incision et des traitements chirurgicaux comme la réduction de fractures.

d'une drogue en fonction de la nature de la maladie et du tempérament du patient que résidaient l'art et le savoir du médecin. Les traités sur les médicaments, simples ou composés, pouvaient l'y aider. Par médicaments simples, il convient d'entendre les produits qu'offre la nature, principalement les plantes, mais aussi quelques éléments minéraux ou animaux. Ainsi le deuxième livre du *Canon* d'Avicenne donne la liste d'environ 760 de ces ingrédients. Nombre d'entre eux se trouvaient déjà décrits dans la *Materia medica* de Dioscoride, médecin grec du 1^{er} siècle apr. J.-C., dont la traduction en arabe avait exigé un énorme travail d'identification des noms grecs. La pharmacopée arabe fut enrichie de bien d'autres éléments d'origine indo-persane, connus notamment par la version arabe du *Traité des poisons* de Shanaq, ou puisés dans les traditions locales. Au XIII^e siècle, Ibn al-Baytār rédigea un *Livre des simples*, qui marque l'apogée de ce travail d'iden-

▼ L'ESPRIT ET LE CORPS

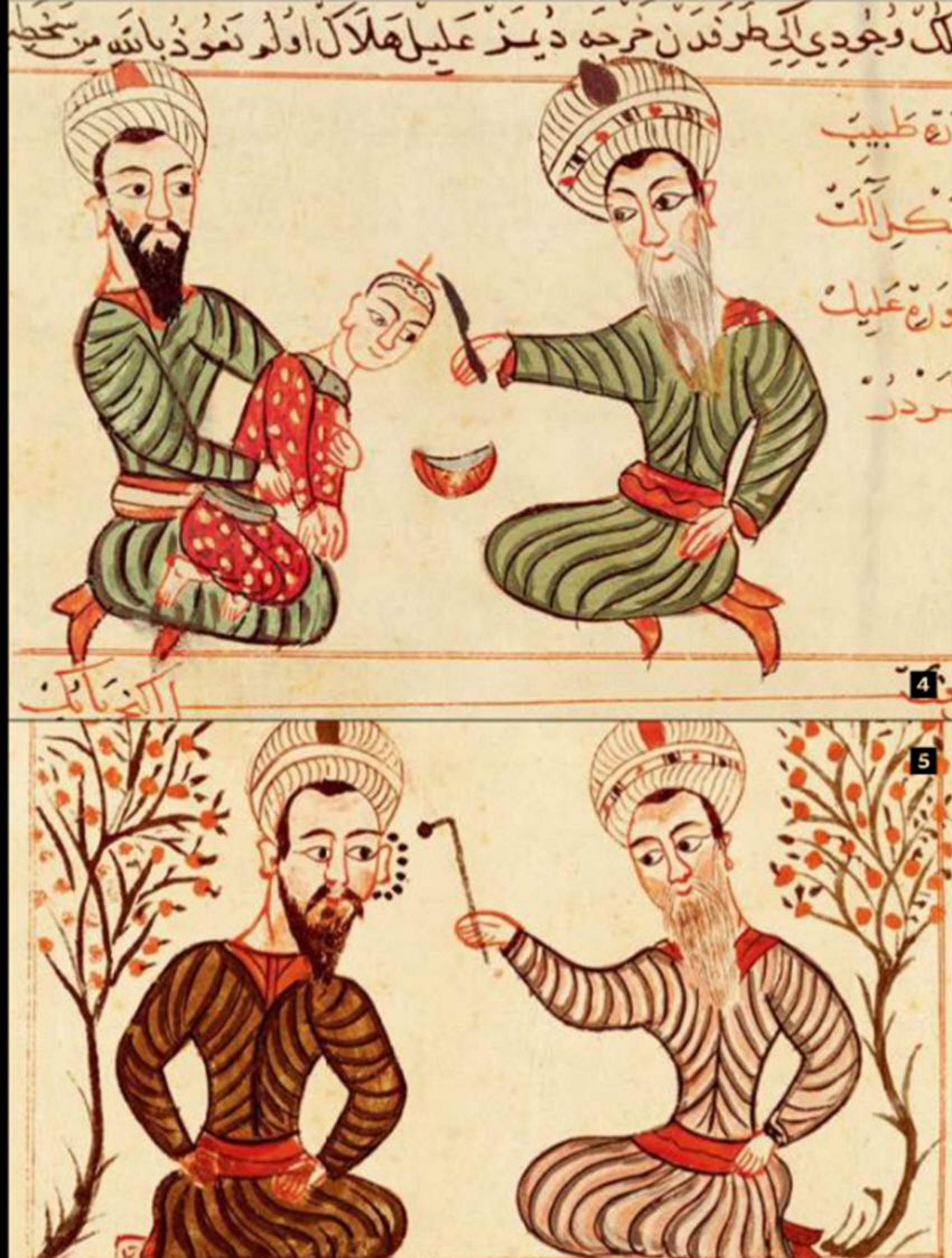
On considérait que boire de l'eau dans ce bol, ramené de La Mecque par les pèlerins, avait des pouvoirs de guérison. Les fidèles étaient aussi confiants dans les vertus de la prière que dans la connaissance du médecin.



tification, de classification et de compilation, avec la description de 1 400 plantes dont 400 étaient inconnues des médecins grecs. Il ne cite pas moins de 260 sources auxquelles il ajoute ses propres observations de botaniste herborisant dans les environs de Damas. Ces médicaments simples entraînent dans la formule des médicaments composés, dont de nombreux ouvrages, à l'instar du livre V du *Canon*, indiquent les modalités de préparation, de conservation et d'utilisation.

La « médecine du Prophète »

Notre intérêt, voire notre admiration, pour ces grands savants arabes et leurs travaux ne doit pas masquer une réalité sociale qui nous échappe largement. Hors des cercles privilégiés, ceux des élites urbaines, rares devaient être les malades qui bénéficiaient de cette médecine de pointe, assurément coûteuse. La fondation d'hôpitaux par des princes soucieux du bien public avait précisément pour but d'offrir à un plus grand nombre de malades un lieu où ils pourraient



UNE ENCYCLOPÉDIE DE MÉDECINE

La *Chirurgie des Ilkhans* se fonde sur le recueil le plus réputé de chirurgie médiévale, que l'on doit à l'Andalou Abulcasis. Médecin attitré des califes de Cordoue Abd al-Rahman III et al-Hakam II, il fut également considéré comme le père de la chirurgie, une discipline à laquelle il consacra d'ailleurs le dernier livre de son *Kitâb al-Tasrif*, un énorme manuel organisé en 30 chapitres que l'auteur rédigea à partir de nombreuses sources antérieures et de ses propres expériences.

LA PRATIQUE DE LA CHIRURGIE

Comme il n'existant pas d'anesthésie assez puissante ni d'asepsie permettant d'éviter les risques d'infection, la chirurgie était moins utilisée pour soigner les maladies internes que pour traiter des plaies et des traumatismes, procéder à l'ablation d'abcès et d'excroissances superficielles, et appliquer des cautères (fers chauds) permettant entre autres de détruire les tissus malades. On pratiquait également l'extraction de calculs urinaires et l'on opérait les cataractes.

QUELQUES EXEMPLES D'OPÉRATIONS

L'œuvre de Sharaf ed-Din illustre de nombreuses opérations, comme celles représentées ci-contre : 1 application d'un cautère pour traiter le déchaussement des dents ; 2 extirpation des hémorroïdes ; 3 ponction de la cavité abdominale pour aspirer le liquide péritonéal au moyen d'une canule chez les patients souffrant d'hydropisie ; 4 drainage du fluide accumulé dans la tête d'un enfant ; et 5 emploi d'un cautère pour soulager la migraine.

profiter de soins de qualité. Mais tout laisse penser que les pratiques les plus courantes étaient fort éloignées des prescriptions exposées dans les ouvrages savants. Cette médecine populaire, au demeurant mal connue, est largement présente dans les ouvrages qui, sous le titre de *Médecine du Prophète*, rassemblent des recettes et des conseils attribués à Mahomet. Leur origine remonte aux recueils de *hadîths*, compilés au ix^e siècle, offrant des traditions où l'on relève, pour le domaine de la médecine, un mélange de pratiques élémentaires qui ont pu être celles de l'Arabie préislamique, d'exhortations pieuses, de conseils d'hygiène et de diététique. Ultérieurement, ces ouvrages, dont le plus célèbre encore largement diffusé de nos jours fut rédigé par al-Suyûtî à la fin du xv^e siècle, se présentent à nous comme des ensembles éclectiques qui juxtaposent des recommandations et des recettes puisées aux sources les plus diverses, y compris Hippocrate et Avicenne.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'affirmer que les traditions prophétiques

soient authentiques ; sans doute furent-elles progressivement consignées pour conforter les croyants malades et les encourager à se soigner, et non à s'en remettre au seul décret divin. En ce sens, elles purent stimuler, mais non fonder, l'essor d'une science médicale qui, on l'a vu, recueillit, développa et enrichit l'héritage de l'Antiquité. Même si les présupposés et les méthodes ont considérablement changé à l'époque moderne, l'effort pour insérer la démarche du praticien dans un cadre de réflexion rationnelle et globale contribua largement à la naissance d'une science de la médecine, qui devint en Occident une matière enseignée dans les universités et réservée à un corps de spécialistes. ■

▲ UN MANUEL DE SPÉIALISTES

Les miniatures ci-dessus sont tirées d'une copie de la *Chirurgie des Ilkhans*, conservée à la Bibliothèque nationale de France, à Paris. D'autres copies de ce traité de Sharaf ed-Din sont conservées à Istanbul.

Pour en savoir plus

ESSAIS
La Médecine arabe et l'Occident médiéval
D. Jacquart et F. Micheau, Maisonneuve et Larose, rééd. 1996.
À l'ombre d'Avicenne. La médecine au temps des califés
Collectif, Institut du Monde arabe, 1996.

LES AVANCÉES MÉDICALES

Les médecins de l'islam médiéval firent non seulement progresser le diagnostic des maladies et l'emploi de certains instruments, mais ils s'intéressèrent aussi à toutes les pratiques susceptibles de favoriser le bien-être du corps et de l'âme, depuis le bain jusqu'aux parfums.

◀ FIOLE À PARFUM
EN VERRE FABRIQUÉE EN
ÉGYPTE. XII^e-XIII^e SIÈCLES.
MUSÉE D'ART DE SAINT-Louis, ÉTATS-UNIS.

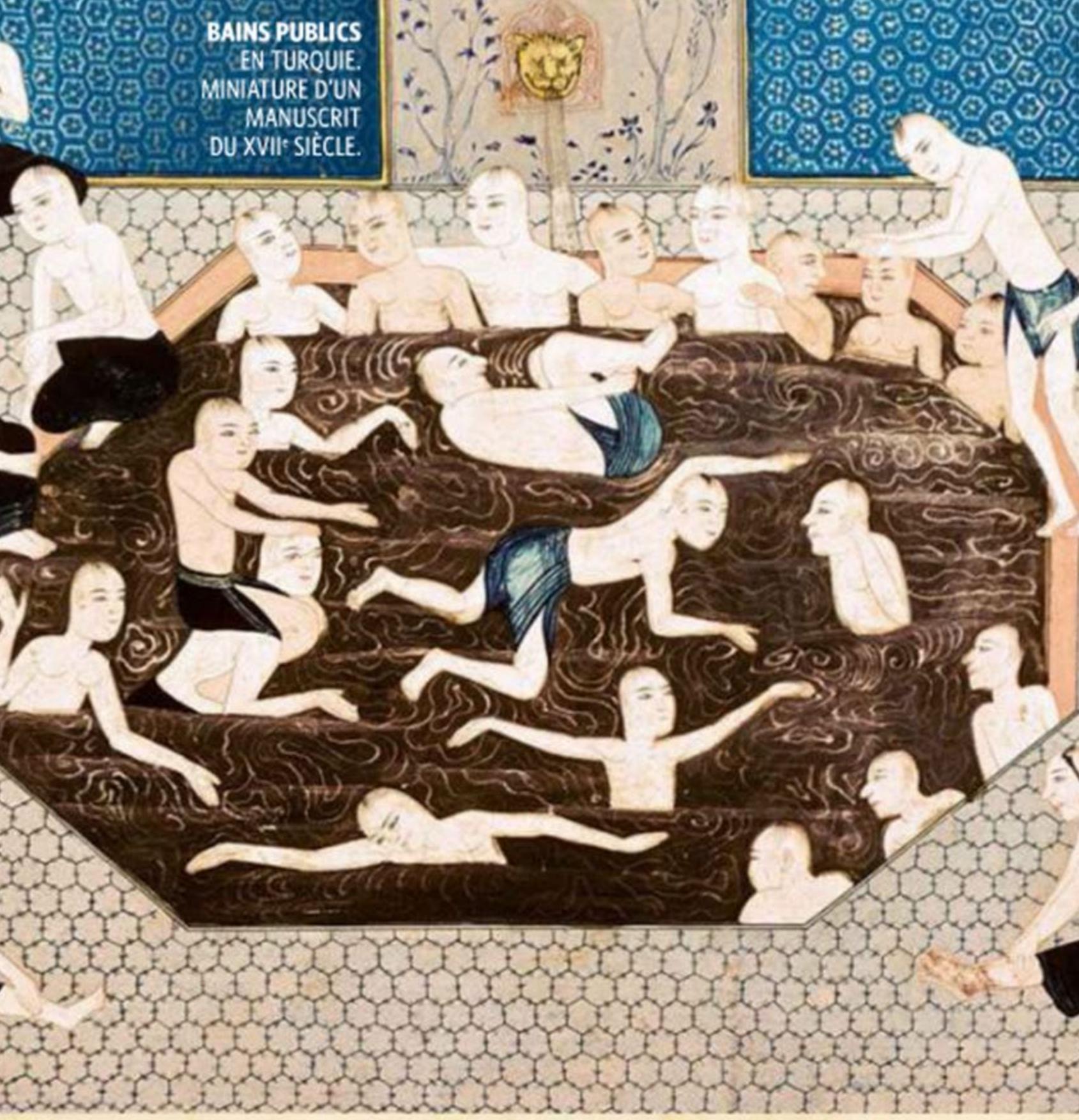
BRIDGEMAN / ACF



[1] La cosmétologie

Avenzoar lui consacre au XII^e siècle un traité dans lequel il recommande des pommades, des onguents pour soigner les affections de la peau, des poudres dentaires ou encore des collyres.

[2]



AKG / ALBUM

[3]

[2] Traiter la variole

C'est Rhazès qui décrit pour la première fois au X^e siècle la variole. Il recommande de la traiter en frottant les pustules avec du santal, de l'argile d'Arménie, du camphre, du vinaigre et de l'eau de rose.

◀ PRÉPARATION DE MÉDICAMENTS POUR UN MALADE DE LA VARIOLE (À DROITE). CANON D'AVICENNE. MINIATURE DU XVII^e SIÈCLE.



[3] La balnéothérapie

Selon Ibn Jazla (décédé en 1100), le bain « ouvre les pores et en extrait les humeurs superflues. Il dissout les flatulences et permet un meilleur écoulement de l'urine », entre autres vertus.



DEA / ALBUM



▲ **MANDRAGORE,**
MANUSCRIT DE
LA MATERIA MEDICA
DE DIOSCORIDE. XIV^e
SIÈCLE. BIBLIOTHÈQUE
DE L'ARSENAL, PARIS.

[4] L'anesthésie

On utilisait une « éponge soporifique » imbibée d'un mélange liquide d'opium, de mandragore, de jusquiame, de lierre et d'euphorbe. On l'appliquait sur le nez du patient pour l'endormir.

▶ **SYSTÈMES CIRCULATOIRE**
ET DIGESTIF. ILLUSTRATION
D'UN MANUSCRIT PERSE
DÉTÉ DE 1396. BRITISH
MUSEUM, LONDRES.

[4]

[5] L'endoscopie

On considère Abulcasis comme le précurseur de l'endoscopie chirurgicale. Il utilisait des spéculums pour écarter les parois du vagin, afin de cautériser les verrues du col de l'utérus.

BRIDGEMAN / ACI



[7] L'alcool

Le perfectionnement de l'alambic en terre d'Islam permettait de distiller des substances médicinales et odorantes. L'alcool apporta une importante contribution à la pharmacologie.

▲ **EXAMEN DE L'URÈTRE**
D'UN PATIENT MASCHIN.
MINIATURE DE LA
CHIRURGIE DES ILKHANS,
DE SHARAF ED-DIN. 1466.

▶ **DISTILLATION RÉALISÉE**
AU MOYEN D'UN
ALAMBIC. MINIATURE
TIRÉE D'UN TRAITÉ
D'ALCHIMIE MUSULMAN.

[5]

[7]

BPK / SCALA FLORENCE

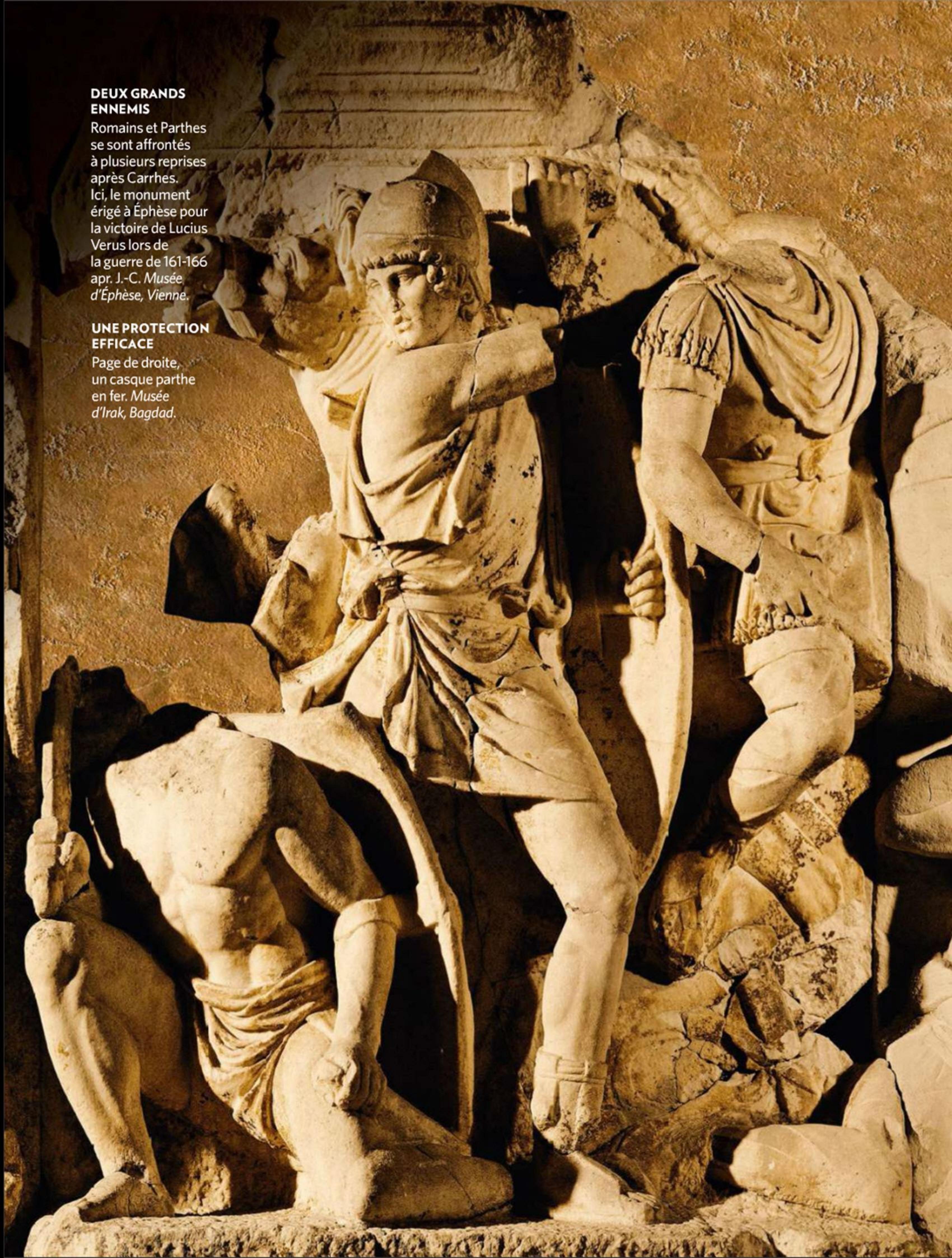
ORONZ / ALBUM

DEUX GRANDS ENNEMIS

Romains et Parthes se sont affrontés à plusieurs reprises après Carrhes. Ici, le monument érigé à Éphèse pour la victoire de Lucius Verus lors de la guerre de 161-166 apr. J.-C. Musée d'Éphèse, Vienne.

UNE PROTECTION EFFICACE

Page de droite, un casque parthe en fer. Musée d'Irak, Bagdad.





LA BATAILLE DE CARRHES

QUAND LES PARTHES HUMILIÈRENT ROME

Le général Crassus, rival de César et Pompée, rêvait de conquérir l'Orient. Mal lui en prit... En 53 av. J.-C., sous les murs de la ville parthe de Carrhes, l'armée romaine subit l'une des pires défaites de son histoire.

PHILIPPE CLANCIER

MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE



**CAPITALE
DE L'EMPIRE**

Ctésiphon, dans l'actuel Irak, était depuis 129 av. J.-C. la résidence royale occidentale des souverains parthes. Ici, la façade du palais.

En juin 53 av. J.-C., près de la ville de Carrhes, « périrent une partie de notre armée et Crassus lui-même [...]. Les Parthes, du moins à ce qu'on rapporte, versèrent dans sa bouche de l'or fondu, en l'insultant par des sarcasmes, car, malgré ses immenses richesses, il avait une telle soif d'en amasser de nouvelles qu'il plaignait et regardait comme pauvres ceux qui ne pouvaient,

avec leurs revenus, nourrir une légion. » C'est par cette scène terrible que Dion Cassius, dans son *Histoire romaine* (XL, 27) termine son récit de la campagne parthique du général romain Marcus Licinius Crassus.

Verser du métal fondu sur le corps ou dans la bouche d'un homme, même mort, était une forme d'ordalie destinée à établir la culpabilité de la personne jugée : aux yeux des Parthes, successeurs des anciens Perses, les Romains étaient responsables de cette guerre et de leur propre défaite, survenue à la suite du 9 juin 53 av. J.-C., face à l'armée de Surena dans les plaines de Haute-Mésopotamie. Pourtant, tout n'avait pas si mal commencé...

Le choc de deux empires

Crassus, proconsul de Syrie, venait de se lancer à la conquête de la Mésopotamie, nouvelle étape dans une course au prestige que se livraient les trois hommes forts de la fin de la République romaine : César, Pompée et Crassus lui-même. Le partage du pouvoir à l'intérieur de ce premier triumvirat, établi en 60 av. J.-C., reposait sur ce que chacun pouvait apporter : César, du parti des *populares*, amenait le soutien des milieux populaires ; Pompée, par sa gloire militaire, son

influence au Sénat ; Crassus, son immense richesse. Ce triumvirat tenait ainsi les rouages politiques, économiques et militaires de la République. Mais chacun des triumvirs devait aussi s'appuyer sur des armées victorieuses, seules à même de maintenir ou d'accroître leur pouvoir personnel. Pompée était auréolé d'une immense gloire acquise en Espagne, contre les pirates, et en Orient. César entreprenait depuis 58 av. J.-C. la conquête des Gaules. Restait Crassus, qui n'avait à son actif que l'écrasement de la révolte de Spartacus, et encore devait-il partager cette victoire avec Pompée.

L'Orient offrait tout à la fois des promesses de renommée et de richesse. Cette région était alors sous la domination des Parthes, qui avaient étendu leur empire vers la grande boucle de l'Euphrate entre la fin du II^e et le début du I^r siècle av. J.-C. Rome s'y positionna aussi en créant en 64 av. J.-C., grâce à Pompée, la province de Syrie. En dépit des conseils du roi arménien Artavazde, allié de Rome, qui lui suggérait de prendre la route partant d'Édesse vers l'Arménie, c'est le cœur politique de la Babylonie, avec la résidence royale de Ctésiphon, qui aurait été l'objectif de Crassus. Il semble que le désir de contrôler les routes passant par



▲ LE VAINQUEUR DE CRASSUS

Orodès II envahit l'Arménie après la défaite de Crassus et contraint le roi Artavazde II à établir une alliance avec lui. Monnaie du roi Orodès II. Musée de la Monnaie, Zurich.

CHRONOLOGIE

LA PLUS GRANDE DÉFAITE ROMAINE

60 av. J.-C.

César, Pompée et Crassus forment le premier triumvirat, qui leur permet de dominer la vie politique romaine.

54 av. J.-C.

César obtient le gouvernement des Gaules, Pompée celui de l'Hispanie et Crassus celui de la province de Syrie.

53 av. J.-C.

Crassus marche contre l'armée parthe de Surena. Ses troupes sont défaites lors de la bataille de Carrhes, où il perd la vie.

51 av. J.-C.

Les Parthes pillent la province romaine de Syrie. Mais Cassius, ancien officier de Crassus, réussit à les en chasser.

L'ARMÉE DE « BLINDÉS » DES PARTHES

LES NOMADES SARMATES de la plaine eurasiatique, les armées grecques de la dynastie séleucide et les Parthes avaient pour habitude de protéger les cavaliers et leur monture d'armures en cuir, en écailles de sabots, en bronze ou en fer. Les Grecs nommaient ces cavaliers cuirassés des *kataphraktoi* (« totalement recouverts ») ; les Romains les appelaient quant à eux *clinabarii* (« hommes de fer »), allusion à la difficulté de porter une armure si lourde dans un climat désertique. Les cataphractaires, armés d'une longue lance et d'une épée, attaquaient en formation serrée. Leur présence suffisait à provoquer la panique parmi les ennemis.

▼ CAVALIERS SARMATES. COPIES DES RELIEFS DE LA COLONNE TRAJANE, 1861. MUSÉE DE LA CIVILISATION ROMAINE, ROME.

Cavaliers cuirassés
Les cavaliers portent des casques métalliques protégeant le cou et des armures à écailles ou en cotte de mailles. Bras et jambes sont protégés par des plaques assemblées.

◀ CAVALIER CATAPHRACTAIRE. PLAQUE EN TERRE CUITE. BRITISH MUSEUM, LONDRES.

Chevaux protégés
L'animal était protégé par des écailles en bronze ou en fer. Sa tête et son cou portaient des pièces articulées. L'armure en bronze était préférée, car la sueur du cheval oxydait facilement celle en fer.

Lanciers parthes
Ils étaient armés d'une lance de 3,5 mètres de long (*kontos*) qui se tenait à deux mains, à la façon sarmate. Plus tard, les Sassanides les attachèrent à la selle pour que le cheval absorbe le choc.

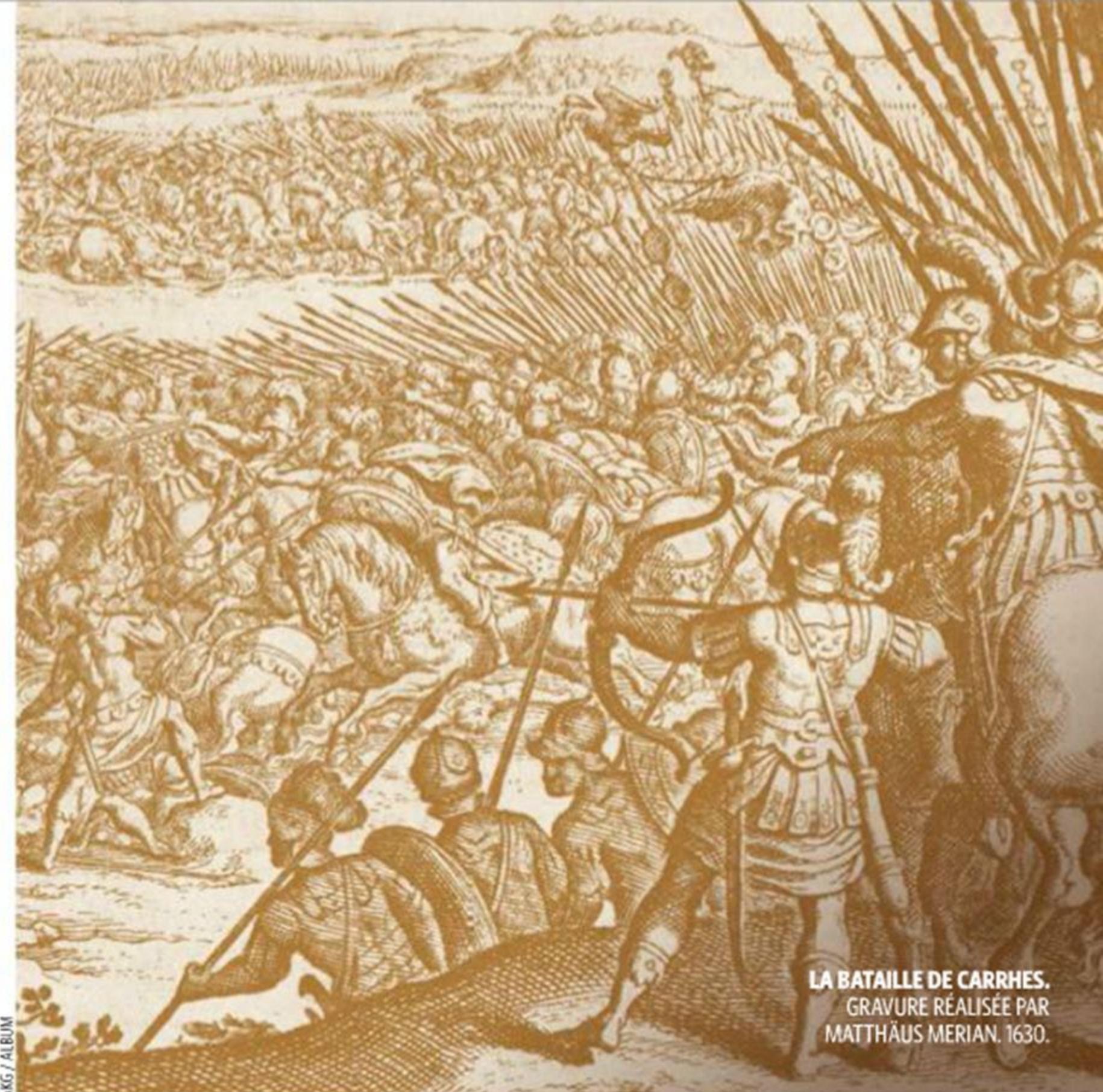
la Mésopotamie fut déterminant dans le choix de ce théâtre d'opération.

L'agression vint des Romains, qui trouvèrent dans la crise dynastique que connaissait alors l'Empire parthe le *casus belli* à même de légitimer la future guerre. En septembre 58 av. J.-C., Phraatès III mourrait, laissant ses deux fils, Orodès II et Mithridate IV se disputer âprement sa succession. Ce dernier trouva refuge en Syrie romaine et demanda l'aide de Rome, qui pouvait ainsi intervenir pour soutenir un monarque légitime.

L'affrontement se prépare

Le choix de Crassus se porta sur la route reliant Carrhes à l'Euphrate, certainement dans la perspective d'oblier ensuite vers le sud et d'éviter tout problème du côté de l'Arménie. L'armée romaine qui se présenta devant Carrhes se composait, selon les historiens antiques Plutarque et Florus, de sept à onze légions. Cette différence s'explique par le fait que Plutarque aurait compté « à la romaine » en n'envisageant que les légions composées de citoyens romains. Florus pour sa part aurait dénombré l'ensemble des troupes alignées par Crassus, à savoir non seulement les légions qui formaient le cœur de l'armée, mais aussi les contingents auxiliaires, fournis par les alliés de la région. Remarquons d'ailleurs que la cavalerie romaine, depuis les réformes de Marius, s'était sensiblement étiolée et que les Romains comptaient largement sur celle de leurs alliés. Ici, c'est le plus puissant d'entre eux, l'Arménien Artavazde, qui devait en fournir les contingents principaux.

Face à l'armée romaine se dressait celle du général parthe Suréna. Ses effectifs sont difficiles à établir. Suréna lui-même était entouré de quelque 10 000 hommes, auxquels il faut ajouter les contingents locaux et ceux de Silacès, gouverneur de Mésopotamie. L'armée parthe se composait majoritairement de troupes montées. Sa principale force de frappe résidait en une cavalerie lourde, entièrement cuirassée, dénommée « cataphracte ». La charge de la cavalerie cataphractaire devait briser les lignes adverses, préalablement affaiblies par la cavalerie légère montée principalement d'archers. Les troupes à pied semblaient avoir été, elles aussi, essentiellement composées d'archers.



AKG / ALBUM

LA BATAILLE DE CARRHES.
GRAVURE RÉALISÉE PAR
MATTHÄUS MERIAN. 1630.

DANS LA GUEULE DU LOUP

PLUTARQUE narre de quelle manière un certain Ariamnès trompa Crassus en menant les Romains directement aux Parthes à travers un terrain sauvage et accidenté. Ariamnès se moquait de leurs protestations en s'exclamant : « Hé ! Vous autres ! Vous croyez donc voyager à travers la Campanie, pour désirer ainsi des fontaines, des bocages [...] ? Vous oubliez donc que vous traversez les frontières des Assyriens ? »

Crassus commença sa campagne en franchissant l'Euphrate en 54 av. J.-C. et en battant l'armée de Silacès. Mais il arrêta alors son offensive pour retourner hiverner en Syrie. On a pu voir là une erreur tactique, qui donnait le temps aux Parthes de s'organiser. C'est d'ailleurs ce qu'ils firent, puisqu'ils vainquirent Mithridate IV qui avait réussi à faire se soulever une partie de la Babylonie en sa faveur. Crassus ne profita donc pas de la situation difficile du roi Orodès II qui, une fois le calme revenu en Babylonie, divisa ses troupes. Une armée se dirigea alors vers l'Arménie, ce qui empêcha son roi de fournir toute cavalerie à ses alliés romains.

Les troupes romaines se rompent

C'est donc en 53 av. J.-C. que Crassus lança véritablement l'invasion. Si une erreur fut commise, ce fut la mauvaise évaluation des forces parthes par le général

▼ LE GÉNÉRAL MARCUS CRASSUS

Son désir de grandes victoires militaires à l'instar de Pompée et César lui coûtera la vie. Musée du Louvre, Paris.



BRIDGEMAN / AC

AUGUSTE LE DIPLOMATE

Cette statue de l'empereur célèbre la restitution des aigles, représentée au centre de la cuirasse : un Parthe tend une aigle à Tibère, chargé de la mission diplomatique. Vers 20 av. J.-C. Musei Vaticani, Museo Pio Clementino, Rome



romain, qui, sur la route de Carrhes vers l'Euphrate, pensait ne trouver face à lui que quelques troupes locales. Suréna l'attendait à une quarantaine de kilomètres de la ville...

Dès que Crassus comprit qu'il avait affaire à une véritable armée, il commença par se déployer le plus largement possible pour éviter d'être contourné sur ses flancs. Mais l'infanterie romaine ne put arriver au contact. Si les cataphractaires renoncèrent sagement à la charger, Suréna la fit harceler par ses archers à cheval.

Les forces romaines commencèrent à se rompre après l'échec de la charge du fils du consul, Publius Crassus, qui emmena 1 300 cavaliers, 500 archers et 8 cohortes, soit environ 6 000 hommes. Il se détacha du gros des troupes romaines pour charger les archers parthes, mais fut défait par les cataphractaires, laissant des milliers de morts sur le champ de bataille. L'usure, associée à ce désastre et à la défection de certains alliés des Romains, provoqua la rupture de la formation. L'armée brisée fut temporairement sauvée par la nuit qui mit fin aux combats. Mais dès le lendemain, le 10 juin, elle subit de nouveau la pression des Parthes qui commencèrent à l'écraser méthodiquement.

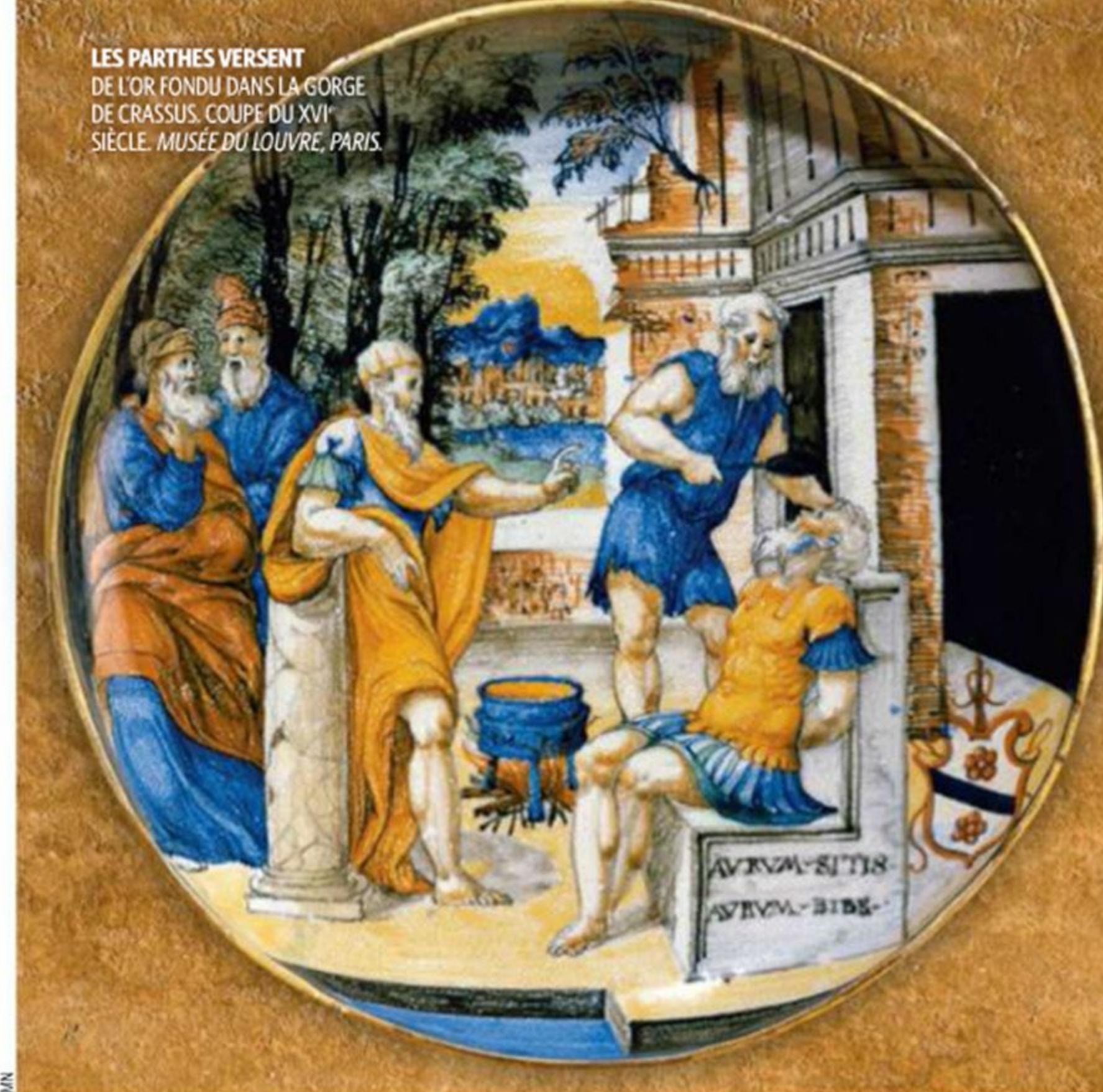
Le 11 juin, Suréna était sous les murs de Carrhes et le reste de l'armée romaine tentait de fuir vers le nord. Il proposa, deux jours plus tard, une entrevue à Crassus qui s'acheva par la mort du général romain dans des conditions difficiles à cerner. C'en était fini de l'expédition, Rome venait de subir l'une de ses plus cuisantes défaites.

Les aigles romaines comme butin

La tête de Crassus fut remise à Silacès, qui l'apporta au roi Orodès. Les Parthes conclurent alors une alliance avec Artavazde et l'Arménie devint, pour les siècles à venir, une pomme de discorde entre Rome et les Parthes. De nombreux prisonniers partirent vers l'est. Enfin, Suréna déposa sept aigles romaines en offrande dans le temple d'Anahitâ à Ctésiphon. Outre leurs fonctions d'enseignes militaires, ces aigles étaient des objets sacrés et leur perte fut perçue par Rome comme le symbole de sa débâcle.

Ce désastre militaire n'était peut-être pas une mauvaise nouvelle pour tout le monde. En effet, la disparition de Crassus laissait face à face César et Pompée, qui commencèrent à

LES PARTHES VERSENT
DE L'OR FONDU DANS LA GORGE
DE CRASSUS. COUPE DU XVI^e
SIÈCLE. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.



LA FIN TRAGIQUE DE CRASSUS

SELON DION CASSIUS, après lui avoir donné la mort, les Parthes, pour se moquer de la légendaire avarice de Crassus, lui versèrent de l'or fondu dans la gorge. Plutarque raconte également que la tête et la main droite de Crassus furent envoyées au roi parthe Orodès II et que sa tête fut exhibée lors du banquet de noces du fils du roi, le prince Pacorus, avec la fille du roi d'Arménie, pendant qu'était représentée la tragédie d'Euripide *Les Bacchantes*.

s'affronter dans une nouvelle guerre civile dès 49 av. J.-C. L'humiliation devait cependant être vengée d'une manière ou d'une autre. Après l'intervention militaire malheureuse de Marc Antoine en 36 av. J.-C., Auguste, premier empereur de Rome, préféra prudemment négocier avec les Parthes ; en 20 av. J.-C., il récupérait aigles et prisonniers. Il en fit l'une des grandes victoires diplomatiques de son règne, commémorée notamment par la frappe de monnaies le présentant comme le vengeur de l'honneur de Rome. Mais la cité s'était trouvé un ennemi irréductible, qu'elle devait par la suite affronter de nouveau à de multiples reprises. ■

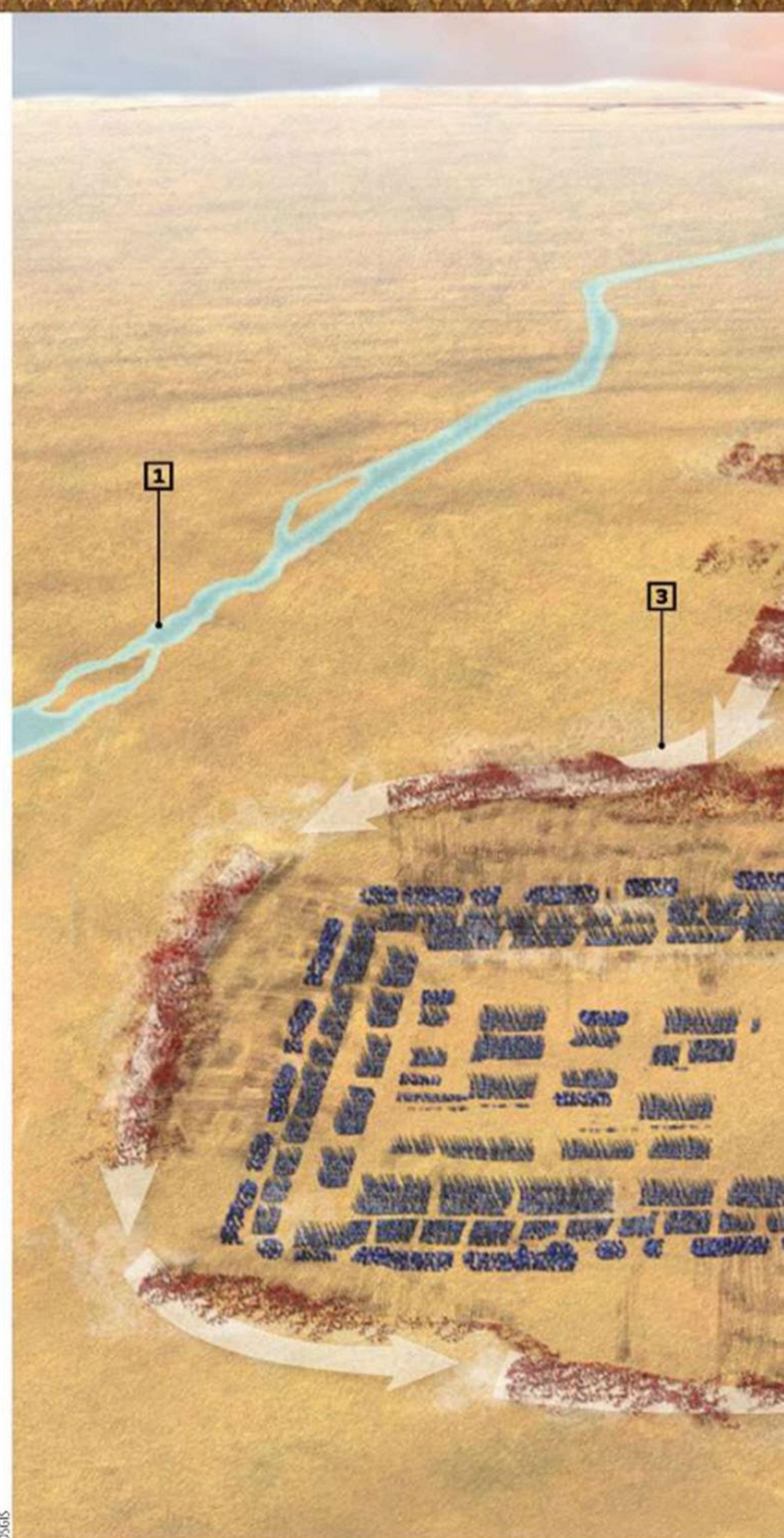
Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Carrhes. 9 juin 53 av. J.-C.
G. Traina, Les Belles Lettres, 2011.

CHRONIQUE DU DÉSASTRE ROMAIN

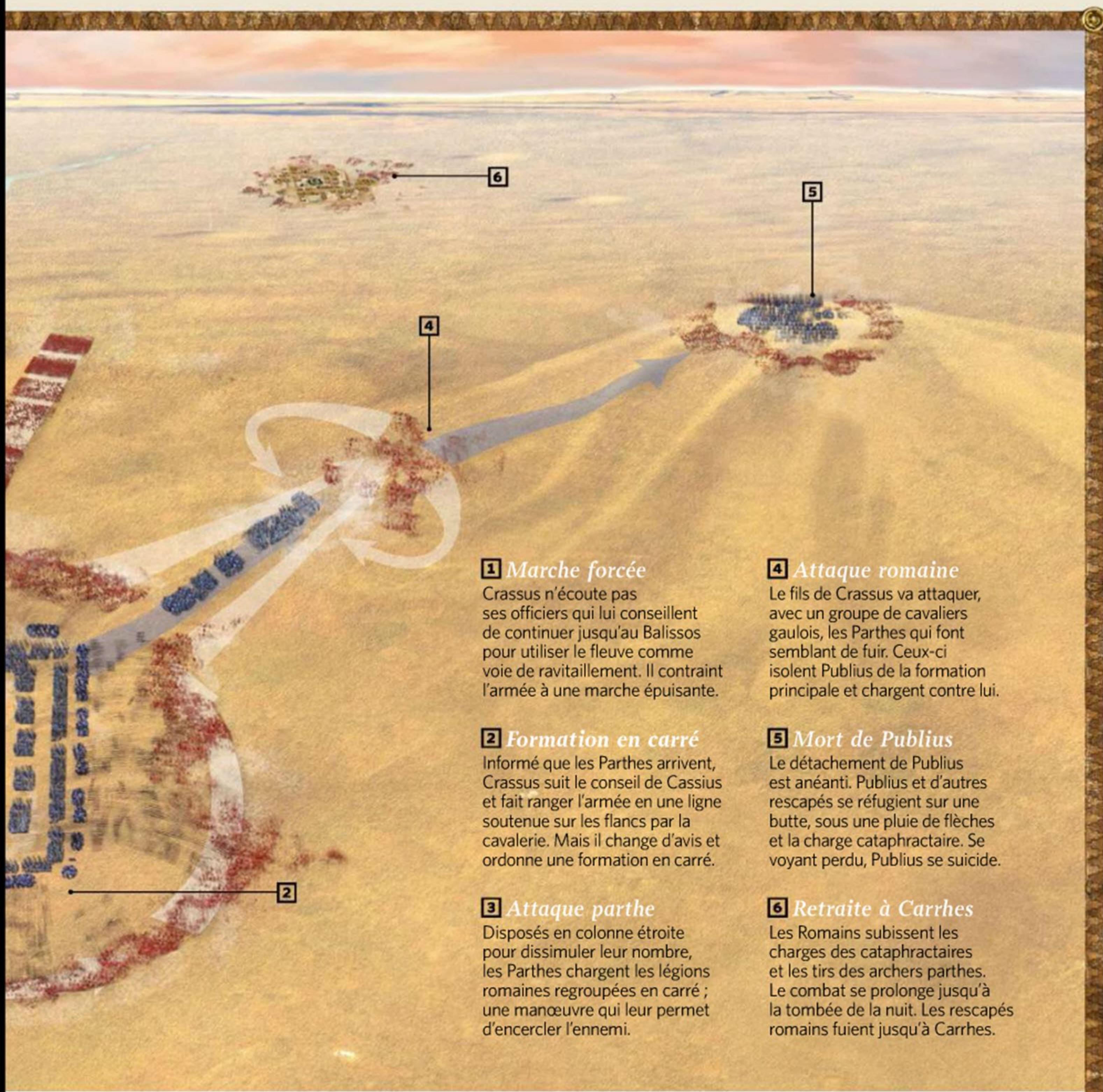
À Carrhes se sont affrontées deux puissantes armées. L'armée parthe, commandée par Surena, chef de l'un des sept grands clans de l'empire, comptait 10 000 hommes : 9 000 archers à cheval et 1 000 lanciers cataphractaires. Les Parthes amenaient également avec eux une suite de concubines, de domestiques et de guides pour les 1 000 chameaux chargés de flèches et de provisions. Les Romains disposaient quant à eux de sept légions (environ 35 000 hommes), 4 000 cavaliers, dont 1 000 cavaliers gaulois, et 4 000 auxiliaires. Malgré la supériorité numérique de leurs troupes, l'effet de surprise parthe provoqua la défaite cuisante de l'armée romaine.

TRIOMPHE DE L'EMPEREUR AUGUSTE SUR UN QUADRIGE (CI-DESSUS).
MONNAIE ROMAINE EN OR, 1^{er} SIÈCLE AV. J.-C.



AVANT LA CAMPAGNE

Marcus Licinius Crassus prend la tête de la province romaine de Syrie en 54 av. J.-C. avec l'objectif d'envahir la Parthie. Crassus a besoin de victoires pour assurer son pouvoir en tant que triumvir à Rome. Accompagné de sept légions, il traverse l'Euphrate à Zeugma et conquiert le territoire parthe de la Mésopotamie jusqu'au fleuve Balissos, en prenant les villes de Carrhes, Zénodotitum, Nicéphore, Ichneae et Batnæ. Il y laisse une garnison de 7 000 soldats d'infanterie et 1 000 cavaliers avant de retourner en Syrie passer l'hiver.



▲ MAUVAIS AUGURES ET SURPRISES

Plutarque conte que le jour de la bataille, Crassus se présenta vêtu de noir et non de pourpre, qui était la couleur habituelle des généraux romains. Ses lieutenants, en le voyant, l'avertirent du mauvais présage que cela représentait et Crassus se changea immédiatement. Les présages funestes persistèrent et lorsque l'armée romaine voulut se mettre en marche, « plusieurs des enseignes restaient comme fixées en terre ; et ceux qui les portaient eurent beaucoup de peine à les enlever. Crassus n'en fit que rire, et il pressa la marche [...] ». »

Les surprises ne s'arrêtèrent pas là pour les Romains. Ils ne se rendirent pas compte de la proximité de l'armée parthe, car « Suréna avait voilé l'éclat de leurs armes, en donnant l'ordre de les couvrir d'étoffes et de peaux ». Une fois à proximité des Romains, les Parthes firent un grand vacarme avec des trompes en bronze, semant la terreur. C'est alors, comme par magie, que les Parthes, « jetant bas les voiles qui couvraient leurs armes, parurent comme tout en feu : leurs casques et leurs cuirasses, de fer margien, brillaient d'un éclat vif et éblouissant. »

1 Marche forcée

Crassus n'écoute pas ses officiers qui lui conseillent de continuer jusqu'au Balissos pour utiliser le fleuve comme voie de ravitaillement. Il contraint l'armée à une marche épuisante.

2 Formation en carré

Informé que les Parthes arrivent, Crassus suit le conseil de Cassius et fait ranger l'armée en une ligne soutenue sur les flancs par la cavalerie. Mais il change d'avis et ordonne une formation en carré.

3 Attaque parthe

Disposés en colonne étroite pour dissimuler leur nombre, les Parthes chargent les légions romaines regroupées en carré ; une manœuvre qui leur permet d'encercler l'ennemi.

4 Attaque romaine

Le fils de Crassus va attaquer, avec un groupe de cavaliers gaulois, les Parthes qui font semblant de fuir. Ceux-ci isolent Publius de la formation principale et chargent contre lui.

5 Mort de Publius

Le détachement de Publius est anéanti. Publius et d'autres rescapés se réfugient sur une butte, sous une pluie de flèches et la charge cataphractaire. Se voyant perdu, Publius se suicide.

6 Retraite à Carrhes

Les Romains subissent les charges des cataphractaires et les tirs des archers parthes. Le combat se prolonge jusqu'à la tombée de la nuit. Les rescapés romains fuent jusqu'à Carrhes.

La politique s'invite sous les ors d'une mitre

Quelles étaient les intentions de Matthias Grünewald en représentant saint Érasme sous les traits de son mécène Albert de Brandebourg, dans ce retable de 1520-1525 ?

Matthias Grünewald, Mathis Gothart, ou Nithart, de son vrai nom, est connu pour le retable d'Issenheim qui représente le corps meurtri du Christ sur la croix et donne une vision terrifiante de la tentation de saint Antoine. Peu de temps après avoir achevé cette œuvre fameuse, le peintre rejoint son nouveau mécène Albert de Brandebourg dans sa résidence de Halle-sur-Saale et y réalise un grand retable d'un luxe et d'une finesse

jamais vus dans son œuvre. On est fasciné par la qualité de représentation des étoffes, de la mitre de saint Érasme, sertie de perles et de pierres précieuses, de son manteau de brocart, de sa crosse empruntée au trésor de l'archevêché de Magdebourg et de l'armure de saint Maurice incrustée d'or et de pierres précieuses. On est fasciné aussi par le visage de saint Érasme, portrait fin et délicat du jeune Albert de Brandebourg. Saint Maurice est quant à lui représenté sous les traits d'un homme

de couleur, allusion à ses origines maures.

Ce tableau historique est aussi un portrait allégorique où la modernité se mêle à certains archaïsmes. Les personnages sont en effet comme figés dans des postures d'un autre temps. On est loin du *contrapposto* (déhanché) si courant, par exemple, dans les dessins contemporains de Dürer.

Allégeance à l'empire

La rencontre entre les deux saints est fictive, Érasme, évêque d'Antioche, et Mau-

rice d'Agaune vivant en effet à deux époques différentes. Le thème de ce tableau est le fruit de l'imagination de son commanditaire et répond à des impératifs politico-religieux. Albert de Brandebourg, jeune et ambitieux rejeton de la dynastie des Hohenzollern, connaît une ascension fulgurante. Il est nommé archevêque de Magdebourg et de Mayence, administrateur apostolique du diocèse d'Halberstadt, cardinal en 1518 et finalement archichancelier du Saint-Empire romain germanique. C'est un humaniste qui passe pour l'un des hommes les plus cultivés de son temps. D'abord ouvert aux courants réformateurs de l'Église, il poursuit néanmoins le commerce des indulgences (la rémission d'un péché contre de l'argent) et attise la ferveur populaire en pratiquant le culte des reliques, ce qui lui valut d'être finalement mis à l'index par Luther, père de la Réforme en terre allemande.

Peu de temps après s'être établi dans sa résidence de Halle-sur-Saale, il décide de fonder une abbaye dont le nom associe ceux de saint Érasme, patron des Hohenzollern, et sainte Marie-Madeleine, s'ajoutant ainsi à

DES ALLUSIONS CACHÉES

LES DÉTAILS iconographiques du retable reprennent des objets existants dans la chapelle du château de Saint-Maurice de Halle. On y trouvait de nombreuses statues reliquaires, notamment le buste de saint Érasme et la statue de saint Maurice.



ALBERT DE BRANDEBOURG, cardinal humaniste, s'est aussi fait représenter en saint Jérôme, comme dans ce tableau de Lucas Cranach l'Ancien.



CETTE ARMURE est celle que Charles Quint portait lors de son sacre en 1520 à Aix-la-Chapelle et qu'il offrit à Albert de Brandebourg.



SUR LE COL brodé de l'habit de l'évêque, Grünewald a figuré sainte Marie-Madeleine qui donne aussi son nom à la chapelle du château.



RENCORE DE SAINT ÉRASME
ET DE SAINT MAURICE,
PAR MATTHIAS GRÜNEWALD.
HUILE SUR TOILE, 1420-1425.
ALTE PINAKOTHEK, MUNICH.

BPK, BERLIN, DIST RMN-GRAND PALAIS / IMAGE BSTGS

celui de saint Maurice, patron de la ville de Halle. En 1516, il fait entrer à Halle les reliques de saint Érasme lors d'une longue procession et, deux ans plus tard, il achète très cher son crâne au cloître cistercien d'Oliva à Danzig.

La référence à saint Érasme est-elle aussi une allusion à Érasme de Rot-

terdam, l'humaniste dont les thèses seront en partie reprises par Luther et qu'Albert de Brandebourg avait invité, sans succès, à Halle ? L'interprétation qui voit dans cette référence une concession faite au mouvement réformateur ne résiste pas à un détail : l'armure que revêt saint Maurice repro-

duit trait pour trait celle que portait Charles Quint lors de son sacre à Aix-la-Chapelle en 1520, offerte ensuite par le nouvel empereur du Saint-Empire à Albert de Brandebourg en remerciement de son précieux soutien lors de son élection. Ce tableau est donc plutôt un signe d'allégeance de la dy-

nastie des Hohenzollern à la lignée des Habsbourg dont était issu Charles Quint. ■

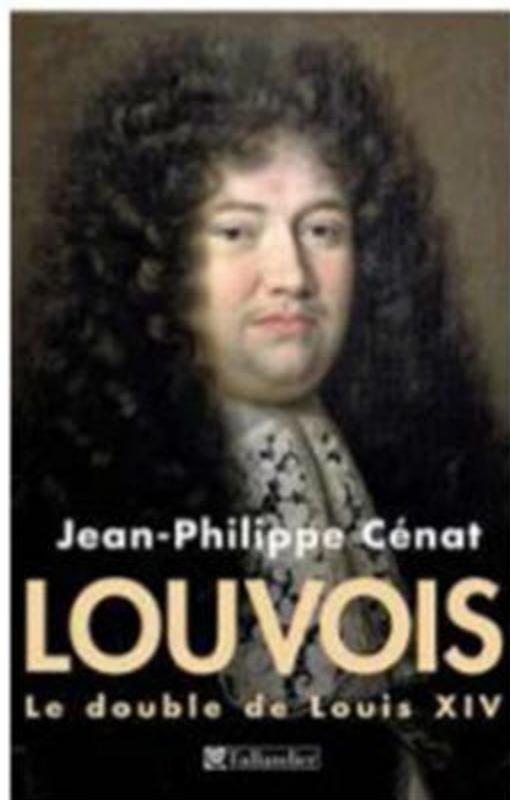
CHRISTIAN JOSCHKE
HISTORIEN D'ART

Pour en savoir plus

ESSAI
Grünewald
F.-R. Martin, M. Menu et S. Ramond, Hazan, 2012.

XVII^E SIÈCLE

L'empire Louvois



Jean-Philippe Cénat
LOUVOIS. LE DOUBLE DE LOUIS XIV
Tallandier, 2015,

512 p., 25,90 €

Depuis le livre d'André Corvisier consacré à Louvois, paru il y a plus de trente ans, notre connaissance de l'histoire militaire a été considérablement renouvelée. On en sait davantage sur l'organisation, mais aussi sur l'approvisionnement, le commandement et le financement de la plus grande armée européenne de l'époque. C'est à l'aune de ces recherches récentes que Jean-Philippe Cénat jette un regard neuf sur l'administrateur hors pair que fut François Michel Le Tellier, marquis de Louvois.

L'auteur dresse un tableau quasi exhaustif de ce personnage aussi enflammé que grossier, cavalier avec les femmes, ne doutant de rien, de ce stratège toujours partisan de la manière forte, mais aussi de l'homme de réseaux qui mit sur pied un gigantesque complexe militaro-industriel au profit de l'armée et de sa fortune personnelle.

Après la mort de Colbert, en 1683, il devint incontournable, érigeant l'art de la guerre en véritable science administrative. Pourtant, huit ans plus tard, quand Louvois fut foudroyé par une

apoplexie, son étoile avait pâli. Le roi lui reprochait cet air d'autorité qui froissait sa susceptibilité souveraine, et ses manières brutales qui avaient précipité la France dans une nouvelle guerre contre l'Europe coalisée : la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697).

C'est avec un vrai plaisir que l'on suit dans ce livre cette vie de travail et de lutte pour le pouvoir. À n'en pas douter, l'ouvrage va demeurer longtemps la biographie de référence du plus talentueux secrétaire d'État de la Guerre de Louis XIV. ■

MATTHIEU LAHAYE

ET AUSSI...



UN RESCAPÉ DE LA MÉDUSE : MÉMOIRES DU CAPITAINE DUPONT 1779-1850
Philippe Collonge (présentation)
La Découverte, 162 p., 17 €



LE RÉGENT
Philippe Erlanger
Tempus,
Perrin,
394 p., 10 €

CHACUN CONNAÎT *Le Radeau de la Méduse*, le tableau de Géricault inspiré de la dramatique histoire de ces hommes en dérive durant douze jours. Sur cent cinquante, ne resteront que quinze survivants. Parmi eux, le capitaine Dupont, dont voici les mémoires inédits.

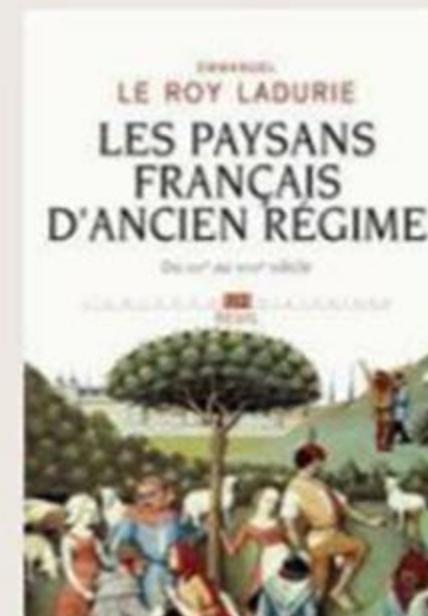
LORSQUE LE RÈGNE de Louis XV commence en 1715, il n'est qu'enfant. C'est le Régent qui gouverne, c'est-à-dire Philippe d'Orléans. On lui reproche sa débauche. Dans ce classique réédité, Erlanger montre bien que cet homme brillant fut un véritable homme d'État.

LES PAYSANS FRANÇAIS AU LONG COURS

SI LA PAYSANNERIE est aujourd'hui réduite à la portion congrue, il en reste une trace dans les coeurs et les mentalités. Pendant des siècles, les ruraux ont formé 90 % de la population de l'Hexagone. Grand historien de l'Ancien Régime, Emmanuel Le Roy Ladurie nous offre ici une synthèse plus brève et dense, réécrite avec brio, de sa monumentale *Histoire des paysans français, de la Peste noire à la Révolution*, publiée en 2002.

Voici une évocation saisissante du temps long - cinq siècles - tout en nuances et variations.

J.-M. BASTIÈRE



Emmanuel Le Roy Ladurie
LES PAYSANS FRANÇAIS D'ANCIEN RÉGIME, DU XIV^E AU XVIII^E SIÈCLE
Seuil, 280 p., 20 €

Au cœur de l'actualité

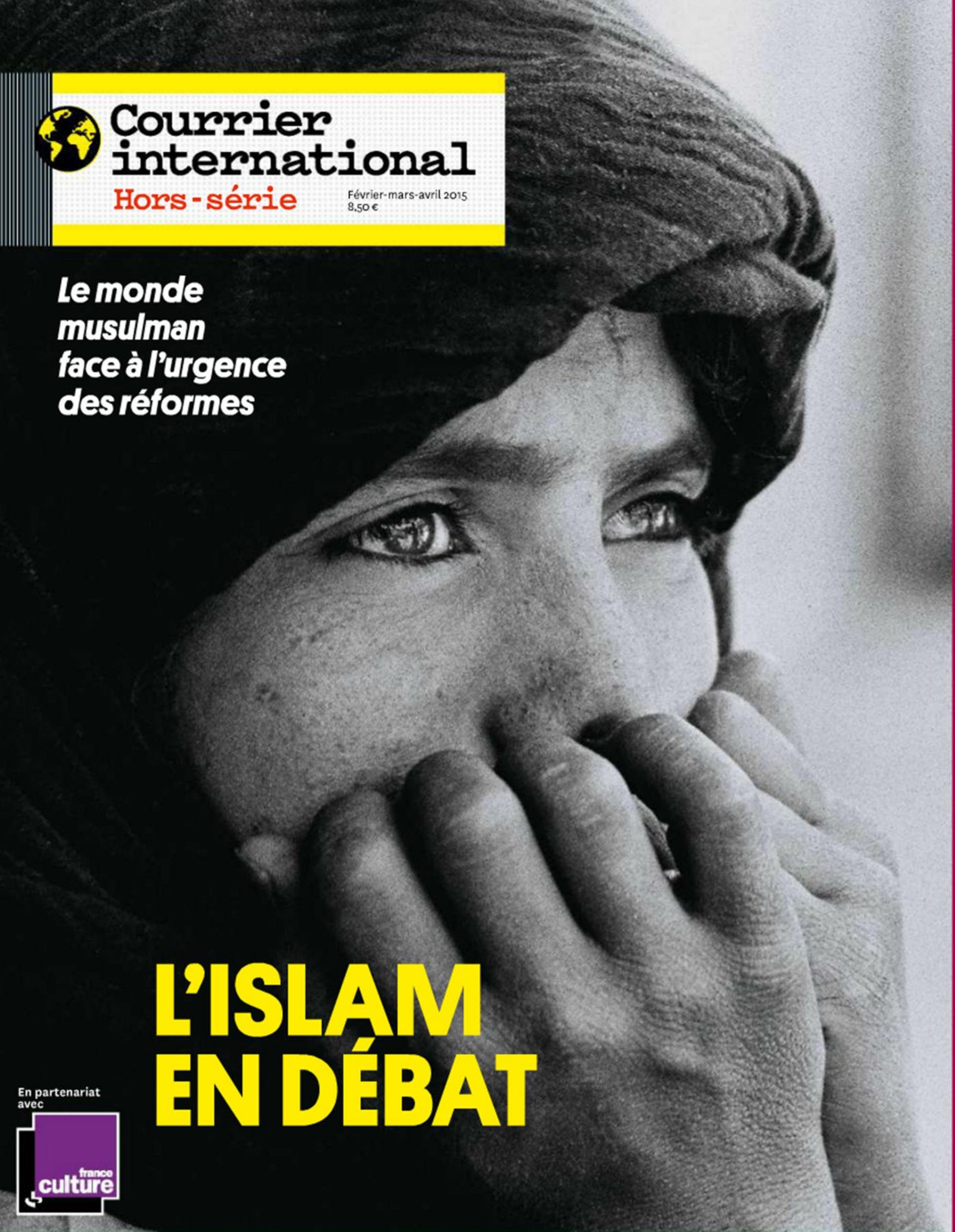


**Courrier
international**

Hors - série

Février-mars-avril 2015
8,50 €

**Le monde
musulman
face à l'urgence
des réformes**



**L'ISLAM
EN DÉBAT**

En partenariat
avec

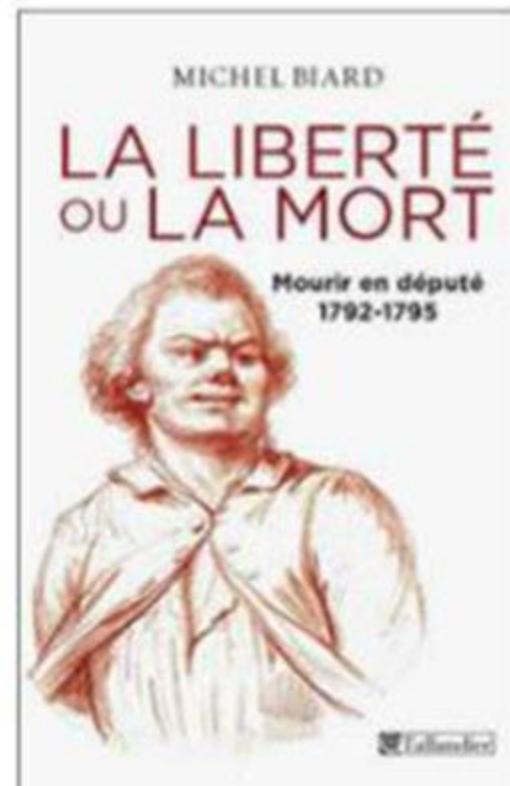


PHOTO BOUSHRA ALMUTAWAKEL

Un numéro exceptionnel

RÉVOLUTION

Mourir pour ses idées



Michel Biard
LA LIBERTÉ OU LA MORT. MOURIR EN DÉPUTÉ, 1792-1795
Tallandier, 2015,
368 p., 23,90 €

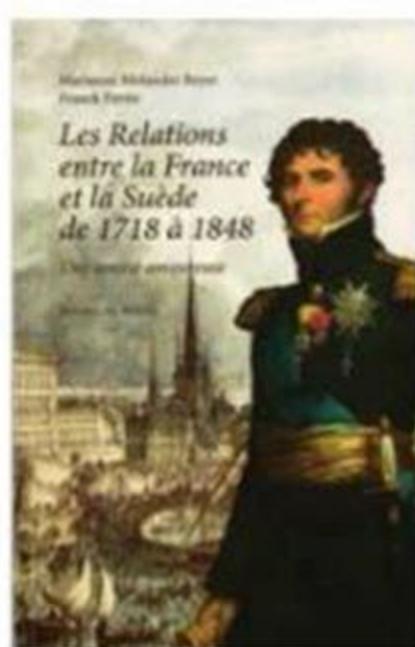
La liberté ou la mort. Ces mots brûlants d'actualité ne sonnèrent jamais creux sous la Révolution française, tant l'engagement politique put alors aller jusqu'au sacrifice conscient de sa propre vie. Ce fut surtout vrai pour les députés de la Convention nationale, dont 96 périrent entre 1792 et 1795. Alors qu'aujourd'hui le désintérêt ou la défiance envers la politique sclérosent la vie démocratique, Michel Biard rappelle qu'il y a plus de deux cents ans, la République s'est inventée et cimentée dans le geste et la

mémoire de ceux qui sont allés jusqu'à mourir pour la faire survivre... au nom de conceptions différentes, voire opposées. Jusqu'à cette synthèse, on mesurait mal la contribution de la classe politique de la Convention nationale au prix de la guerre civile : en l'espace de trois ans, un quart à deux tiers des Girondins et un cinquième des Montagnards furent assassinés, se firent exécuter ou se suicidèrent. Ces chiffres attestent combien, à sa naissance, la République démocratique rêvée par les révolutionnaires de 1792 fut longtemps fragile, menacée

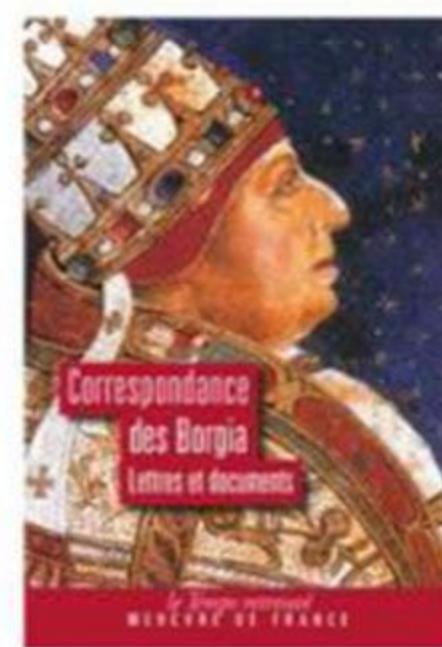
et conflictuelle. Dans ce livre, on ne trouvera heureusement pas de détails croustillants sur les « dessous de la guillotine ». En revanche, on y comprendra combien la fonction de représentant du peuple fut chargée d'attentes et d'enjeux au moment de sa création. On y mesurera aussi à quel point le souvenir de ces violences politiques, qui ont hanté le XIX^e siècle, a ensuite été enfoui ou caricaturé sous le stéréotype de la « Terreur », évitant une confrontation gênante, mais nécessaire, de la République avec son passé. ■

GUILLAUME MAZEAU

ET AUSSI...



LES RELATIONS ENTRE LA FRANCE ET LA SUÈDE DE 1718 À 1848. UNE AMITIÉ AMOUREUSE
M. Molander Beyer et F. Favier
Michel de Maule, 362 p., 24,90 €



CORRESPONDANCE DES BORGIA - LETTRES ET DOCUMENTS
Mercure de France.
Coll. « Le temps retrouvé »
278 p., 6,80 €

ENTRE LA FRANCE ET LA SUÈDE, on peut parler d'Amitié millénaire. Au XVIII^e siècle, on peut même parler d'Amitié amoureuse, que ravive, malgré la Révolution, l'élection de Bernadotte comme Prince royal. Des écrits éclatants témoignent de cette relation méconnue.

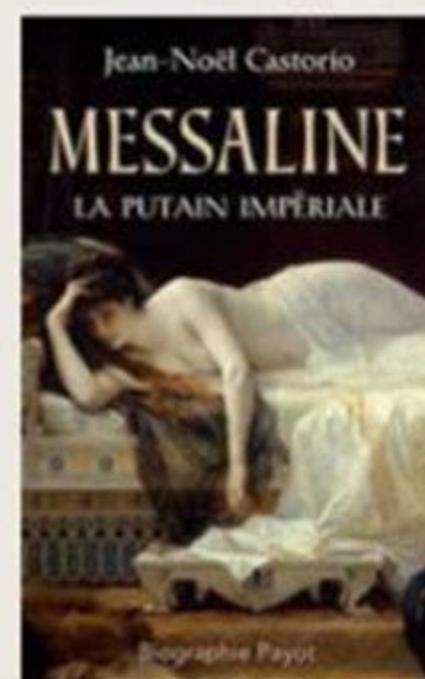
CONFRONTER cette famille de prélats et de princes à la réputation sulfureuse avec un choix de correspondances (dont certaines sont inédites), tel est le but de cette édition. Quelques idées reçues se dissipent, mais pas la passion qu'inspire la Renaissance.

MESSALINE DANS TOUS SES ÉTATS

LE POÈTE LATIN JUVÉNAL a écrit pis que pendre de l'épouse de l'empereur romain Claude : « Dès qu'elle sentait son mari endormi [...], la putain impériale s'encapuchonnait et s'évanouissait dans la nuit [...]. Elle gagnait un bordel moite [...]. Elle s'y exhibait nue [...]. Elle faisait goûter ses caresses à qui entrait, se faisait payer sa passe, renversée, ouverte. » Inutile de dire que Messaline, figure

du désir féminin sans limite, fera fantasmer la postérité. L'auteur explore le mythe et revient, autant qu'il est possible, sur la femme réelle.

J.-M. BASTIÈRE



Jean-Noël Castorio
MESSALINE. LA PUTAIN IMPÉRIALE
Payot,
462 p., 26 €

ANTIQUITÉ - ÉPOQUE MODERNE

2000 ans de commerce maritime

Trop méconnu, le musée national de la Marine, installé dans le palais de Chaillot, dispose de magnifiques salles qui lui permettent d'exposer dès l'entrée l'impressionnant canot d'apparat construit en 1810 pour la visite de Napoléon à Anvers.

Mais c'est au sous-sol que démarre l'exposition consacrée à 2 000 ans de commerce maritime. Elle plonge le visiteur au milieu d'une multitude d'amphores, rondes ou allongées, ventrues ou sveltes, selon leur origine et le contenant, remplies dès le VIII^e siècle avant J.-C. de vin, de saumure de poisson ou encore d'huile d'olive.

Des épaves sont toujours découvertes régulièrem-

ment par les archéologues, comme celle de l'Aleria fouillée en 2013 au large de la Corse. Au Moyen Âge, on commerce entre la mer Baltique et la Méditerranée. Aux XV^e et XVI^e siècles, les routes s'ouvrent vers le continent américain et les Antilles, tandis qu'aux siècles suivants, le commerce avec les Indes bat son plein. L'activité des ports européens explose au XIX^e siècle, en témoigne la superbe maquette du *Paraguay*, paquebot mixte (fret et voyageurs) construit à Saint-Nazaire et lancé en 1888 par la compagnie havraise des Chargeurs réunis.

Aujourd'hui, 360 millions de tonnes de marchandises transitent chaque année via les ports



PIANTEC/MUSÉE NATIONAL DE LA MARINE

L'INTÉRIEUR DU PORT DE MARSEILLE, VU DU PAVILLON DE L'HORLOGE DU PARC (DÉTAIL), PAR J. VERNET, 1754. MUSÉE NATIONAL DE LA MARINE, PARIS.

français. Des films d'animation mettent en situation les acteurs de chaque époque, donnant un côté ludique à ce sujet un peu ardu, pour que le visiteur effectue sans mal de mer une traversée de l'histoire maritime mondiale. ■

De l'amphore au conteneur

LIEU Musée national de la Marine, Palais de Chaillot. 75016 Paris
WEB www.musee-marine.fr
DATE Jusqu'au 28 juin 2015



CUILLÈRE EN BOIS ET PIGMENTS.
42,5 CM, DAN, CÔTE D'IVOIRE.

AFRIQUE - OCÉANIE

Le musée met le couvert

Le sujet était alléchant : « L'art de manger, rites et traditions ». L'exposition du musée Dapper se savoure, mais laisse sur sa faim. De fait, les objets, en bois sculpté pour la plupart, provenant d'Afrique ou d'Océanie, sont superbes. Coupes, cuillères, pilons, masques, jarres... Ils nous parlent de nourriture, de sacré et de profane. Mais

beaucoup restent si mystérieux (de quand datent-ils, dans quelles conditions ont-ils été trouvés ?) qu'ils renvoient le visiteur à un statut de spectateur bien ignorant.

On retiendra l'histoire fascinante des couvercles du Congo : en choisissant un couvercle précis pour servir un plat, la femme ou le mari transmettait silencieusement, et en public,

un message à son conjoint. Ainsi, un dessin figurant un homme assis tournant le dos à sa femme couchée sur la natte indiquait une plainte pour dot insuffisante. Un art méconnu de la revendication... ■

L'art de manger

LIEU Musée Dapper, 35bis rue Paul-Valéry, 75016 Paris
TÉL. 01 45 00 91 75
DATE Jusqu'au 12 juillet 2015

Dans le prochain numéro



STONEHENGE, L'ÉNIGME DES PIERRES CIRCULAIRES

RAREMENT SITE

archéologique suscita autant d'interprétations. Avec ses mystérieux cercles de pierres orientées selon les astres, Stonehenge constitue dans la mémoire collective l'un des symboles du monde celtique. Son histoire débute pourtant bien avant l'époque celte, au Néolithique, vers 2800 av. J.-C., lorsqu'est dressée la première des enceintes circulaires.

AGE FOTOSTOCK

QUAND ALEXANDRE DÉCOUVRIT L'INDE

JAMAIS CONQUÉRANT européen n'avait eu l'audace de s'aventurer si loin. Après avoir conquis l'Asie Mineure et les régions les plus reculées de l'empire perse, Alexandre le Grand parvient aux portes de l'Inde. Nous sommes au printemps 327 av. J.-C. et la tentative de conquête de cette contrée mystérieuse sera le point d'orgue d'une campagne militaire inédite dans l'Histoire. En 325 av. J.-C., Alexandre repartait vers Babylone, laissant derrière lui le Gange et l'Indus...



Les momies d'Anubis

Dans l'au-delà égyptien, Anubis, le dieu à tête de canidé, était à la fois gardien, embaumeur et juge. Il est l'une des divinités présidant au sort des défunt après les funérailles.

Tarquin, dernier roi de Rome

Les Romains doivent leur haine de la monarchie à ce roi étrusque de réputation sulfureuse, que l'on surnommait "le Superbe", c'est-à-dire... "l'Orgueilleux".

Thérèse d'Avila

En plein Siècle d'or espagnol s'élève une voix de femme hors du commun : celle de Thérèse d'Avila, dont l'élan mystique modifia en profondeur la sensibilité religieuse.

Les Arméniens

Depuis l'Antiquité, l'Arménie a dû affronter de nombreux événements dramatiques. Quels sont les ressorts de la résilience de cette nation, qui a toujours su faire face ?



france interpellations historiques

jean
lebrun

la marche
de l'histoire
13:30 - 14:00

france
intervenez
franceinter.fr



ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS



www.artsetvie.com

Faire de la culture votre voyage

